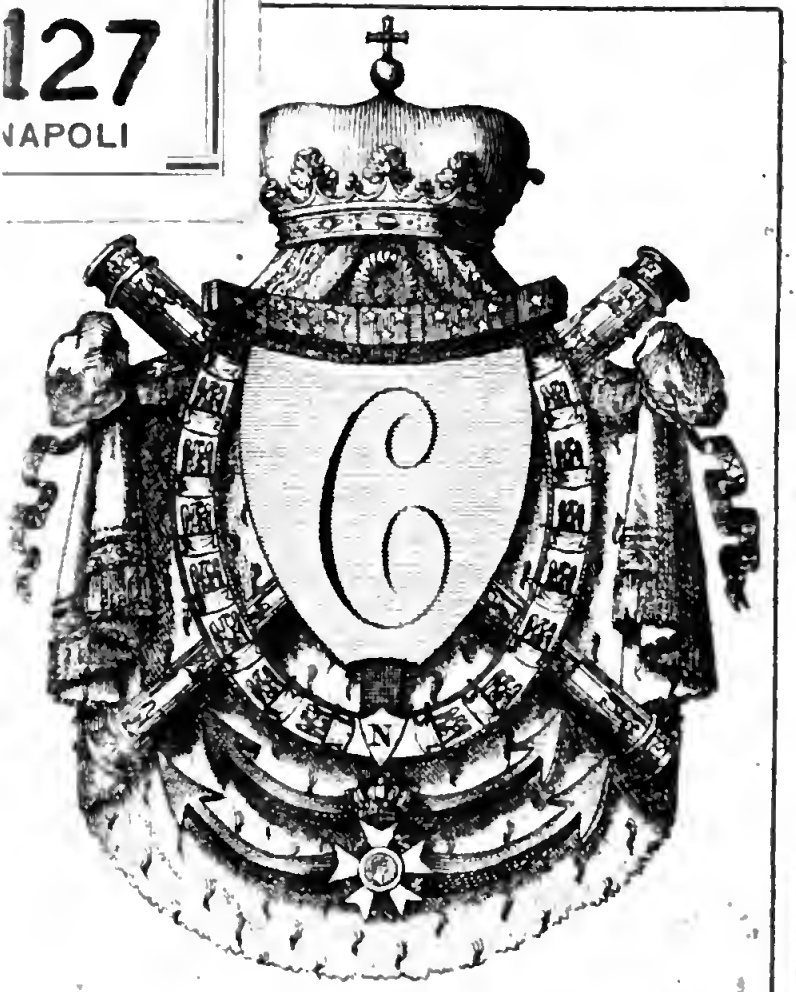
AZ.
uele III
II
SUPPL.
LATINA
A
127
NAPOLI



II Suppl. Palat. A 127

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME DIXIEME.

627.153

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME X.

JULIEN L'APOSTAT,

OU

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

Traduit par M. KAUFFMANN.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.

AVERTISSEMENT

DE M. FIELDING.

Il ſeroit auſſi difficile que ſuperflu, de dire, ſi ce qui ſuit eſt la viſion d'un ſaint, ou le rêve d'un homme de bien; ou ſi réellement cet ouvrage a été écrit dans l'autre monde, & envoyé dans celui-ci, ainſi que pluſieurs perſonnes le conjecturent; opinion qui me paroît cependant tenir beaucoup de la ſuperſtition. On pourra ſoupçonner encore que peut-être eſt-ce ici la production de quelque digne habitant du nouveau Bethlehem, (*) & cette idée pourroit bien être adoptée par le plus grand nombre.

Au reſte, il ſuffira d'informer le lecteur par quelle voie le manuſcrit m'eſt parvenu.

J'en ai l'obligation au ſir Robert Powney, marchand de papier, rue ſainte Catherine, ſur le bord de la Tamiſe, très-honnête homme, qui, outre ſes excellentes marchandiſes relatives à ſon commerce,

(*) Nom qu'on donne, à Londres, à l'hôpital des fous, appelé en France *petites Maiſons*.

eſt ſur-tout réputé pour vendre de belles plumes ; aveu que je dois faire avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt à leur bonté que je dois une écriture liſible. Ce bon homme m'envoya, il y a quelque tems, un paquet de ſes plumes, qui étoient enveloppées, avec beaucoup de ſoin, dans un grand cahier de papier, ſur lequel je remarquai des caracteres inconnus, qui me parurent avoir été tracés par une main peu habile. J'ai une envie extraordinaire de lire tout ce qui eſt inliſible, & peut-être cette envie me vient-elle de l'agréable ſouvenir des caracteres informes, que, dans ma jeuneſſe, j'ai reçu du beau ſexe, que je révère toujours avec paſſion ; cette envie ſe fondoit encore ſur le deſir particulier qui ſéduit tout homme, & qui le porte à attribuer un prix ineſtimable aux objets dans leſquels il a deviné ce qui étoit obſcur ou inconnu à tout le monde, comme, par exemple, dans des écritures totalement effacées, dans des ſculptures tronquées ou mutilées, dans des peintures enfumées ou barbouillées de noir.

Je donnai donc tous mes ſoins à examiner ce cahier de papier, & après les plus grands efforts d'un eſprit appliqué pen-

dant un jour entier, je découvris, hélas ! que je n'y connoiſſois rien.

Je retournai auſſi-tôt chez ſir Powney, je lui demandai avec empreſſement s'il avoit encore de ces papiers. Il m'en apporta dans le moment environ cent pages, en me déclarant qu'il n'en avoit pas gardé davantage; mais que tout l'ouvrage avoit originairement compoſé un gros infolio, qui avoit été laiſſé chez lui par une perſonne qu'il avoit logée pendant neuf mois, & qui avoit apparemment imaginé payer ſon loyer avec ce manuſcrit. Il ajouta que tous les Libraires l'avoient examiné avec des yeux d'aigle, pour me ſervir de ſes termes, mais qu'aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les uns s'étoient excuſés ſur ce qu'ils n'y comprenoient rien, les autres ſur ce qu'ils ne pouvoient pas le lire; il s'en étoit trouvé qui avoient ſoutenu que c'étoit l'ouvrage d'un athée, d'autres avoient dit que cet écrit faiſoit la ſatyre du gouvernement; enfin, ſur tous ces différens prétextes, tous avoient refuſé de le faire imprimer. Il avoit auſſi été préſenté à la ſociété royale, à ce qu'il m'aſſura, mais on y avoit ſecoué la tête, en déclarant, qu'il ne contenoit rien qui fût aſſez merveil-

leux pour elle. Powney ayant appris enſuite, que le propriétaire étoit parti pour l'Amérique, avoit employé l'in-folio en enveloppes, dans la perſuaſion qu'il ne pouvoit ſervir à autre choſe ; il me dit en même tems que ce qui lui reſtoit étoit fort à mon ſervice, & qu'il regrettoit même ce qui s'étoit perdu, puiſque je ſemblois y attribuer quelque valeur.

Je le priai très-inſtamment de m'en fixer le prix, mais il n'en voulut recevoir d'autre paiement, que l'acquit d'un petit compte, que je lui devois, en me déclarant poliment, que, dans les circonſtances actuelles, il le regardoit comme un préſent de ma part.

Je prêtai ce manuſcrit à mon ami ſir Abraham Adams, qui me le rendit après un examen très-long & très-exact, en m'apprenant, qu'il contenoit plus qu'il ne promettoit d'abord ; il m'aſſura que l'auteur avoit connu les écrits de Platon, qu'il eût dû ſeulement citer quelquefois en marge, & qu'il étoit certain qu'il l'avoit lu en original : car, continua-t-il, rien n'eſt plus ordinaire de nos jours, que de ſe glorifier d'avoir lu les auteurs grecs, quoiqu'on ne les connoiſſe cependant que par les traductions.

Pour dire ici mon ſentiment ſur l'au-

teur de cet écrit, il me ſemble qu'il montre une façon de penſer philoſophique, & beaucoup de connoiſſance du monde, qu'il ſait apprécier aſſez juſte.

Il ſe trouvera peut-être pluſieurs perſonnes, qu'un génie plus ardent, & un état opulent porteront à ſe repréſenter cet objet de leurs deſirs, le monde, avec moins de vices & de vanité, & qui verront l'enſemble de la ſcene & des acteurs d'un œil plus favorable, qui y trouveront une plus grande importance que celle qu'on lui a donnée dans cet ouvrage; mais, ſans contredire actuellement leur ſentiment, je me fais un plaiſir de croire que le nombre des hommes ſages & bien intentionnés, qui penſent comme notre auteur, ſuffit pour balancer le nombre des premiers. On n'a pas à craindre de mauvaiſe ſuite de ſes réflexions, car partout elles tendent à inculquer que l'honnêteté & l'amour de la vertu ſont la félicité la plus grande & la plus durable, que ce monde puiſſe procurer; doctrine, qui, dans ſa certitude indubitable, tend à un but ſi noble & ſi utile, qu'elle ne ſauroit être aſſez ſouvent répétée, ni aſſez fortement imprimée dans le cœur humain.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

LORSQUE j'entrepris la Traduction du Roman de Fielding, *que je donne au Public aujourd'hui, j'ignorois qu'il y eût en France un ouvrage ſemblable, publié en* 1752, *ſous le double titre de Voyage dans l'autre monde, & Voyage au ſéjour des ombres. Rempli de mon ignorance & chargé de mon Manuſcrit, je me préſente à différens Libraires ; mais ces Meſſieurs, à la ſeule lecture du titre, prononcérent effrontément qu'on avoit déjà cet ouvrage en François.*

Je regagne mon gîte, déſeſpéré d'avoir paſſé pluſieurs mois à cette Traduction. Mon amour propre piqué me faiſoit ſaiſir le Manuſcrit pour le jetter au feu, lorſque l'intérêt perſonnel me retint le bras. La refléxion m'inſpira de faire une nouvelle tentative auprès du S. N., honnête Libraire, qui ſe charge volontiers de tous les Manuſcrits poſſibles, pourvu qu'on les lui vende au poids. Il ſoulève mon Manuſcrit à pluſieurs repriſes, ſecoue la tête, & me dit honnêtement : Monſieur, ce Manuſcrit ne compoſera que 400 *pages ; à dix ſols le rôle, il vaudroit* 100 *livres ; mais comme j'ai déjà dans ma boutique l'Edition preſque*

entiere d'un Voyage en l'autre monde, dont ce monde-ci a très-peu fait de cas, je ne peux en conſcience vous donner que la moitié du prix porté par mon Tarif; en conſéquence, ſi cinquante francs ſont de votre goût, je ſuis prêt de vous les compter.

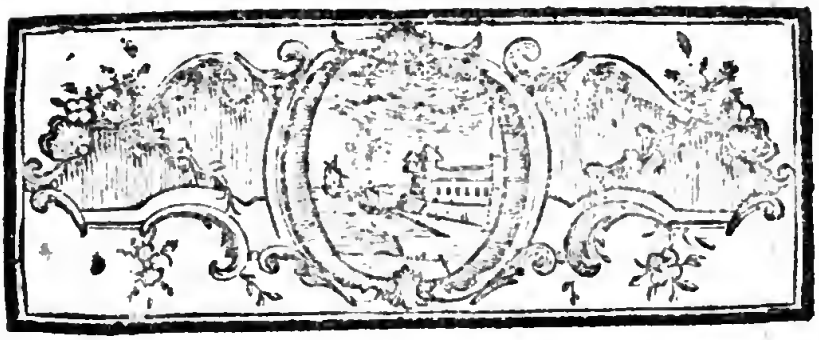
Je ſuis très-ſenſible à votre généroſité, répondis-je. Mon Voyage en l'autre monde eſt ſûrement différent de celui qui garde votre boutique, puiſqu'il eſt de Fielding. Cependant, pour m'en aſſurer, je vous ſerois très-obligé de me prêter un Exemplaire de ce voyage, je vous promets de vous le renvoyer ſous peu de jours. Ah! Monſieur, reprit poliment le marchand, j'ai encore neuf cent de cet ouvrage; ils m'embarraſſent beaucoup; je n'en vends aucun; agréez que je vous faſſe le cadeau de cet Exemplaire. Comparez-le à votre Voyage dans l'autre monde; tachez qu'il n'y ait entre ces deux ouvrages aucune ſimilitude. Moins le vôtre approchera du mien, plus il trouvera d'acheteurs.

J'emporte précipitamment les deux Voyages, l'un manuſcrit, l'autre imprimé. J'ouvre ce dernier avec avidité. Mon attention, plus promte que mon œil, dévore à la fois le plan, la marche & l'exécution. Après maints & maints bâillemens, je vois que l'Auteur du Voyage au ſéjour des ombres n'a jamais connu Fielding. Je ne trouve dans ce Livre qu'une mauvaiſe rapſodie de

vers, en proſe déteſtable, & de lourde proſe qui traîne une Critique encore plus peſante.

Quoique étranger, je crus remarquer que ce pitoyable amphygouri ne pouvoit être que le début de quelque jeune téméraire, qui avoit tenté de monter Pégaſe, & n'en avoit eſſuyé que des ruades, qui l'avoient précipité dans la fange du Parnaſſe.

Convaincu par cet examen que mon Voyage en l'autre monde n'avoit de reſſemblance avec l'ouvrage anonyme que par le titre; je me ſuis déterminé à faire imprimer mon Manuſcrit, & à l'intituler Julien, pour trois raiſons. La premiere pour ne laiſſer ni équivoque, ni connexion entre ces deux Romans. La ſeconde, parce que l'Empereur Julien paroît réellement ſur la ſcène ſous vingt caractères différens. La troiſieme de mes raiſons eſt la déférence que je dois aux conſeils d'un homme de Lettres très-connu que j'ai conſulté. C'eſt au Public à prononcer, qui de Fielding ou de l'anonyme a le mieux rempli ſon but. Pour moi, je n'en ai eu d'autre que de traduire avec exactitude & clarté. Je demande grace pour les Germaniſmes qui ont pu ſe gliſſer malgré moi dans le ſtyle; c'eſt la ſeule choſe qui m'appartienne. Le deſir que j'ai de faire des progrès dans la langue Françoiſe me fera recevoir toutes les Critiques, avec autant de docilité que de reconnoiſſance.



VOYAGE
DANS
L'AUTRE MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur meurt, & rencontre Mercure, qui le conduit à la Voiture qui part pour l'autre monde.

CE fut le premier de Décembre de l'an 1741 (*), que je quittai cette vie, & ma

(*) Quelques doctes Commentateurs doutent, si l'on ne doit pas lire plutôt 1641, laquelle année s'accorde davantage avec les indices donnés dans l'avertiſſement. Il eſt vrai, qu'on trouve dans la ſuite quelques paſſages qui paroiſſent ſe rapporter

demeure à Cheapſide. Mais je ne pus (*) pas quitter mon corps auſſi-tôt qu'il eut perdu tout mouvement, parce que quelque heureux accident pouvoit le rappeler à la vie. Cet aſſujettiſſement a été impoſé à tous les ames par les loix éternelles du deſtin, afin de prévenir tous les déſordres qui pourroient réſulter ſi ces ames avoient une plus grande liberté.

Auſſi-tôt que le terme de mon élargiſſement fut arrivé, c'eſt-à-dire, lorſque le corps fut devenu entiérement froid & roide, j'eſſayai de me mettre en mouvement, pour prendre mon eſſor, mais pluſieurs obſtacles s'oppoſerent à ma retraite. La grande porte, c'eſt-à-dire, la bouche, étoit fermée de façon à m'ôter toute eſpérance d'y paſſer. Les fenêtres, ou pour parler vulgairement, les yeux avoient été ſi exactement clos par la main habile d'une garde-

---

à des avantures plus récentes & même arrivées depuis peu d'années. Comme l'explication de ces conjectures eſt aſſez embarraſſante, on auroit une grande obligation au Savant qui voudroit bien ſe donner la peine d'éclaircir cette queſtion, qui en vaut bien une autre.

(*) On a aſſez bonne opinion de l'intelligence du lecteur, pour croire qu'il eſt inutile d'obſerver que c'eſt l'ame du Mort qui raconte ſes avantures.

malade, que toutes mes tentatives furent inutiles de ce côté. Je commençois à me déſeſpérer, & je viſitois avec empreſſement tous les recoins de ma maiſon, lorſque j'apperçus un rayon de lumiere au haut du toît; je m'y élancai ſoudain, je deſcendis rapidement par une eſpèce de canal de cheminée, ou, pour parler à la portée des hommes, je me ſauvai par les narines.

Un Priſonnier, qui échappe du cachot après une longue détention, ne reſſent pas plus de plaiſir que j'en eus à goûter les charmes de la liberté, après avoir été renfermée plus de 40 ans. Mais, malgré ces réflexions agréables, je tournois encore quelquefois les yeux (*) ſur ma priſon.

Mes amis & mes parens avoient déja tous quitté la chambre où repoſoit mon corps, & ſe diſputoient même aſſez vivement au bas de l'eſcalier, autant que j'ai pû le comprendre, ſur les diſpoſitions de mon teſtament.

Il n'y avoit plus auprès de mon cadavre qu'une vieille femme qui paroiſſoit le

(*) Le mot des *yeux* ne convient pas trop bien à une ſubſtance ſpirituelle; mais, pour ſe rendre intelligible, on eſt contraint d'emprunter en cette circonſtance, ainſi qu'en beaucoup d'autres, des expreſſions qui ne conviennent qu'à des objets corporels.

garder, mais qui dormoit d'un ſommeil profond, qu'elle s'étoit procuré par une bonne doſe de vin ou d'eau-de-vie, ainſi que l'indiquoit ſon haleine un peu forte.

Une pareille compagnie me déplut. Je m'élancai par la fenêtre, qui étoit ouverte, & je m'apperçus bientôt avec beaucoup de ſurpriſe que je n'étois pas faite pour voler, faculté que j'avois toujours crûe propre aux eſprits lorſque j'habitois la matiere. Cependant je tombai ſi doucement par terre, que ma chûte ne me fit aucun mal. D'ailleurs, quoique je fuſſe privée de la puiſſance des volatiles, je vis que j'étois capable de franchir un ſi grand eſpace, que cet avantage valoit preſque celui de voler.

Après avoir fait quelques bonds, j'apperçus un jeune homme d'une taille élégante, leſtement habillé par une veſte de ſoye. Sa tête étoit ornée d'une guirlande, il avoit des aîles aux talons, & tenoit un caducée à ſa main droite.

Je crus l'avoir vû précédemment, mais il ne me fut pas poſſible de me rappeler en quel endroit.

Il m'aborda cependant bientôt, & me demanda s'il y avoit long-tems que j'étois parti. A l'inſtant même, répondis-je. Ne vous arrêtez pas ici plus long-tems, me répliqua-t-il, à moins que vous n'ayez été aſſaſſiné ; dans ce cas, vous pourriez

errer encore quelque tems ; mais ſi c'eſt une mort naturelle qui vous a chaſſé de votre priſon, il vous faut incontinent pourſuivre votre voyage dans un autre monde.

Je m'informai de la route. Rien n'eſt plus aiſé, -- je vais vous indiquer l'hôtellerie d'où la voiture part, j'en ſuis le portier ; je m'appelle Mercure : eſt-ce que vous n'avez pas quelquefois entendu parler de moi ? Je vous demande pardon, monſieur, repris-je, j'ai eu l'honneur de vous voir ci-devant à la Comédie. (*)

Il ſourit à ma réponſe, &, ſans me faire d'autres queſtions, il paſſa devant moi, & m'ordonna de le ſuivre en ſautillant. J'obéis, & peu de tems après, je me trouvai à Warklane. Mercure s'y arrêta ſubitement, en me montrant une maiſon où je devois m'informer de la voiture. Au même moment il me quitta, en me ſouhaitant poliment un bon voyage, & me diſant, qu'il étoit obligé d'aller chercher encore d'autres compagnons.

(*) Ce Dieu paroit ordinairement ſur le Théâtre ainſi qu'on l'a répreſenté. Une des occupations, que les anciens lui attribuoient, étoit de raſſembler les ames des morts, comme un berger raſſemble un troupeau de brebis, & de les conduire avec ſa verge dans l'autre monde.

La voiture alloit partir au moment que je m'y préſentai, &, ſans qu'aucun des eſprits fit des informations ſur mon compte, je vis qu'ils ſe preſſoient tous de me faire place, quoique le cocher me criât qu'il n'y en avoit plus pour moi. Ils étoient déja fix; je les remerciai, comme je le devois, de leur honnêteté, & je me plaçai de mon mieux ſans faire de façons.

Notre compagnie étoit donc compoſée de ſept perſonnes, & nous n'étions pas gênés, parce que trois Dames qui étoient du nombre n'ayant pas de panier, elles n'occupoient pas plus de place que deux hommes.

Le Lecteur deſirera ſans doute d'avoir une deſcription de cette voiture, puiſqu'il n'aura de ſa vie occaſion de la connoître.

Ce Chariot a été conſtruit par un fameux Maître dans l'art de travailler la matiere ſpirituelle; il n'y avoit rien de corporel, & il étoit fini avec tant de délicateſſe, qu'aucun œil humain ne pouvoit le diſcerner. Les chevaux qui menoient cette voiture extraordinaire étoient, ainſi que les Voyageurs, des êtres ſpirituels, qui étoient tous morts au ſervice d'un certain Maître de Poſte. Le cocher étoit un bon morceau de ſubſtance immatérielle, qui avoit eu dans ſa vie l'honneur de mener Pierre le Grand, au ſervice duquel ſon corps avoit expiré de faim & de froid.

Telle eſt la peinture exacte de la voiture où je fis mon voyage. Ceux qui n'ont point encore envie de me ſuivre, peuvent s'arrêter ici ; mais il n'y a point d'inconvénient pour ceux qui s'y trouvent diſpoſés, à continuer les chapitres ſuivans, qui renferment la ſuite du Voyage.

CHAPITRE II.

L'Auteur réfute premièrement quelques fauſſes opinions des eſprits voyageurs ; ils racontent enſuite leurs différens genres de mort.

C'EST une opinion commune, que les eſprits ainſi que les hibous peuvent voir dans l'obſcurité, & peuvent être vus alors ; ce qui fait que quelques perſonnes ont coûtume d'allumer une chandelle, pour n'être point effrayées de leur apparition. Le Sieur Locke, qui ne connoiſſoit point de matiere, a ſoutenu expreſſément qu'on pouvoit voir un eſprit auſſi bien de jour que de nuit.

Il faiſoit fort obſcur, lorſque nous partîmes, & nous ne pûmes voir rien de plus, que ce que chacun de nous auroit pu voir dans ſa vie. Nous fimes bien du chemin, avant de dire un ſeul mot ; car la moitié de la Compagnie étoit endormie. (*) Comme je ne me ſentois point de diſpoſition au ſommeil, & que je m'apperçus qu'un eſprit aſſis vis-à-vis de moi n'étoit pas endormi, je réſolus de lier converſation avec lui. Je la commençai par me plaindre qu'il faiſoit

(*) Ceux qui ont lû dans Homère que les Dieux ſont ſujets au ſommeil, ne s'étonneront point de trouver ici les eſprits dans le même état.

extrêmement ſombre. Oui, répondit mon compagnon de voyage, & de plus il fait encore très-froid. Je me réjouis de n'avoir plus de corps, & de ne pas craindre de ſouffrir par là : Vous conviendrez volontiers, Monſieur, que ce froid doit être fort ſenſible pour celui qui vient de ſortir d'un four : eh bien ! c'eſt une demeure auſſi chaude, que je viens de quitter. De quelle maniere êtes-vous donc ſorti du monde, lui dis-je ? J'ai été aſſaſſiné. -- Je ſuis ſurpris, repliquai-je, que vous ne vous ſoyez point donné le plaiſir de roder encore un peu dans le monde, pour jouer quelques tours amuſans à vos aſſaſſins. Hélas ! Monſieur, me dit-il, je n'avois pas cette liberté, j'ai été tué légitimement : bref, un Médecin m'a mis dans une étuve ; en même tems il m'a donné quelques médecines, pour chaſſer des mauvaiſes humeurs de mon corps, & je ſuis mort dans les remedes, ou, pour parler plus vulgairement, la ſœur ainée de la petite vérole eſt mon aſſaſſin.

Un autre eſprit, qui avoit entendu ce récit, s'éveilla tout effrayé, & s'écria : Vérole ! bonté de Dieu ! j'eſpérois être dans une compagnie où il n'y a pas de contagion, moi qui l'ai tant fui toute ma vie & à laquelle j'ai échappé ſi heureuſement juſqu'à préſent. Ce moment de peur occaſionna, parmi tous les eſprits qui étoient éveillés, un éclat de rire ; l'eſprit craintif

ſe remit bientôt lui-même de ſa frayeur, & demanda excuſe avec un peu de confuſion: Je vous aſſure, dit-il, que je croyois être encore en vie. Peut-être, l'interrompis-je, êtes-vous mort de cette maladie & ſon ſimple nom peut vous cauſer cette grande frayeur. Non, Monſieur, me répondit-il, je ne l'ai jamais connue; mais la grande peur que j'en ai toujours eue, m'a, à ce que je vois, tellement préoccupée que je ne ſaurois encore me vaincre. Croiriez-vous, que, crainte de cette maladie, j'ai évité d'aller à Londres pendant 30 ans; mais enfin une affaire importante m'y conduiſit il y a environ cinq jours. J'étois tellement ſur mes gardes, que je refuſai, le lendemain de mon arrivée, de ſouper chez un de mes amis; parce que je ſavois qu'il n'y avoit que quelques mois que ſa femme venoit d'être guérie de la maladie que j'abhorrois. Le même ſoir je mangeai tant de moules, que j'en eus une indigeſtion qui m'a procuré l'honneur de votre compagnie.

J'oſe parier, dit un autre eſprit qui étoit aſſis près du dernier, que perſonne de vous ne devinera de quelle maladie je ſuis mort. Je le priai de la déclarer, puiſqu'elle étoit ſi extraordinaire. Je ſuis mort par honneur, repliqua-t-il. Par honneur, lui dis-je, avec quelque ſurpriſe! Oui, répondit-il, l'honneur me força de m'engager dans un duël, dans lequel j'ai été tué.

Quant à moi, dit un joli eſprit, je me fis inoculer l'Eté paſſé, & je fus délivré de la petite vérole avec quelques petites marques au viſage. Ce danger paſſé, je m'eſtimois très-heureux, j'imaginois qu'il n'y avoit plus rien qui m'empêchât de jouir des plaiſirs de la ville; mais peu de jours après ma guériſon, je gagnai une fluxion à un bal, & je mourus d'une fiévre maligne.

Le jour commençoit à paroître, il y eut un intervalle de ſilence; enfin le joli eſprit, qui avoit parlé le dernier, ſe tourna vers une Demoiſelle, qui étoit aſſiſe près de lui, & lui demanda, à quel accident on étoit redevable du bonheur de la voir dans la compagnie.

Je crois, Monſieur, répondit-elle, que c'eſt à une conſomption; mais les Médecins n'étoient pas d'accord ſur la nature de ma maladie, deux d'entr'eux ſe diſputoient même encore violemment, au moment où je quittois mon corps.

Et vous, Madame, demanda le même eſprit au ſixieme compagnon de voyage, par quelle raiſon avez-vous quitté l'autre monde? Au lieu de faire complaiſamment une réponſe; je ſuis très-ſurpriſe, dit-elle d'un air ſérieux, de la curioſité de certaines gens; bien du monde ſait peut-être déja la nouvelle de mon décès d'une maniere fort éloignée de la vérité; mais quoi qu'il en ſoit de la cauſe de ma mort, je ſuis très-ſatis-

faite d'avoir quitté un monde, où je ne trouvois aucune ſatisfaction, où règnent par-tout l'impudence & l'effronterie, principalement parmi le ſexe, dont la mauvaiſe conduite m'a fort humiliée depuis long-tems.

Le joli eſprit voyant ſes queſtions mal reçues, ne s'aviſa plus d'en faire.

Cet eſprit féminin ne diſant plus mot non plus, toute la compagnie tourna les yeux ſur lui pour le conſidérer. Il paroiſſoit réunir les agrémens extérieurs à cet air de douceur, qui rend le ſexe ſi aimable, quand il vient de la ſenſibilité du cœur. Les graces & la modeſtie brilloient dans toutes ſes manieres, & lui donnoient cet éclat particulier, qui embellit Séraphine (*), & qui inſpire à quiconque la voit, l'admiration & le reſpect. S'il n'eût pas été queſtion peu de tems auparavant dans notre converſation de la maladie Vénérienne, je ne doute point que nous n'euſſions trouvé Séraphine même dans cet eſprit. Cette opinion avantageuſe ſe confirmoit encore par le jugement qu'elle faiſoit paroître dans ſes diſcours, par la délicateſſe de ſa façon de penſer, par ſa politeſſe & une certaine dignité

(*) Ce nom déſigne une certaine perſonne amie de l'Auteur; mais toute femme, de condition ou non, peut s'attribuer ce caractère.

dignité qui accompagnoient ſes regards, ſes paroles & tous ſes mouvemens : ces avantages devoient néceſſairement faire une impreſſion ſur un cœur (*) qui en eſt auſſi ſuſceptible que le mien, & bientôt il fut enflammé de l'amour ſéraphique le plus ardent. Je ne prétends pas déſigner cet amour groſſier, que le genre maſculin éprouve dans le bas monde, pour le beau ſexe, amour qui eſt plutôt un appétit qui va rarement au-delà du deſir ; mais j'entends par amour ſéraphique, une tendreſſe pure, intellectuelle, telle qu'on peut la ſuppoſer entre des Anges. Si le Lecteur n'en a point d'idée, ainſi que j'ai ſujet de le conjecturer, mes peines à le lui expliquer ſeroient auſſi infructueuſes, que ſi je voulois réſoudre un problême difficile de Newton, & l'expliquer à un Algébriſte ignorant & vulgaire.

Retournons donc à des choſes plus intelligibles. La converſation tomba ſur la vanité, ſur la folie & la miſere du bas monde, & chacun témoigna beaucoup de ſatisfaction de l'avoir quitté. Il eſt ce-

(*) J'ai déjà demandé pardon de ce langage, que j'applique à des eſprits; je le renouvelle encore ici pour la dernière fois : quoique je croye que ce mot ſoit mieux employé dans le ſens métaphorique, que quand on attribue au corps, des paſſions, qui proprement n'appartiennent qu'à l'ame.

pendant bon de remarquer, que, quoique tous les eſprits paruſſent être ſatisfaits de leur mort, aucun d'entr'eux ne parloit de la cauſe, que comme d'un accident qu'il auroit volontiers évité, s'il en avoit eu le pouvoir. Et même, la dame ſérieuſe, qui plus que tous les autres s'étoit empreſſée de témoigner ſa ſatisfaction de ſa mort, déclara peut-être trop promtement qu'elle regrettoit le Médecin, qui étoit reſté près de ſon lit; l'homme, qui étoit mort par honneur, maudiſſoit ſouvent ſa folie pour l'art des eſcrimeurs.

Tandis qu'on s'entretenoit ainſi, nous fûmes tous frappés ſubitement d'une très-mauvaiſe odeur, ſemblable à celle qu'on reſſent aux approches de la ſuperbe La Haye pendant l'Eté, & qui s'exhale des eaux dormantes, dont ſont remplis les beaux canaux qui environnent cette Ville. Ces exhalaiſons, peut-être fort agréables à des nez hollandois, étoient extrêmement déſagréables pour des organes délicats, & devenoient plus ſenſibles à meſure qu'on avançoit.

Cet événement engagea un eſprit de la compagnie à regarder par la portiere; il nous avertit que nous étions au milieu d'une grande Ville. Nous reconnûmes en effet tous que nous étions dans des Fauxbourgs, que le cocher nous dit être dépendans de la Ville des Maladies. La route pour y

arriver étoit facile & bien pavée ; tout, excepté l'odeur dont on a parlé, étoit très-gracieux. Aux deux côtés des rues de ces Fauxbourgs étoient une quantité de Bains, de Bouchons & d'Auberges. Dans ces derniers on voyoit aux fenêtres pluſieurs belles femmes, dont l'habillement avoit beaucoup d'apparence & d'éclat. Arrivés dans la Ville, la ſcène changea tout-à-coup, & nous reconnûmes que les Fauxbourgs étoient infiniment plus beaux que la Ville.

C'etoit un lieu triſte & ſombre. Les rues étoient preſque déſertes, le peu de monde qu'on y voyoit ne conſiſtoit en grande partie qu'en quelques vieilles femmes, ou quelques hommes fort ſérieux & vêtus d'une longue robe-de-chambre, marchant en rêvant profondément & en s'appuyant ſur une canne, dont la poignée étoit d'ambre. Nous eſpérions tous, que notre voiture ne s'arrêteroit point dans cette triſte Ville; mais, malheureuſement pour nous, le cocher fit entrer la voiture dans une Hôtellerie, & nous fûmes contraints d'y deſcendre.

CHAPITRE III.

Avantures arrivées aux Voyageurs, dans la Ville des Maladies.

A Peine avions-nous débarqué dans cette Hôtellerie, où nous croyions paſſer le reſte du jour, que le Maître ſe préſenta devant nous, & nous apprit qu'il étoit d'uſage que toutes les ames qui paroiſſoient, rendiſſent viſite à madame Maladie, à qui elles étoient redevables de leur liberté. Nous repliquâmes tous, que nous nous ferions un plaiſir de nous conformer à cette coutume. Notre hôte nous quitta dans ce moment, en nous diſant, qu'il alloit nous envoyer auſſi-tôt les conducteurs dont nous avions beſoin.

Peu de tems après, quelques-uns de ces hommes ſérieux avec leurs cannes à poignées d'ambre, & leurs robes-de-chambre, vinrent ſe préſenter comme les Portiers en Charge de la Ville; leur dignité s'annonçoit par leurs cannes, de même que celle d'un Maréchal de France s'indique par un petit bâton.

Nous leur citions reſpectueuſement les diverſes dames Maladies, auxquelles nous avions l'obligation de notre liberté, & nous leur déclarions que nous étions prêts à les ſuivre; au lieu de répondre, ils s'ar-

rêtérent en ſe regardant les uns les autres, ıvec une eſpece de ſurpriſe. J'avoue que eurs mines fâchées nous cauſerent beau- :oup de conſternation, & même ce pro- :édé extraordinaire nous engagea à appeler ıotre hôte, qui, de ſon côté, rit de tout on cœur, & nous avertit que la raiſon le l'étonnement de ces meſſieurs, venoit le ce qu'à leur arrivée nous ne les avions ›as gratifié ſelon l'uſage. Nous répondîmes ıvec une eſpece de trouble, que nous ı'avions rien apporté avec nous, & qu'on ıous avoit toujours dit pendant notre vie, ju'il étoit expreſſément défendu de rien :mporter de l'autre monde. Oui, mon- ieur, répliqua l'hôte, je le ſais, & le out eſt de ma faute. J'aurois dû vous :nvoyer auparavant auprès du ſieur M***, jui vous auroit fourni ce qu'il vous falloit. Comment le ſieur M***, répondis-je avec ivacité! Il faut vous prévenir, que nous ıe pouvions lui donner aucune ſûreté, & l'on ſait qu'il n'a de ſa vie prêté * un ›chelling à qui que ce ſoit, ſans un hon- ıête nantiſſement. Je le ſais, monſieur, epliqua l'hôte : c'eſt par cette même raiſon

(*) Nous avertiſſons ici une fois pour toutes, jue les louanges s'adreſſent toujours à quel- ju'un; mais que la cenſure n'attaque perſonne :n particulier.

qu'il eſt obligé de prêter ici. Il eſt condamné à tenir une banque, & à diſtribuer *gratis* aux Voyageurs tout l'argent dont ils ont beſoin. Sa banque conſiſte dans la ſomme qui lui a ſervi à faire tant de meſquineries, & ſa peine eſt de la voir diminuer journellement d'un Schelling ; ſa ſomme abſorbée, il retournera dans l'autre monde pour y vivre dix-ſept ans dans la miſere ; enſuite, après que ſon ame aura été purifiée dans le corps d'un porc, il reprendra la figure humaine.

Vous me racontez des choſes étonnantes, lui dis-je ; mais ſi ſa banque ne doit être diminuée journellement que d'un Schelling, comment peut-il donc fournir de l'argent à tous les Voyageurs ? Ce qu'il débourſe de plus, répondit-il, lui eſt auſſitôt rembourſé, mais d'une maniere que je ne ſaurois vous expliquer facilement. Monſieur, repris-je de nouveau ; je ne conçois point comment ce peut être une punition pour lui que d'avancer cet argent, puiſqu'il ſait que tout ce qu'il débourſe hors le Schelling, lui eſt toujours rembourſé. Ne vaudroit-il pas mieux qu'on ne lui rembourſât qu'un Schelling ſeulement ? Monſieur, me répondit-il, ſi vous ſaviez combien il reſſent de douleur à payer chaque guinée, vous penſeriez autrement.

Un priſonnier qui eſt jugé à mort, ne demande pas grace avec plus de gémiſ-

emens, que celui-ci n'en pouſſe, en demandant la permiſſion de paſſer en enfer, ourvû qu'il puiſſe y emporter ſon argent.

Vous apprendrez encore bien d'autres hoſes qui ne ſont pas moins extraordiaires, à votre arrivée dans l'autre monde; e vais vous mener préſentement chez ce ionſieur, qui eſt obligé de vous payer ce u'il vous faut.

Nous le trouvâmes aſſis à une table, ſur iquelle étoit une ſomme immenſe d'argent, artagée par différens tas, dont chacun uroit pu ébranler la fidélité d'un Patriote, c vaincre la chaſteté d'une Prude.

Auſſi-tôt que cet avare nous apperçut, pâlit, & ſoupira, vraiſemblablement arce qu'il ſoupçonnoit bien le ſujet de otre arrivée. Notre hôte l'aborda, ſans ui témoigner aucun reſpect, & j'en fus 'autant plus ſurpris, que je ſavois avec uelle vénération il avoit été traité dans a vie, par des perſonnes beaucoup plus liſtinguées que celle qui nous ſervoit de uide. Vous ſavez à quoi votre petite ame aſſe a été condamnée, lui dit notre conducteur; payez incontinent à ces meſſieurs, ui valent mieux que vous, ce qu'il leur aut; dépêchez-vous, ſinon j'appellerai e correcteur; ne vous imaginez pas être ncore dans le bas monde, où vous pouriez exercer impunément votre métier l'uſurier.

A ce propos, cet homme commença à payer, mais avec les mêmes grimaces & l'air plaintif que ſes débiteurs avoient, lorſqu'ils lui remettoient leurs billets de banque.

Quelques-uns de la compagnie furent émus de compaſſion, & nous aurions tous été ſatisfaits d'avoir de quoi donner à nos Conducteurs, ſi notre hôte ne nous eût exhorté vivement à ne pas épargner un méchant, qui n'avoit jamais fait la moindre grace, malgré ſa grande opulence. Cette repréſentation endurcit nos cœurs, & nous fit remplir toutes nos poches de ſon argent. Je remarquai principalement l'animoſité d'un Poëte, qui jura de ſe venger; car, dit cet eſprit, ce coquin a non-ſeulement refuſé de faire une avance ſur un de mes ouvrages, mais il a même renvoyé ma lettre ſans y faire réponſe, quoique ma naiſſance me rendît fort ſupérieur à cet uſurier.

Nous quittâmes enſuite ce malheureux, en admirant également la juſtice & la maniere de ſa punition, qui, à ce que notre hôte nous dit, ne conſiſtoit uniquement qu'à débourſer de l'argent; cependant, ajouta-t-il, ne vous étonnez pas de ce qu'il en reſſent tant de chagrin: car il n'eſt pas plus difficile de comprendre comment l'on peut débourſer de l'argent à regret, que d'expliquer pourquoi l'on a tant de

plaiſir à amaſſer de l'argent, dont l'on ſait ne pouvoir tirer aucun profit.

D'autres conducteurs nous attendoient alors : les premiers s'étoient dépités, & nous avoient abandonné. Nous leur diſtribuâmes de l'argent dès leur arrivée, ce qui nous attira de grands remercîmens, & d'honnêtes offres de nous conduire partout.

Chacun prit un chemin particulier, attendu que nous étions obligés de faire notre cour à différentes Maladies.

Moi, je priai mon conducteur de me mener chez la fiévre des eſprits vitaux, car c'étoit cette maladie qui m'avoit délivré de ma priſon (*).

Nous paſſâmes par pluſieurs rues, nous heurtâmes à pluſieurs portes, mais inutilement : tantôt on nous annonça que la conſomption y demeuroit, tantôt c'étoit la maladie à la mode, une Dame Françoiſe; tantôt l'hydropiſie, tantôt l'intempérance, tantôt les adverſités. Je me laſſois de tant de viſites infructueuſes qui me faiſoient perdre patience, & en même tems beaucoup d'argent que je donnois par forme de gratification à mon Conducteur, à chaque nouvelle information. Il me dé-

(*) Il eſt bon de ſe rappeler que c'eſt une ame ou un eſprit qui parle toujours.

clara enfin d'un air ſérieux qu'il avoit fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir, & me quitta ſans s'embarraſſer de ce que je deviendrois.

Bientôt j'en rencontrai un autre qui tenoit, comme le premier, un bâton avec une poignée d'ambre: je lui fis la petite libéralité, & je lui indiquai le nom de la maladie que je cherchois. Il rêva pendant quelques minutes, & tira enſuite de ſa poche un morceau de papier ſur lequel il écrivit quelque choſe, apparemment dans une langue Orientale, car je ne pus pas le lire. Il m'ordonna enſuite de remettre ce papier dans une certaine maiſon qu'il me montra, en m'aſſurant qu'il rempliroit mes vues; puis il me quitta dans le même inſtant.

Pour cette fois je me crus dans le bon chemin; je me rendis donc dans la maiſon indiquée, qui reſſembloit à un Apothicairerie : la perſonne qui ſembloit y être le maître, deſcendit environ vingt petites fioles pleines de liqueur, dont il verſa quelques gouttes de chacune, dans une autre fiole, pour en faire une mixtion, qu'il me remit après y avoir collé auparavant une étiquette ſuſcrite de trois ou quatre mots, dont le dernier compoſoit onze ſyllabes.

Je lui nommai la maladie que je cherchois; je ne reçus d'autre réponſe, ſinon

qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit demandé, & que ſes drogues étoient excellentes.

J'eus peine à modérer mon dépit ; je quittai cette maiſon de très-mauvaiſe humeur ; &, tout en murmurant, je me diſpoſois à retourner à l'Auberge, lorſque je rencontrai un autre Portier, dont la bonne mine me frappa, & m'engagea à faire encore une tentative, mais toujours en lui faiſant préalablement le préſent accoutumé.

Dès qu'il eut entendu le nom de ma maladie, il ſe mit à rire de tout ſon cœur, en m'aſſurant que l'on m'avoit trompé, puiſque cette maladie ne ſe trouvoit pas dans la Ville. Il s'informa des circonſtances particulieres ; auſſi-tôt qu'il les eût appriſes, il me déclara que la maladie à la mode étoit la femme à laquelle j'avois l'obligation de mon décès ; ſur quoi je lui témoignai mes remercîmens, & me préparai incontinent à faire ma viſite à cette obligeante Dame.

La maiſon, ou plutôt le palais qu'elle habitoit, étoit un des plus beaux de la Ville ; les avenues étoient plantées de tilleuls, & ornées ſur les côtés de boulingrins, avec des compartimens très-agréables, mais très-petits. On me mena enſuite par une avant-cour de la même beauté, qui étoit décorée d'un grand nombre de ſtatues & de buſtes, qui, pour la plûpart, étoient endommagés ; d'où je conclus ſa-

vamment qu'il falloit que ce fût de véritables antiques ; cependant on m'expliqua qu'au contraire ces figures repréſentoient de jeunes héros, qui s'étoient ſacrifiés pour l'honneur de cette fameuſe Dame.

Dans une ſalle ſpacieuſe, qui conduiſoit à l'eſcalier, il y avoit pluſieurs perſonnes peintes en caricature ; l'on répondit à ma curioſité, que c'étoit les portraits de ceux qui s'étoient diſtingués particulièrement dans le bas monde au ſervice de madame. J'aurois certainement reconnu les viſages de pluſieurs Médecins & Apothicaires, s'ils n'avoient pas été ſi fort défigurés par le Peintre. Il avoit en effet employé dans cette manière tant de méchanceté, que je me perſuadai qu'il avoit été lui-même un favori de madame. Il ſeroit difficile de repréſenter une collection de figures plus groteſques & plus plaiſantes.

Je pénétrai enſuite dans une piéce ornée d'une quantité de portraits de femmes, qui toutes étoient d'une phyſionomie ſi régulière, que j'aurois cru me trouver dans une galerie de beautés, ſi une pâleur tirant ſur le jaune, ne m'eût un peu fait rabattre de cette agréable idée.

A cette piéce en ſuccédoit une autre qui étoit ornée de portraits de femmes ſurannées : comme j'en fis paroître quelque ſurpriſe, un des Domeſtiques me dit en ſouriant, qu'elles avoient été de bonnes amies

e ſa maîtreſſe, & qu'elles lui avoient ren-
u des ſervices eſſentiels dans l'autre mon-
e.

Je remarquai quelques femmes de ma con-
oiſſance, qui avoient autrefois tenu des
ains publics; mais je fus fort étonné de
ouver auſſi parmi elles une Dame de gran-
e qualité. J'en demandai la raiſon au Do-
eſtique, qui ne me fit d'autre réponſe,
non, que ſa maîtreſſe avoit des connoiſſan-
:s de toute condition.

On me conduiſit enfin à madame; c'étoit
ne perſonne maigre, d'une couleur fort
lême, qui n'avoit preſque point de né,
on viſage étoit enluminé de quelques bou-
ons. Elle voulut ſe lever à mon entrée dans
appartement, mais elle ne put ſe tenir
ebout.

Après bien des complimens réciproques,
ui conſiſtoient de ſa part en félicitations ſur
ion arrivée, & de mon côté en témoigna-
es de reconnoiſſance de ſa gracieuſe pro-
:ction : elle me fit, ſur l'état de ſes affaires
ans le bas monde, pluſieurs queſtions aux-
uelles je répondis à ſa ſatisfaction.

Enfin elle me dit avec un ſouris, j'eſ-
ère que mes gouttes, mes pillules & mes
ragées auront un grand débit. Je l'aſſurai
u'on vantoit par-tout les cures qu'elles
voient faites. Je ne crains rien, ajouta-t-
lle, des gens qui ne ſont pas de la Faculté,
x qui n'exercent pas la médecine ſelon ſes

Loix ; car, quelles que ſoient les opinions des hommes, & tant qu'ils craindront la mort, ils aimeront toujours mieux mourir ſelon les règles, que de ſe guérir par un remede ſimple & domeſtique. Elle témoigna auſſi beaucoup de ſatisfaction du rapport que je lui faiſois de notre monde galant. Elle me raconta qu'elle avoit placé la centième partie de ſes remèdes à Drury & à Chaeringeroſſ (*), & qu'elle avoit appris avec beaucoup de plaiſir, qu'ils avoient pris faveur juſqu'à Saint-James. Elle attribuoit ſur-tout des progrès auſſi rapides qu'inattendus à pluſieurs de ſes bons amis, qui avoient publié nouvellement de beaux ouvrages, où ils s'efforçoient d'anéantir toute idée de Religion, d'affranchir leurs frères de la crainte de l'enfer, & d'étouffer le germe des vertus ; elle paroiſſoit très-ſenſible à l'honnêteté du ſavant Auteur des Prérogatives du Célibat. Si je ne préſumois pas, continua-t-elle, que cet homme eſt Chirurgien, & que des vûes d'intérêt ont dirigé ſa plume, je ſerois embarraſſée de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoiſſance.

(*) Ce ſont des cantons des fauxbourgs de Londres qu'habitent des gens du commun & la populace. L'auteur veut indiquer par-là qu'il regne les débauches les plus crapuleuſes parmi les jeunes gens de qualité.

Elle loua beaucoup la ſage coutume qu'ont optée les pères & mères, de marier fort unes leurs enfans, ſans conſulter nulleent l'inclination réciproque des parties. le finit enfin par me faire part de l'eſpénce qu'elle avoit, ſi cette habitude s'éndoit encore davantage, de ſe voir bient la ſeule maladie à laquelle les nouveaux enus d'un certain rang feroient la cour.

Pendant cette converſation, ſes trois fils entrèrent dans l'appartement; elles voient des noms très-choquans; l'ainée appeloit *Lepra*, la ſeconde *Chacras*, & la idette *Scorbutia*; elles étoient polies & ilantes, mais laides : je fus ſurpris du peu e reſpect qu'elles marquoient à leur mère.

Elle le remarqua, & c'eſt ce qui l'engea, dès qu'elles ſe furent retirées, à ſe laindre que leur éducation n'avoit pas bien éuſſi, en ce que ces trois filles pouſſoient ingratitude juſqu'à ne vouloir pas ſe reconoître pour ſes enfans, quoique cependant lle eût pour elles toute la tendreſſe & tous es ſoins d'une bonne mère.

Comme les plaintes de famille ſont auſſi nnuyeuſes à entendre, qu'elles ſont agréales à raconter pour ceux qui ſe plaignent, & m'appercevant qu'elle étoit d'humeur à ouſſer ſes lamentations fort loin; je réſolus l'abréger ma viſite, & je pris en effet congé, après lui avoir marqué ma reconnoiſ-

ſance de l'affection qu'elle m'avoit témoignée.

Je me rendis promtement à l'Hôtellerie, où je trouvai déja mes compagnons de voyage prêts à monter en voiture : je me hâtai donc de faire mes adieux à mon Hôte, & je pourſuivis ma route avec la compagnie.

CHAPITRE IV.

Contenant quelques Converſations qui ſe ſont tenues en route, avec la deſcription du Palais de la mort.

NOUS avançames pendant quelque tems en ſilence, juſqu'à ce que nous fûmes bien affermis dans nos places.

Je parlai le premier, pour raconter ce qui m'étoit arrivé dans la Ville depuis notre ſéparation; les autres en firent autant, à l'exception de la Dame ſérieuſe, qui s'étoit fait ſcrupule de découvrir ſa maladie. Il ſeroit ennuyeux de répéter tout ce qui fut rapporté : je remarquai ſeulement que l'intempérance avoit marqué une haine implacable contre toutes les autres maladies, & principalement contre la fiévre. Les fourberies des Conducteurs étoient cauſe, dit-elle, que pluſieurs voyageurs témoignoient à cette dernière des obligations qui n'étoient légitimement dûes qu'à elle ſeule. En vérité, ajouta-t-elle d'un ton fâché, ces marauts de Conducteurs ne mettent point de fin aux offenſes qu'ils me font : leur cœur eſt perpétuellement inacceſſible à la reconnoiſſance. Je ne trouve en eux que des ingrats inſolens, tandis qu'après les vapeurs, c'eſt pourtant moi, plus que toute autre ma-

ladie, qui leur donne de l'occupation. *Plus occidit gula quam gladium*, étoit le texte ſur lequel l'intempérance avoit établi ſon diſcours, & ſans ceſſe elle répétoit ces paroles. Tel un Orateur Eccléſiaſtique revient élégamment ſur le paſſage latin, qui eſt la décoration moderne des Diſcours Evangéliques.

A peine ce récit étoit-il terminé, qu'un des nôtres nous avertit que nous approchions d'un des plus magnifiques bâtimens qui pût ſe voir; notre cocher nous apprit que c'étoit le Palais de la Mort.

La façade extérieure préſentoit en effet un aſpect ſuperbe : l'édifice étoit d'une conſtruction gothique fort vaſte, & tout révêtu de marbre noir.

Autour de ce Palais regnoit un Amphithéâtre planté d'ifs ſi hauts & ſi touffus, que le ſoleil ne pouvoit les pénétrer : les ombres d'une nuit éternelle euſſent couvert cet endroit, ſans la précaution qu'on avoit eue de placer entre les arbres quantité de lampions diſpoſés en pyramide.

L'éclat de toutes ces lumières, le brillant des dorures extérieures, qui n'avoient pas été ménagées, donnoient à ce Palais un coup d'œil auſſi extraordinaire que magnifique; mais le bruit ſourd que le vent excitoit en agitant les feuilles des arbres, le murmure bruyant des eaux courantes, qui ſe faiſoit entendre dans l'éloignement, ſem-

bloient ménagés exprès pour exciter l'horreur & l'effroi.

Nous avions à peine eu le tems d'admirer toute cette ordonnance effrayante, que notre voiture s'arrêta devant l'entrée de ce Palais; notre Conducteur nous ſignifia qu'il falloit deſcendre pour rendre nos reſpects à *Sa Majeſté Meurtrière*, car elle avoit adopté cet auguſte titre.

L'avant-cour étoit remplie de Soldats; tout l'apparat de la Souveraineté étoit ſemblable à ce qu'on voit chez les Monarques terreſtres, & même encore plus recherché.

Nous traverſâmes pluſieurs autres cours pour parvenir à une belle gallerie, qui nous conduiſit à une ſalle où aboutiſſoit un eſcalier: au-deſſous de la première marche paroiſſoient en ſentinelle deux Pages d'une phyſionomie rébarbarative, & d'un air très-ſérieux; je fus curieux, on me répondit que les deux perſonnages devoient leurs fonctions à différentes entrepriſes, par leſquelles ils s'étoient jadis ſignalés dans le monde. Ce fut auſſi les deux ſeuls viſages épouvantables que nous rencontrâmes dans tout ce Palais; autant ſon extérieur nous avoit paru propre à inſpirer la terreur, autant l'intérieur ſembloit fait pour porter à la joie & à la gayeté. Auſſi perdîmes-nous bientôt toutes les idées noires & effrayantes que nous avions conçues à notre arrivée.

Il eſt vrai que le calme, qu'on remarquoit généralement parmi les Gardes & les Domeſtiques, donnoit d'abord à penſer qu'on ſe trouvoit à la Cour d'un Monarque Oriental; mais, avec de l'attention, on remarquoit ſur tous les viſages une ſérénité ſi parfaite, un air de contentement ſi réel, qu'il paſſoit dans le cœur de tous les Aſſiſtans.

On nous conduisît par différens beaux appartemens, dont les murs étoient ornés de tapiſſeries qui repréſentoient des batailles, que nous nous amusâmes à examiner quelque tems : je me rappelai pour lors de beaux morceaux que j'avois vûs en ma vie à Blenheim [*]; ce ſouvenir me fit demander où l'on trouvoit les victoires du Duc de Marlborough, que je ne voyois pas parmi toutes ces tapiſſeries.

A ma queſtion, le ſquelette d'un glouton, qui étoit préſent, ſecoua la tête, en me diſant qu'un certain Louis XIV, qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Sa majeſté meurtriere, avoit demandé qu'on ne les exposât pas; que, d'ailleurs, Sa majeſté n'avoit pas beaucoup d'eſtime pour ce Général Anglois, parce qu'elle n'avoit vu venir dans ſes Etats qu'un petit nombre de

---

[*] Nom de la fameuſe tour qui fut conſtruite à Londres après la bataille d'Hochſtett.

ceux qui avoient été confiés à ſa conduite ; pour cent nouveaux Sujets qu'elle en avoit reçus, elle en avoit perdu plus de mille autres.

A notre entrée dans la Salle d'Audience nous trouvâmes une aſſemblée nombreuſe, avec la rumeur ordinaire, qui dura juſqu'à l'arrivée de Sa Majeſté.

Parmi tous ces perſonnages, j'en remarquai deux qui tenoient, dans un coin de l'appartement, une converſation particulière ; l'un d'eux avoit un bonnet noir carré, & l'autre portoit un manteau orné de flammes, comme un Sambénito : à cette décoration, je reconnus un Inquiſiteur général ; l'autre me parut être un Juge criminel mort depuis très-long-tems.

Je compris aiſément, par ce que j'entendis de leur entretien, qu'ils ſe diſputoient, ſi l'un avoit fait plus pendre d'hommes, que l'autre n'en avoit fait brûler pendant ſa vie.

Tandis que j'écoutois cette diſpute, qui, ſelon les apparences, auroit encore duré long-tems, le Souverain parut, & prit ſa place, entre deux figures dont l'une avoit une phyſionomie triſte & farouche, tandis que l'autre ſe faiſoit diſtinguer par un air noble & par un viſage régulier. On me dit que c'étoit Charles XII de Suede, & Alexandre de Macédoine.

Comme l'éloignement où j'étois ne me

permettoit pas d'entendre leur converſation, je cherchai à ſatisfaire ailleurs ma curioſité, en m'informant des noms des différentes perſonnes qui étoient préſentes, & qui attiroient le plus mon attention.

Un page, d'une mine auſſi pâle & auſſi maigre qu'aucun page d'une Cour d'Europe; mais qui étoit avec cela beaucoup plus modeſte, me donna obligeamment les connoiſſances que je deſirois.

Il me montra deux ou trois Empereurs Turcs, auxquels Sa Majeſté Meurtrière paroiſſoit témoigner beaucoup de faveur, ainſi qu'à pluſieurs Empereurs Romains, particuliérement à Caligula, auquel elle marquoit une grande reconnoiſſance de ce qu'il auroit voulu, comme m'en aſſuroit le page, envoyer à Sa Majeſté tous les Romains d'un ſeul coup.

On ſera peut-être étonné que je n'aye point trouvé de médecins à l'audience de Sa Majeſté meurtrière, & j'en fus ſurpris moi-même; mais on m'apprit qu'ils étoient tous partis pour la ville des maladies, afin de conſulter enſemble ſur les moyens d'extirper l'immortalité de l'ame.

Il ſeroit auſſi ſuperflu qu'ennuyeux de citer toutes les perſonnes que je reconnus. Je ne ferai mention que d'une figure qui fut accueillie fort gracieuſement de Sa Majeſté. A la vue de l'habit François magnifique dont elle étoit vêtue, je me perſuadai que cette

figure ne pouvoit pas être moins que Louis XIV lui-même; mais mon page m'apprit que c'étoit un certain cuiſinier François, à qui ſon art avoit doublement procuré une fortune brillante & une grande célébrité.

Nous fumes enfin préſentés à Sa Majeſté, & admis à lui baiſer la main: elle voulut bien nous honorer de quelques queſtions que je ſupprime, parce qu'elles n'avoient rien d'aſſez important; bientôt après elle quitta l'aſſemblée.

Nous eûmes alors la liberté de continuer notre voyage, & nous en fûmes tous très-contens; car, malgré toute la pompe & la magnificence de cette Cour, le long cérémonial que nous avions été obligés d'eſſuyer, avoit été ſi déſagréable, que nous quittâmes ce ſéjour avec bien du plaiſir.

CHAPITRE V.

La compagnie continue ſon voyage, & rencontre différens Eſprits qui retournent dans le bas monde pour reprendre de nouveaux corps.

NOUS arrivâmes bientôt au rivage du fameux fleuve Cocyte ; nous quittâmes notre voiture pour le paſſer dans une barque, après quoi nous fumes obligés de marcher à pied une journée entiere. Nous trouvâmes ſur cette route différens voyageurs qui reprenoient le chemin du monde que nous avions quitté, & qui nous apprirent qu'ils étoient des ames deſtinées pour de certains corps.

Les deux premiers que nous rencontrâmes, ſe tenoient amicalement par la main, & s'entretenoient familiérement ; de ces deux ames, à ce qu'elles nous dirent, l'une devoit animer un Duc, & l'autre un Loueur de carroſſes.

Comme nous n'étions pas encore arrivés à l'endroit où nous devions nous dépouiller de toutes nos anciennes paſſions, cette familiarité nous parut fort étrange, & notre compagne de voyage ſi ſérieuſe, ne put s'empêcher de témoigner ſa ſurpriſe de ce que des perſonnes d'un rang ſi différent agiſſoient

agiſſoient avec autant de familiarité. Le Cocher qui les conduiſoit ſe mit à rire, & répondit en badinant qu'ils avoient été l'un & l'autre contraints de changer d'état, parce que le Duc avoit entretenu une femme qui avoit tiré vanité de partager les revenus d'un Duché, & que l'autre avoit vécu avec une fille ſans être marié.

Après avoir avancé plus loin, nous apperçûmes un magnifique eſprit qui marchoit tout ſeul avec beaucoup de fierté : notre curioſité nous porta, malgré qu'il ne parût pas diſpoſé à s'entretenir avec nous, de ſavoir de lui-même quelle étoit ſa deſtination. Il nous répondit en ſouriant qu'il auroit la réputation d'un homme ſage avec cent mille livres ſterlings dans ſa bourſe : je m'exerce d'avance, dit-il, à prendre l'air de décence qui ſera néceſſaire à mon rôle.

A peu de diſtance de ce ſage futur, nous vîmes une compagnie d'eſprits fort gais. Nous jugeâmes par leur allégreſſe que le plus heureux ſort leur étoit échu ; mais, à nos informations, nous eûmes pour réponſe qu'ils ſeroient tous mendians.

Plus nous avancions, plus nous trouvions de ces eſprits : enfin nous arrivâmes à un endroit où aboutiſſoient deux grands chemins dans une direction oppoſée, & qui étoient fort différens ; l'un ne traverſoit que des rochers, & paſſoit ſur un terrein marécageux, qui étoit par-tout rempli d'é-

pines, de ſorte qu'il étoit impoſſible de s'y tenir ſans courir du danger, & ſans eſſuyer beaucoup de fatigue. L'autre étoit le plus agréable qu'on puiſſe ſe répréſenter; il traverſoit de belles prairies vertes & émaillées de fleurs, qui exhaloient l'odeur la plus gracieuſe, en un mot, l'imagination la plus vive & la plus riante auroit peine à tracer un chemin qui fût plus agréable.

Nous apperçumes néanmoins, à notre grand étonnement, que la plus grande partie des voyageurs tâchoit de pénétrer par l'autre, & que ſeulement quelques eſprits choiſiſſoient le dernier. On nous dit que le mauvais chemin menoit à la grandeur, & que la route commode & douce conduiſoit à la bonté.

Sur ce que nous faiſions paroître notre ſurpriſe de ce qu'il y avoit tant de monde qui choiſiſſoit le chemin le plus rude, on nous dit que la Muſique, le ſon des trompettes & des timbales, les acclamations flatteuſes du peuple qui honoroient les premiers, engageoient beaucoup de monde à tenter de le prendre. Nous apprîmes en même tems qu'on y trouvoit pluſieurs beaux Palais, qui ſervoient à recevoir ceux qui avoient ſurmonté les difficultés ſous leſquelles pluſieurs ſuccomboient; qu'on y trouvoit auſſi une profuſion de choſes précieuſes & de richeſſes, dont les voyageurs pouvoient uſer à leur volonté.

Au contraire, on ne trouvoit d'autres attraits à l'autre chemin que les agrémens de la ſituation ; ſur toute la route il n'y avoit que de chétifs bâtimens, excepté pourtant un ſeul qu'on pourroit comparer à une certaine maiſon de Bath. Enfin, on ne paroiſſoit faire ſi peu de cas de ce chemin, que parce qu'en ſuivant l'autre route, on étoit ſûr d'acquérir de la gloire, & de s'attirer les louanges de la multitude.

Dans ce moment nous entendîmes un grand bruit, qui nous fit tourner la tête ; nous apperçûmes une foule d'eſprits qui en pourſuivoient un autre, & qui s'acharnoient à lui faire toute ſorte d'outrages.

Je ne peux donner une idée plus exacte de ce ſpectacle, qu'en le comparant à celui que préſente une affluence de populace ſuivant les Conneſtables qui conduiſent un filou en priſon, ou bien encore à la ſcène qui arrive lorſque notre Parterre tient à ſa diſcrétion un Poëte dont il vient de huer les productions.

Les uns lui rioient au nez, les autres faiſoient rétentir à ſes oreilles le ſon aigu d'un ſifflet ; d'autres l'apoſtrophoient malignement, le tirailloient par la manche, crachoient ſur ſes habits, ou les couvroient de boue.

Il nous fut impoſſible d'être témoins de ces huées, ſans nous informer de ce qui les occaſionnoit ; mais, ô ſurpriſe inouie !

on nous dit que cet eſprit, qui eſſuyoit tant d'avanies, étoit deſtiné à monter ſur un Trône dans le bas monde. On ajouta que c'étoit la conduite ordinaire des autres eſprits, autant de fois que le lot d'un Empire, d'un Royaume, ou d'une Principauté tomboit à quelqu'un d'entr'eux, non par envie ou par dépit, mais uniquement par mépris pour les grandeurs terreſtres.

On nous dit encore qu'il arrivoit très-ſouvent, par cette raiſon, que ceux à qui le ſort accordoit cette brillante faveur, en faiſoient l'échange avec le lot d'un Tailleur ou d'un Cordonnier; qu'Alexandre le Grand & Diogènes avoient fait ce troc enſemble; & que celui qui avoit été jadis Diogènes, le deſtin l'avoit primitivement honoré du ſort d'Alexandre, qu'il avoit rejetté.

Cependant la riſée ceſſa ſubitement, & l'eſprit Royal, qui étoit parvenu à faire faire un inſtant de ſilence, ſe mit à haranguer les railleurs à-peu-près dans ces termes:

» MESSIEURS,

» Je ſuis très-ſurpris que vous me traitiez » avec tant de rigueur, puiſque le trône » qui m'eſt échu n'eſt pas de mon choix: » ſi ce lot mérite votre indignation, il ſe- » roit beaucoup plus raiſonnable de me » plaindre, moi, de ce qu'il m'eſt échu, & » de vous féliciter chacun en particulier de

» ce que vous avez eu le bonheur de l'é-
» viter.

» Je ſais combien on mépriſe ici un ſcep-
» tre & un Empire ; je conviens volontiers
» que ſi la gloire ne ſoutient pas un Sou-
» verain ſur ſon Trône, ſon ſort eſt le plus
» vil qu'il y ait. Je ſens qu'il n'eſt point
» d'état plus miſérable dans le monde où
» je me rends, que d'être continuellement
» obſédé par des inquiétudes perſonnelles,
» d'avoir la conſcience bourrelée, de ſe
» ſentir le cœur déchiré par le ſpectacle
» des peines & des tourmens d'un peuple à
» qui l'on a promis la juſtice, & que l'on
» a juré de rendre heureux.

» Auſſi je n'imaginerai jamais que le lot
» d'une Couronne m'élève au-deſſus de
» vous, & que par-là je deviendrai un être
» d'un limon plus exquis que celui qui forme
» les autres créatures comme moi.

» Serois-je donc aſſez inſenſé pour croire
» être ſans ſageſſe, raiſonnable ſans raiſon,
» vaillant ſans courage, & enfin ſans vertu
» & ſans bonté, être meilleur que le plus
» vertueux des hommes ; aſſurément un
» orgueil ſi abſurde me rendroit auſſi
» ridicule que mépriſable ; à Dieu ne plaiſe
» que jamais il ait accès dans mon cœur.

» Cependant, Meſſieurs ; je ne peux
» m'empêcher de faire un très-grand cas
» du lot qui m'eſt échu, je l'eſtime même
» à un tel point, que je ne le changerois pas

» contre aucun des vôtres ; l'ambition que
» je vous avoue reſſentir, jette ſur mon
» ſort un vernis ſi agréable, que je ne vois
» rien qui mérite la préférence.

» Cette ambition qui m'enflamme eſt en
» même-tems un noble aiguillon qui m'ex-
» cite à faire de grandes actions, & elle
» me promet plus de véritable gloire que
» vous n'aurez jamais occaſion d'en ac-
» quérir.

» L'élévation dont je me glorifie, Meſ-
» ſieurs, & qui me rend infiniment ſupé-
» rieur à vous tous, c'eſt le pouvoir de
» faire du bien, c'eſt la volonté que j'ai
» d'en faire un uſage fréquent & réfléchi.
» Ce qu'un pere eſt à l'égard de ſes en-
» fans, un tuteur à l'égard d'un orphelin,
» un homme puiſſant envers un indigent ;
» c'eſt ce que je ſuis à votre égard : vous
» êtes mes enfans ; je veux me comporter
» envers vous comme un tuteur & un pro-
» tecteur. Tant que durera mon regne,
» que je ſais devoir être long, je n'irai ja-
» mais prendre de repos à la fin des jours,
» que je ne puiſſe m'arrêter ſur l'idée glo-
» rieuſe & conſolante que pluſieurs milliers
» d'ames me ſont redevables du ſommeil
» qu'elles goûtent pendant la nuit. Y a-t-il
» un bonheur égal à celui de qui ſe dit à lui-
» même ; je veux faire du bien ; j'en ai des
» occaſions fréquentes ; je n'en laiſſe échap-
» per aucune ?

» Avec de pareils ſentimens, un homme » ſur le trône n'eſt-il pas ſemblable à un » de ces aſtres brillans dont l'éclat ſe ré- » pand d'autant plus loin, qu'il eſt plus » élevé; la gloire eſt le fruit de ſes ac- » tions, & cette gloire n'eſt mêlée ni de » flatterie, ni de dériſion; elle eſt pure, » ſans tache, telle enfin qu'une ame déli- » cate la peut deſirer.

» Lorſque votre bien-être dépendra de » moi, & que vous devrez à mon amour » pour la juſtice, la ſureté de vos perſon- » nes, & la ſolidité de vos fortunes; lorſ- » que ma vigilance, mon courage veille- » ront continuellement ſur vous, pour » vous garantir de vos ennemis, & pour » repouſſer toute force étrangère. Lorſque » les encouragemens vivifieront l'induſtrie, » lorſque les récompenſes iront chercher le » mérite, juſques dans l'obſcurité où il s'en- » veloppe, quand il eſt réel; lorſque mes » largeſſes s'attacheront à faire fleurir les » arts & les ſciences utiles, qui répandent » tant d'agrémens ſur la vie, quel eſt celui » d'entre vous qui ſera aſſez inſenſible & » aſſez ingrat pour me refuſer du reſpect, » & pour me dénier des louanges?

» Que les perſonnes de mon rang ſoient » expoſées à la cenſure, je ne ſuis point » ſurpris; mais je gémis qu'elles la méritent » ſi ſouvent.

» Quelle corruption dans la nature hu-

» maine! Quel malheureux penchant do-
» mine donc l'inclination de celui qui pré-
» fère inconſidérément le danger, la honte,
» & les remords qui pourſuivent les mau-
» vais Princes, à la ſureté, à l'honneur &
» à la ſatisfaction délicieuſe qui accompa-
» gnent partout ceux qui font le bien ?

» Soyez aſſurés, Meſſieurs, que ce ta-
» bleau eſt trop préſent à ma mémoire,
» pour en perdre jamais le ſouvenir. Eh !
» comment pourrois-je ceſſer de perdre de
» vue l'honneur & la félicité de mon peu-
» ple ; je ſuis aſſuré que c'eſt l'unique moyen
» de mériter ſa fidélité, & d'enchaîner ſon
» cœur ? »

Après cette harangue, qu'il accompagnoit de cette vive déclamation, qui part d'un cœur pénétré, le nouveau Monarque ſe rendit ſur le chemin de la Bonté, & tous les Spectateurs témoignerent leur ſatisfaction, par des applaudiſſemens, & par les plus vives acclamations de joie.

Il n'étoit pas encore fort avancé dans cette route, lorſqu'un autre Eſprit courut après lui, en jurant qu'il vouloit abſolument l'en retirer.

J'étois curieux de ſavoir ce que c'étoit que cet Eſprit ; je le demandai ; on m'apprit que cet Eſprit venoit d'avoir le lot de premier Miniſtre de ce Souverain ; alors je ne fus plus étonné.

CHAPITRE VI.

Deſcription de la route de fortune : avec la maniere de préparer les Eſprits au ſéjour du Globe Terraquée.

NOUS continuâmes notre voyage, ſans nous arrêter plûs long-tems, & ſans nous inquiéter ſi ce fervent Novice dans la Souveraineté tiendroit parole ou non.

Il ne nous arriva rien de remarquable, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés à l'endroit, où les Eſprits, deſtinés à retourner dans le bas-monde, étoient obligés d'y attendre leur deſtin.

Nous remarquâmes une roue d'une grandeur prodigieuſe, & beaucoup plus conſidérable que celles dont on a coutume de ſe ſervir dans les loteries. On nous dit que c'étoit la roue de la fortune, & la Déeſſe elle-même étoit préſente. Elle me parut une des femmes les plus difformes que j'euſſe jamais vues. Je fis attention que la mauvaiſe humeur ſe peignoit ſur ſon viſage, chaque fois qu'il ſe préſentoit un joli Eſprit de ſon ſexe ; & qu'elle prenoit au contraire un air riant, lorſqu'un Eſprit mâle & bien fait s'approchoit d'elle.

Cette obſervation m'expliqua naturellement la vérité de la remarque que j'avois

ſouvent faite, qu'il n'y avoit rien de plus heureux qu'un homme bien fait, & rien de plus malheureux qu'une belle femme.

Certainement mes Lecteurs verront, avec quelque plaiſir, de quelle maniere on eſſaie les Eſprits qui ſont deſtinés à prendre un corps.

Premiérement, chaque Eſprit reçoit d'un homme parfaitement ſage, dont la demeure reſſemble à une Apothicairerie, une petite phiole, avec l'étiquette ſuivante : *Boiſſon pathétique, pour prendre immédiatement avant ſa naiſſance.* Ce breuvage eſt une mixtion de toutes les paſſions; mais non pas dans une proportion exacte; de ſorte qu'elle contient tantôt une plus forte, tantôt une plus foible doſe de telle ou telle paſſion; & ſouvent, en la préparant à la hâte, on oublie un ingrédient, qui eſt le plus néceſſaire.

L'Eſprit reçoit en même tems une autre liqueur, ſous le nom de *Décoction provoquant le dégoût, pour prendre à volonté.* Cette Décoction eſt un Extrait de toutes les inclinations du cœur, quelquefois très-forte & très-ardente, d'autres fois très-foible ſuivant ſa préparation, dans laquelle il entre toujours de la négligence.

Cet extrait eſt ſi amer & ſi déſagréable, que pluſieurs Eſprits, malgré ſa grande ſalubrité, ne peuvent ſe réſoudre à en prendre ſeulement une goutte, & la verſent

ou la donnent au premier qui en a envie; eux même que le mauvais goût ne rebute pas, en reçoivent une double ou triple loſe.

Je vis une jeune & belle Dame en goûter d'abord par curioſité, enſuite faire une mine chagrine & jetter la liqueur loin d'elle. Arrivée à la roue de fortune, il lui échut une couronne, qu'elle mit auſſi-tôt avec beaucoup de joie. Pluſieurs perſonnes de ſon ſexe ayant auſſi goûté un peu de la liqueur amere dont on vient de parler, la rejettoient auſſi-tôt.

Après que chaque eſprit a reçu la potion de l'Apothicaire, il a la liberté de s'approcher de la roue de fortune, & de tirer ſon lot; mais ceux que le Deſtin veut favoriſer, obtiennent la permiſſion de tirer en ſecret trois ou quatre billets.

Un eſprit plaiſant & gai tira un jour une poignée entière de billets; il les ouvrit, & y trouva, Evêque, Général, Conſeiller privé, Comédien, Poëte couronné; il rejetta auſſi-tôt les trois premiers lots, & s'en alla très-content avec les deux autres.

Chaque billet contient deux ou pluſieurs Inſcriptions, qui ſont ordinairement diſpoſées de maniere que les lots deviennent égaux autant qu'il eſt poſſible; par exemple:

Un Billet, *ou* Lot portoit... { Comte, Richeſſe, Santé, Inquiétude.

Un autre..... { Fripier, Maladif, Eſprit content.

Un troiſieme... { Poëte, Mépris, Contentement de ſoi-même.

Un quatrieme.. { Général, Honneur, Mécontentement.

Un cinquieme.. { Berger, Amours heureux.

Un ſixième.... { Riche Financier, Carroſſe à 6 chevaux, Mari impuiſſant, jaloux & déshonoré.

Un ſeptième... { Premier Miniſtre, Flatterie, Injuſtice, Diſgrace.

Un huitième... { Républicain, Patriote, Bravoure, Gloire.

Un neuvième.. { Philoſophe, Pauvreté, Sageſſe & Satisfaction.

Un dixième enfin ..... { Négociant, Richeſſe, Soucis.

De cette maniere, tous ces lots étoient tellement mêlangés de bon & de mauvais, que le choix étoit très-embarraſſant.

Je dois rapporter encore, que ſur chaque lot étoit marqué, ſi l'on devoit ſe marier ou non: la marque indicative du mariage étoit une tête de cerf.

Avant de quitter cet endroit, nous fûmes obligés de prendre chez l'Apothicaire une potion, qui nous purifia de toutes les paſſions terreſtres dont notre ame étoit encore enveloppée. Soudain la vapeur groſſière qu'elles formoient, ſe diſſipa devant nous, ainſi que Virgile fait diſſiper aux yeux d'Enée le nuage dans lequel Vénus l'avoit enlevé. Nous vîmes tout alors dans un bien plus grand jour qu'auparavant.

Nous commençâmes à jetter un œil de compaſſion ſur les Eſprits que le ſort appe-

loit à prendre une nouvelle priſon ſur terre ; & dont nous n'avions gueres envié ſecrétement le bonheur. Tous nos deſirs s'élançoient ardemment vers les plaines agréables qui frappoient alors nos regards ; & notre empreſſement pour les atteindre, quel que vif qu'il fut, étoit encore trop lent pour notre impatience. Nous rencontrâmes encore quelques eſprits qui paroiſſoient être très-triſtes ; mais notre ardeur ne nous permit pas de leur faire des queſtions.

Enfin nous parvînmes à la porte des Champs Eliſées, où nous trouvâmes une quantité d'eſprits qui ſollicitoient pour y être introduits. On ouvroit à quelques-uns ; le plus grand nombre étoit renvoyé ; car chacun étoit contraint de ſubir un examen rigoureux de la part du portier, qui a été ci-devant le fameux Minos.

CHAPITRE VII.

ɔnduite du Juge Minos à la porte des Champs Eliſées.

ᴇ haſard me plaça aſſez près de la ɔrte, pour pouvoir entendre diſtincte-ent tout ce qu'alléguoient les différens ɔrits, dans la vue d'être admis.

Le premier qui ſe préſenta, cita pluſieurs ɔnnes œuvres, & en particulier ſe loua ɛaucoup d'avoir été charitable envers un ɛrtain hôpital. C'eſt une hypocriſie fanfa-ɔnne, répondit Minos, & il le renvoya.

Celui qui ſuivoit, rapporta qu'il avoit équemment viſité les Egliſes, qu'il avoit rictement célébré toutes les fêtes; & qu'il 'avoit jamais manqué de reprendre les ɔmmes des défauts qu'il avoit apperçus en ux; qu'à ſon égard il ne craignoit pas qu'on ıi reprochât ni ivrognerie, ni paſſion pour : beau ſexe; qu'il avoit même déshérité ɔn fils, parce qu'il l'avoit fait grand-pere ıns être marié. Quoi, réellement, ré-liqua Minos, vous avez été capable de ınt de ſévérité? En ce cas, retournez ans le monde, pour avoir plus de ten-reſſe pour vos enfans; il n'eſt pas permis ı d'être dénaturé.

Une douzaine d'autres Eſprits, qui s'étoient approchés avec beaucoup de confiance, furent effrayés de voir ce dernier éconduit, & prirent d'eux-mêmes le chemin de l'autre monde. Si ce Saint, diſoient-ils, eſt exclus de l'Éliſée, comment oſerions-nous eſpérer d'y entrer ?

Tel étoit le ſort de ceux que Minos jugeoit indignes de paſſer, qu'ils étoient obligés de retourner dans le monde pour s'y purifier. A l'égard de ceux qui étoient coupables de crimes très-grâves, c'eſt-à-dire contre la nature, comme meurtres, vols, parricides, *&c.* ils étoient auſſi-tôt jettés par une porte différente, & précipités dans un gouffre profond.

Arrive un nouvel Eſprit, qui déclare à Minos, qu'il n'a fait ni bien ni mal, ayant employé toute ſa vie à ramaſſer beaucoup de raretés, & s'étant principalement appliqué à l'etude des papillons, dont il avoit poſſédé une très-rare collection.

Minos ne daigna pas lui répondre, & le renvoya avec un geſte de mépris.

A cet Eſprit en ſuccéda un autre très-joli, dont la démarche aiſée & le ſouris gracieux annonçoient le ſexe. Cette perſonne ſe préſenta d'un air de confiance, en diſant qu'elle eſpéroit mériter quelques égards par la réſiſtance qu'elle diſoit avoir faite à un grand nombre d'amans, & par la gloire qu'elle avoit eue de mourir pucelle.

Vous n'avez point encore rebuté aſſez d'anans, lui répondit Minos d'un ton ſérieux, etournez d'où vous venez.

Un autre Eſprit arrive en criant orgueilleuſement : Monſeigneur, je me flatte que nes œuvres parlent pour moi. Quelles œurres reprend Minos ? Mes Drames, répliua le Poëte; ils ont tant fait de bien par les loges que j'ai donnés à la vertu & par la enſure que j'ai faite des vices ! En ce cas, epart Minos, vous ferez bien de reſter ici uſqu'à ce qu'il y vienne quelqu'un que vos Drames ayent conduit dans le ſentier de la vertu, ou qu'ils ayent retiré de l'abîme du vice; alors vous entrerez en même tems que ui. Cependant, ajouta le Juge, ſi vous vouez ſuivre mon conſeil, & ne pas perdre de ems; le meilleur parti pour vous, eſt de vous en retourner promtement dans l'autre vie.

A ce propos, le Barde murmura, & répliqua qu'indépendamment de ſes travaux poëtiques, il étoit encore Auteur de pluſieurs bonnes œuvres : par exemple, dit-il, j'ai un jour prêté tout le gain d'une repréſentation à un de mes amis, & ce ſecours lui a ſauvé la vie, ainſi qu'à ſa famille.

Il avoit à peine achevé de parler, que Minos fit ouvrir la porte, & dit poliment au Poëte, que s'il avoit d'abord annoncé cette action généreuſe, il eût été ſuperflu de parler de ſes Drames.

Monſeigneur, reprit encore le Nourriſ-

ſon des muſes, ſi vous vouliez vous donner la peine de lire mes ouvrages, je me perſuade, ſans vanité, que vous en feriez quelque cas. Minos, ſans parler, lui tourna le dos, & s'adreſſa à un nouvel eſprit qui arrivoit.

C'étoit un homme de belle taille, qui d'abord fit une profonde inclination devant Minos; il ſe redreſſa auſſi-tôt en portant le pied droit en avant, jettant le pied gauche ſur le côté, & en s'efforçant de ſe donner cette grace, que pourſuivent ceux qui prennent du tabac.

Qu'avez-vous à dire à votre avantage, demanda le fils de Jupiter?

Rien, répondit le révérencieux Eſprit, ſinon que je deſirerois vivement de danſer un menuet avec une habitante de l'Eliſée, pour vous donner une preuve de mon ſavoir; je peux même aſſurer votre Grandeur, que j'ai ſi fort excellé dans tous les exercices du corps, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe me diſputer le titre d'homme agréable & du bon ton.

Minos lui dit qu'il ſeroit fâché de priver le monde d'un monſieur auſſi utile, & le pria en même tems de reprendre le chemin qui l'avoit amené.

Le joli Eſprit fit une profonde révérence, débita fort poſément un petit diſcours de remercimens, finit par aſſurer qu'il ne demandoit pas mieux que de regagner l'au-

: monde, & diſparut en faiſant une pi-
uette.

Nous fûmes tous ſurpris de cette réſolu-
on ; mais on nous rapporta qu'il n'avoit
s pris de purgatif chez l'Apothicaire dont
a été parlé.

Enſuite s'approcha en rampant un vieux
prit, dont le menton couvert d'une barbe
anche très-longue, la tête pelée, les pieds
ıds, joint à un habillement auſſi groſſier
ıe groteſque, annonçoient un vénérable
iſciple de Saint F.

Il fit en nazonnant un long diſcours ſur la
e réglée qu'il avoit menée, ſur les
acérations qu'il avoit fait éprouver à ſon
›rps, & enfin ſur le grand nombre de con-
ılations & d'encouragemens qu'il avoit
›nnés à des moribonds, pour les détermi-
er à paſſer tranquillement dans l'autre
ie.

Eſt-ce là tout le bien que vous avez fait,
ıi demanda Minos ? Non, Monſeigneur,
épliqua-t-il ; j'ai fait du bien à ma Com-
ıunauté tant que j'ai pû. Un jour un ago-
iſant que j'exhortois, connoiſſant ma pau-
reté, me fit préſent de ſon porte-feuille,
ui valoit environ cinq mille livres ſterlings,
arce que, me dit-il, ſon fils étoit un diſſi-
ateur qui eût employé cet argent en dé-
auches.

Je reçus humblement ce don, & pour
ntrer dans les vûes de mon bienfaiteur, je

distribuai ses bienfaits dans ma famille, que j'élevai par ce moyen fort au-dessus de la bassesse où elle étoit : dix années après, le fils du donateur mourut de misère à l'hôpital. Hélas ! mes quarante mille écus l'eussent fait mourir six ans plutôt.

Voilà je crois, Monseigneur, une assez belle action pour mériter d'être admis....

Qu'on arrête ce misérable, s'écria le Juge des enfers...., qu'il retourne dans le monde ; que quarante années passées dans son ancien état, lui fassent expier les crimes de sa première vie.

Minos se retourna en même tems du côté d'un Esprit qui se faisoit faire place avec grand bruit, & qui, la tête haute, & le regard dédaigneux, s'avança jusqu'au Trône, en disant qu'il étoit Duc, que son crédit, ses richesses & la faveur dont il jouissoit.... Retournez à toutes ces belles choses, reprit Minos, en l'interrompant, l'inquiétude de les perdre est un tourment pour les gens comme vous ; vous êtes trop puissant pour rester ici.

Au même instant, il porte ses regards sur un autre Esprit qui le prioit, en tremblant & d'un air consterné, de ne pas le jetter dans l'abîme. Monseigneur, crioit-il, considérez que si j'ai commis un crime, j'en ai subi la peine.

J'ai toujours soutenu par mon travail, mon père, que l'âge & les infirmités acca-

)ient doublement ; je me ſuis conduit en
n mari & en bon père, juſqu'à ce que l'a-
tié me porta à me rendre caution d'un hom-
: dont la fortune fondit en peu de tems ;
tombai moi-même dans la plus affreuſe in-
;ence ; enfin, pour me mourir moi & ma
nille, je volai dix-huit pences, & je fus
ndu.

A peine cette harangue étoit-elle finie ;
e la porte s'ouvrit.

Minos le fit entrer, & même lui donna
paſſant un petit coup ſur la joue, com-
e pour lui marquer ſon affection.

'arut alors une troupe d'Eſprits, qui décla-
rent qu'ils avoient tous les mêmes raiſons
dire, & que leur Conducteur parleroit
ur eux.

Nous avons tous été tués, dit-il en effet,
mme de braves guerriers, pour le ſervice
notre patrie.

Minos à ces mots parut diſpoſé à les rece-
ir ; mais il demanda qui avoit été l'auteur
la guerre, qu'il falloit préparer pour lui
ntrée de la porte de l'abîme. Nous avons
taqué, nous nous ſommes battus, ré-
iqua l'Orateur de la troupe ; nous avons
vahi les Etats de l'ennemi, nous y avons
lé & brulé pluſieurs Villes. Et qu'eſt-ce
i vous a porté à ces grandes actions, de-
anda Minos ?

L'ordre de celui qui nous payoit, repli-
ia-t-il ; un Soldat ne connoît pas d'autres

principes : nous exécutons ce qui nous eſt ordonné, autrement nous ſerions le mépris de l'armée, & nous ne mériterions pas notre ſolde. Vous êtes en effet de braves gens, reprit le Juge infernal; mais obéiſſez maintenant à mes ordres, & retournez-vous-en dans l'autre monde; que feroient ici d'auſſi braves gens; il n'y a point de Villes à piller ni à brûler. Suivez un peu plus à l'avenir la vérité dans vos paroles, & n'appelez pas la dévaſtation des autres Etats, *ſervice de votre patrie.*

Comment, répliqua le Conducteur en colere, vous m'accuſez de dire un menſonge ? En même tems il s'efforçoit d'entrer; mais la garde de Minos le repouſſa auſſi-tôt, & ces hommes courageux prirent promtement la fuite dans l'autre monde.

Quatre Eſprits repréſenterent enſuite qu'ils étoient morts dans l'indigence, de faim & de froid, ſavoir le pére, la mère & deux enfans, qu'ils avoient mené toujours une vie réglée, honnête & fort laborieuſe, mais que des maladies les avoient mis hors d'état de travailler. Tout cela eſt vrai, s'écria un reſpectable Eſprit, je ſais les circonſtances de leur vie, ces pauvres gens étoient de ma Paroiſſe. Vous êtes apparemment un Curé, lui dit Minos, & ſans doute vous étiez à votre aiſe ? Pas tout-à-fait dans les commencemens; j'étois dans une honnête aiſance,

ondit l'Eſprit, mais j'obtins bientôt après
e Cure très conſidérable.
Cela eſt bien, dit Minos, laiſſez paſſer
s pauvres gens.
A ce propos, le Curé ſe mit avec con-
nce à leur tête, comme pour les conduire.
rêtez, s'écria Minos, en le tirant par la
nche; doucement, Monſieur le Doc-
ır, il faut que vous faſſiez encore un petit
ır dans le monde; on ne laiſſe point en-
r ici d'homme qui ait vu ſans pitié mou-
d'autres hommes.
On vit alors une figure diſtinguée, qui,
préſentant à Minos comme un excellent
triote, commença par débiter un beau
cours qui rouloit ſur ces deux points im-
rtans; l'amour du bien public & la liberté
la patrie.
Minos témoigna beaucoup d'eſtime à no-
Orateur, & en même tems ordonna
uvrir la porte.
Le Patriote, non content de cette fa-
ır, & tourmenté par la démangeaiſon
diſcourir, ajouta, qu'ayant exercé un
ploi, il s'étoit conduit en honnête hom-
; car, comme il avoit été obligé d'entrer
ıs les vues de la Cour, il avoit profité de
te circonſtance pour avoir ſoin de ſes
is, & pour leur procurer des places.
Attendez un inſtant, Monſieur le Patrio-
, reprit Minos; je fais réflexion que ce
oit un deuil trop douloureux pour votre

patrie, que de perdre un homme auſſi adroit & auſſi zélé que vous; ainſi je vous conſeille d'y retourner. Je me perſuade que vous ne vous en défendrez pas, & que vous ſerez très-empreſſé d'immoler votre propre félicité au bien public.

Le Patriote ſouriant, prit ce propos pour une raillerie, & voulut entrer; mais le Juge le retint, & perſiſta dans ſon arrêt. Et comme le Patriote continuoit toujours à refuſer d'obéir, la Garde le fit retourner par force.

Enſuite parut un Eſprit, pour lequel la porte s'ouvrit, avant qu'il eût dit un ſeul mot. J'entendis que chacun ſe diſoit à l'oreille : C'eſt notre défunt Lord Mayor.

Comme nous étions ſur le point de paroître devant Minos, nous fûmes dévancés par une belle Dame, dont la démarche majeſtueuſe attiroit les regards de tous les aſſiſtans, qui ſe rangeoient pour lui faire place. Nous-mêmes, frappés par le coup d'œil fier que lançoit de part & d'autre cette femme, que nous prenions au moins pour une Princeſſe, nous nous ſerrâmes autant qu'il fut poſſible, crainte de la gêner dans ſon paſſage; &, par forme de remerciment, elle nous honora d'une inclination de tête, qu'elle nous lança rapidement de par-deſſus ſon épaule, avec un regard de protection.

Je m'empreſſai de ſuivre notre Princeſſe pour entendre ſa harangue, imaginant

ant qu'il devoit y être queſtion du ſort un peuple nombreux, & de quelque vaſte npire.

Eh bien, madame, lui dit Minos, ſans tendre la fin de la révérence qu'elle iſoit lentement, qui êtes-vous, quelle t votre vie?

Monſeigneur, reprit-elle, je m'appelle *Tolliters*. Je reçus avec la vie quelques traits, & un caractere élevé. Melpomène Terpſycore me douerent auſſi de quelues-uns de leurs talens; mais mon goût our la volupté, & mon zèle à la recherher, firent ma paſſion dominante.

Mes parens me voyant d'auſſi heureuſes iſpoſitions, me firent entrer à l'âge de uit ans, dans une troupe de Comédiens e province, qui jouoient des Tragédies rançoiſes dans des Jeux de paume. Mon nfance fut de très-courte durée; mais e ne me ſouviens pas bien à quel âge elle eſſa, ni quel fut celui qui m'enleva mon nnocence. Ce qui eſt certain, c'eſt que, comme ma mere & mon beau-pere, car our mon véritable pere, je ne le connus amais, ne ſavoient exactement que végéter dans l'oiſiveté, je pouvois à peine uffire à leur entretien & au mien, quelque nultipliés que fuſſent mes talens, & quelque fréquent uſage que j'en fiſſe. Hélas! ſi nes travaux redoublés les mettoient à 'abri de la miſere, je ne pus les garantir

des atteintes mortelles d'une ennemie plus cruelle, qui les perſécutoit depuis longtems. Ils rendirent l'eſprit entre mes bras, à peu de mois de diſtance l'un de l'autre, & l'on m'apprit qu'ils étoient morts comme notre grand François Premier. Je voulus prendre des informations ſur cette maladie, qui m'étoit alors inconnue. On me fit ſon hiſtoire; je reconnus que c'étoit la plus terrible que pût redouter une Prêtreſſe de Vénus, dont j'avois adopté le rôle.

La vivacité de mes regrets me fit répandre en malédictions ſur le voyage de Colomb, ſur la découverte de l'Amérique; & ce fut-là le tribut que je payai à la mort de ma mere.

J'étois maîtreſſe de mon ſort; j'avois dix-huit ans; je manquois de fortune; mais non pas d'agrémens. Une vieille Comédienne eut la bonté de me conſeiller de me rendre à Paris, dès que mon engagement ſeroit expiré, & elle s'offrit même de m'y ſervir de mere. Sa propoſition fut acceptée; nous arrivons, & deux jours après je fus honorée de la viſite d'un Duc, qui, ſans m'avoir vue qu'un inſtant, jura qu'il m'aimoit paſſionnément, & que j'étois faite pour être adorée.

Je fus logée convenablement, & je débutai ſur le Théatre de cette Capitale avec un ſuccès brillant. J'eus cependant

eſoin de tout le crédit de mon Duc pour
ne ſoutenir contre la cabale de mes Con-
reres, & contre l'intrigue de leurs femmes,
ui ne portoient pas moins envie à mes
etits appas, qu'aux talens de toute eſpece
ont on diſoit que j'étois douée. A la ſatiſ-
action du Public, & pour l'honneur de
a Scène, je fus admiſe au rang fortuné
'Actrice, malgré les ſifflets de la cou-
ſſe, & malgré les anecdotes ſecrettes que
a calomnie répandoit au foyer.

Mon caractere majeſtueux, mes talens
minens, & la faveur de mon amant
n'eurent bientôt portée au premier rang.
Comme chargée des rôles de Princeſſe au
Théatre, je devins auſſi la ſouveraine à
Aſſemblée de ma Troupe. Ma voix avoit
a prépondérance, & ma volonté dirigeoit
out.

Mon antichambre étoit continuellement
emplie de jeunes Poëtes qui vouloient ſe
aire jouer, & d'anciens, qui demandoient
. être repris; mais à parler vrai, je les
ouois les uns & les autres. Je ne ſortois
les bras de Melpomène, que pour me
etter dans ceux de l'Amour; je ne me
conduiſois que par les conſeils d'un jeune
Colonel, que j'avois donné au Duc pour
idjoint, & qui joignoit les forces d'Her-
ule à tout l'eſprit d'Apollon. Ah, Mon-
eigneur, il ne m'eſt pas poſſible de vous
exprimer le nombre, de vous peindre la

douceur des momens délicieux que j'ai paſſés avec mon Colonel ! O ſort barbare ! la gloire l'avoit obligé de me quitter pour faire campagne à la tête de ſon Corps, Mars ſacrifia cette victime que je deſtinois à Vénus.

Dans le premier mouvement de la douleur accablante que me cauſa cette mort, je jurai de me retirer à la campagne, pour y finir mes jours dans les regrets. Mais dès le lendemain cette réſolution s'évanouit. Je ſentis que mon cœur n'étoit pas fait pour avoir du fiel contre l'amour. Je me preſſai donc de chercher de nouvelles conſolations. Parmi la foule qui ſe préſentoit, je choiſis trois jeunes gens de famille pour ſervir de vicaires à mon Duc. L'un étoit Mouſquetaire, âgé de dix-huit ans. Le ſecond, plus mûr, étoit deſtiné à une grande charge de Magiſtrature, & le troiſieme, homme fait, étoit déja pourvu de la ſurvivance & de l'exercice d'un riche Financier. Ce fut un trait de modeſtie, autant que de diſcernement, de me borner à trois amis; car plus d'une de mes ſemblables en avoit juſqu'à ſix, & trouvoit encore bien du vuide dans ſes momens. Mon choix, toujours dirigé par la réflexion, ne m'expoſa jamais à de pareils inconvéniens.

Il ſeroit trop long, Monſeigneur, de vous faire l'hiſtoire de toutes les affaires

que j'eus avec différens perſonages, qui ſe ſuccédoient annuellement par terne, & quelquefois même par ſonnez. Mon Duc m'abandonna: ſon ſucceſſeur fit ma fortune; & dès-lors n'ayant plus à craindre de revers, je me plongeai tout-à-fait dans le torrent des plaiſirs. Je ne dois pas vous cacher que j'eus ſouvent des reproches amers à eſſuyer, de la part de quelques jeunes gens qui m'accuſoient de trop reſſembler à ma mere. Quoi qu'il en ſoit, moitié par raiſon, moitié par complaiſance pour le genre maſculin, je pris la réſolution d'extirper la racine d'une maladie ſi funeſte à mes goûts. Hélas! je ne fus pas heureuſe avec mes Médecins.

Un jour, que, dansun rôle de Princeſſe, j'avois mis tout l'emportement, & toutes les fureurs d'une amante jalouſe & délaiſſée, je tombai en foibleſſe; &, dès ce moment, je reſtai dans un état de débilité qui me permettoit à peine l'uſage de mes facultés corporelles, & auquel tout l'art de la Médecine ne put rien changer. Ma ſanté reſta languiſſante; mais mes talens devenoient d'autant plus agréables au Public, qu'il les voyoit plus rarement. Je ne me montrois plus, que la Salle ne rétentît d'acclamations & d'applaudiſſemens, avant que j'euſſe parlé.

Enfin, un jour qu'à une répétition je rendois mal le rôle d'une Reine déſeſpérée

de la perte de ſon fils, l'Auteur de la Piece eut l'inſolence de me faire des menaces, qu'il n'auroit dû faire qu'à des valets de théatre. Il avoit cependant bien tort; car j'étois ſi pénétrée de mon rôle, qu'imaginant être la Souveraine que je repréſentois, mon indignation s'alluma par ſes propos indécens, & je lui appliquai un ſoufflet. Auſſitôt il tire ſon épée; mais je m'enfuis, & je me ſauvai dans les détours des couliſſes. La frayeur que me cauſa cette ſcène, occaſionna chez moi une telle révolution, que la fiévre ſe joignit aux maux anciens qui me rongeoient ſourdement, je ſuccombai dans huit jours; & c'eſt, Monſeigneur, ce qui me procure l'honneur de vous faire ma révérence. Vous êtes trop juſte, pour diſconvenir que je ne doive être admiſe au rang des ames fortunées. Doucement, mademoiſelle, reprit Minos : Vous n'avez point, il eſt vrai, commis de crimes qui méritent le gouffre éternel; mais vous avez ruiné des vieux, vous avez empoiſonné des jeunes; vous avez trompé les uns & les autres, & vous avez eſſentiellement bleſſé la bienſéance qui convient à votre ſexe; on n'a pas beſoin de mauvais exemples dans l'Eliſée. *Retournez dans le monde*; reprenez votre état, & comptez que, ſi vous pouvez avoir de bonnes mœurs, l'Éliſée vous ſera ſûrement ouvert.

Enfin vint le tour de notre Compagnie. e joli Eſprit féminin, dont j'ai fait ention avec une eſtime ſi diſtinguée, e trouva point de difficulté; mais notre)ame ſérieuſe fut renvoyée ; Minos éclara que dans tout l'Éliſée il n'y avoit as une ſeule femme prude ni bigote.

Auſſi-tôt le Juge ſe tourna vers moi, c j'avoue franchement que je déſeſpérois e bien me tirer d'un examen rigoureux.

Je confeſſai ſans détour, que, dans ma euneſſe, j'avois été un peu trop abandonné ux femmes & au vin; mais que de ma ie je n'avois volontairement offenſé per- onne, ni négligé une ſeule occaſion de aire du bien; qu'à la vérité, je ne pou- ois me glorifier d'avoir fait des efforts our pratiquer la vertu, mais que j'avois oujours eu une humanité générale, & uelque amitié particuliere. J'allois con- inuer, lorſque Minos m'ordonna d'entrer, & de ne pas m'arrêter plus long-tems au récit de mes propres vertus.

Je ne tardai pas à ſuivre mon aimable Compagne : je l'embraſſai avec toute la délicateſſe d'une Intelligence aërienne, & avec cette innocence qui n'eſt plus qu'aux Champs Éliſées. Elle me rendit mes em- braſſemens ſans ſcrupule. Nous nous féli- citons mutuellement d'être parvenus dans ces contrées délicieuſes, dont la beauté ne ſauroit être ni conçue par l'imagination la

plus riante, ni repréſentée par le pinceau du plus grand Maître.

CHAPITRE VIII.

Premières aventures de l'Auteur, après ſon arrivée aux Champs Eliſées.

NOUS voyageâmes par une agréable forêt d'orangers, où je vis pluſieurs Eſprits, que je connoiſſois tous, & dont je fus auſſitôt reconnu : car, dans ce ſéjour céleſte, il ſuffit de ſe voir pour ſe connoître.

Bien-tôt après je rencontrai ma petite-fille, que j'avois perdue depuis quelques années. Pourrois-je trouver des expreſſions propres à décrire la joie raviſſante qui ſaiſit nos ſens ? Nous nous baiſions avec tranſport; nous verſions des larmes de tendreſſe; la vivacité des ſentimens que nous éprouvions, les efforts avec leſquels nous nous preſſions mutuellement l'un contre l'autre, nous ôtoient toute autre faculté; j'aſſurerois que pendant une demi-année au moins que nous reſtâmes enſemble, s'il eſt poſſible de meſurer le tems dans un lieu de délices, nous ne ſentîmes que notre amour.

Je continuai ma route enſuite, & le premier Eſprit avec lequel j'entrai en converſation, étoit Léonidas de Sparte. Je lui racontai qu'un de nos plus fameux

Poëtes lui avoit rendu des honneurs particuliers ; il répondit ſimplement, qu'il lui en étoit très-obligé.

Une muſique excellente ſe fit alors entendre de notre côté ; une voix des plus belles chantoit un *Duo*, accompagnée par un Violon qui me parut ſurpaſſer même Gaffarelli & Piantanida. Je reconnus que ce Muſicien raviſſant & cette divine Chanteuſe étoient Orphée & Sapho.

Le bon-homme Homère aſſiſtoit à ce Concert ; & Madame Dacier étoit aſſiſe ſur ſes genoux.

Il me demanda d'abord des nouvelles de M. Pope, & marqua un vif deſir de le voir. J'ai lu, me dit-il, ſa Traduction de l'Iliade, &, en honneur, elle m'a ſatisfait autant que l'Original même a pu ſatisfaire quelques autres Lecteurs. Je ne pus m'empêcher de lui demander, s'il avoit en effet exécuté ce Poëme par chants détachés, & s'il avoit chanté ces différens morceaux par toute la Grèce, ainſi que les Hiſtoriens l'ont raconté. Il ſourit à cette queſtion : Trouvez-vous, me répondit-il, de l'ordre & une ſuite dans mon Poëme ? Dans ce cas, vous pouvez très-facilement réſoudre vous-même cette queſtion.

Je le priai de me dire quelle étoit celle des différentes Villes qui ſe diſputoient l'honneur d'être ſa patrie, qui avoit raiſon. Envé-

rité, je ne ſaurois le décider moi-même, me répondit-il.

Virgile s'approcha de nous avec le Sieur Addiſon, & me pria de lui dire combien il s'étoit fait de Traductions de ſon Enéïde, dans ces dernières années? Quatre ou cinq, répondis-je, mais je ne ſaurois m'en ſouvenir, n'ayant lu que la Traduction du Docteur Trapp. En effet, repliqua-t-il, cet ouvrage eſt aſſez ſingulier.

J'appris en même tems au Chantre de Didon, que M. Warburton avoit découvert les myſtères Eleuſiniques dans ſon Enéïde. Quels myſtères? demanda Addiſon. Les myſtères d'Eleuſine, répondit Virgile, dont j'ai fait la deſcription dans mon ſixième Livre. Comment, répliqua Addiſon, vous ne m'en avez rien dit depuis que nous nous connoiſſons? J'ai, crû, dit Virgile, que cela n'étoit pas néceſſaire pour un homme de votre ſavoir, qui m'a ſouvent aſſuré qu'il m'entendoit très-bien par-tout.

Il me parut que notre Critique perdit un peu de ſon aſſiette, & ſe troubla; il ſe tourna cependant vers un certain Dick Steele. Celui-ci d'abord l'embraſſa, & lui jura qu'il étoit un des plus grands hommes de ſon tems. Je ne puis, continua Steele, refuſer d'avouer que mes propres ouvrages ſont effacés par les vôtres.

Ce propos flatteur ramena la ſérénité ſur le front de M. Addiſon, qui, d'un air

riant frappa ſur l'épaule de Steele, en lui diſant avec beaucoup de ſatisfaction, vous avez raiſon, mon cher Monſieur.

J'apperçûs enſuite Schakeſpear, au milieu de Bettertons & de Booth; il jugeoit une diſpute que ces deux Meſſieurs avoient eue au ſujet de l'endroit d'une de ſes ſtrophes, où il falloit mettre un accent.

Cette diſpute continua même en ma préſence, avec une ardeur que je ne croyois pas trouver dans l'Elyſée; mais l'expérience m'apprit que chaque ame y conſerve le caractère qu'elle avoit dans le monde terreſtre, & que c'eſt même ce caractère qui fait l'eſſence de l'ame.

La ſtrophe qui cauſoit la conteſtation, ſe trouve dans l'Othello, du tragique Anglois, &, ſuivant Bettertons, il falloit lire:

(Put out the light, and then put out the light. (*)

Booth, au contraire, vouloit qu'on s'exprimât ainſi:

Put out the light, and then put out the light;

& que l'accent devoit tomber ſur le dernier *le*. Je ne pouvois me retenir de découvrir

(*) C'eſt-à-dire, éteins la lumiere, & alors éteins la lumiere. C'eſt un des fades jeux de mots dont Schakeſpear eſt rempli. Il prétend dire par-là, éteins la lumiere, & enſuite meurs.

ma conjecture, qu'on devoit dire peut-être:

Put out the light, and then put out they light. (*)

Un autre avoit un autre ſentiment, & vouloit lire,

Put out the light, and then put out thee light [†]

de ſorte que *light* devient le vocatif.

Un autre vouloit changer le dernier mot, & lire:

Put out the light, and then put they ſight.

Mais Bettertons diſoit; ſi l'on altère le texte, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas changer auſſi-bien un mot entier qu'une ſyllabe, & lire plutôt.

Put out they eyes [**].

Enfin tous s'accorderent à remettre la déciſion à M. Schakeſpear lui-même, qui s'énonça de la maniere ſuivante. En vérité, Meſſieurs, il y a ſi long-tems que j'ai écrit ces lignes, que j'ai oublié moi-même quelle étoit alors ma penſée; & ſi j'euſſe pu prévoir qu'on barbouilleroit tant de papier,

---

(*) C'eſt-à-dire, éteins ta lumiere.
[†] C'eſt-à-dire, éteins toi-même, ô lumiere.
(**) C'eſt-à-dire, & alors crêve-toi les yeux.

pour un ſujet auſſi ridicule qu'indifférent, je me ſerois certainement abſtenu tout-à-fait de les écrire; car je remarque, que ſi une des façons nouvelles de lire ce paſſage, rend ma penſée, il me fait fort peu d'honneur.

On le queſtionna encore ſur différens autres paſſages douteux de ſes Œuvres; mais il ne voulut rien décider; il dit ſeulement: que ſi ce que M. Théobald avoit écrit en ſa faveur, n'étoit pas ſuffiſant, il avoit paru trois ou quatre nouvelles éditions de ſes Drames, dans leſquelles chacun pouvoit ſe ſatisfaire à ſon choix. Au reſte, ajouta-t-il, je ne trouve rien de ſi inſipide, que de s'occuper ſérieuſement à découvrir, dans un ouvrage, des beautés cachées même à ſon Auteur.

Les véritables beautés ſont celles qui ſont claires, & qui frappent tout le monde. L'on peut aſſurer que toutes les fois qu'un paſſage eſt ſuſceptible de deux interprétations, & qu'il prête également à deux conjectures, c'eſt une certitude que le paſſage & les explications ne valent rien.

De ſes œuvres, la converſation paſſa ſur ſon épitaphe, ce qui le fit rire de tout ſon cœur; puis, ſe tournant vers Milton: frere, lui dit-il, en vérité on a raſſemblé ici une couple de Poëtes qui ſont au mieux aſſortis; on auroit eu regret de les avoir invité à la même table pendant leur vie. Cela eſt certain, répondit Milton, à moins que nous n'euſſions eu alors auſſi peu d'appétit que nous en avons actuellement.

CHAPITRE IX.

Autres Avantures de l'Eliſée.

ARRIVA dans le moment une troupe d'Eſprits, que je reconnus pour être tous ces Héros, qui doivent leur immortalité aux Poëtes, & qui venoient leur témoigner leur reconnoiſſance.

Achille & Ulyſſe s'adreſſoient à Homère; Enée & Jules-Céſar à Virgile; Adam s'approcha de Milton.

Ce dernier m'excita à dire à Dryden à l'oreille; il me ſemble qu'il n'y auroit pas de mal, que le diable témoignât ſa reconnoiſſance, ainſi qu'autrefois.

Je crois, répondit Dryden, que le diable conduiſoit ma plume, lorſque j'écrivis ſon panégyrique.

Parmi pluſieurs perſonages qui s'approchoient de Schakeſpear, pour lui marquer leurs obligations, Henri V. ſe diſtinguoit principalement.

Tandis que je conſiderois ce Monarque, accourut à moi un très-petit Eſprit, qui, tout en me ſecouant amicalement la main, me dit qu'il étoit Thomas Thumb. Je lui marquai beaucoup de ſatisfaction de le rencontrer; je ne pus en même tems m'empêcher de parler avec indignation des Hiſtori-

ens qui avoient rapporté que ſa taille n'alloit tout au plus qu'à une palme de hauteur, puiſque je pouvois juger au premier coup d'œil, qu'il avoit un pied & demi complet de circuit, & même, comme il le diſoit lui-même, la trente-ſeptieme partie d'un pouce de plus. On voit conſéquemment qu'il étoit encore moins petit que quelques Petits-Maîtres diſtingués de notre tems.

Je le queſtionnai pour ſavoir la vérité de certaines avantures qu'on raconte de lui; par exemple, celle du *Pudding*, de la Vache. Quant à la premiere avanture, me dit-il, elle eſt entiérement de l'invention de quelque honnête Romancier, & ne mérite pas plus d'attention que les billeveſées ordinaires de ces Meſſieurs.

A l'égard de la Vache, je ne crois pas avoir mérité de honte, pour avoir été dévoré par cet animal, puiſque je l'ai été par ſurpriſe; & certainement ſi j'avois eu quelque arme à la main, la Vache auroit plutôt avalé le diable que moi. Il proféra ces dernieres paroles avec tant de vivacité; & me parut en même tems être ſi animé, que j'aurois beaucoup craint pour ſa ſanté, ſi je n'euſſe tourné la converſation ſur les Géans. Il m'aſſura qu'il étoit ſi peu vrai qu'il en eut tué quelques-uns, qu'au contraire, de toute ſa vie il n'en avoit apperçu aucun. Qu'il y avoit apparence qu'on lui avoit fait honneur des faits & geſtes, qui n'appartenoient qu'à

Jack, l'étrangleur de Géans, qu'il connoiſſoit bien, & qui méritoit d'être régardé comme le Héros qui avoit exterminé toute la race géante.

Je le contredis ſur cette derniere circonſtance, en lui racontant que j'avois vû moi-même un géant monſtrueux & apprivoiſé, qui avoit paſſé un hyver entier à Londres, pour affaires, & que des intérêts de famille avoient enſuite rappelé en Suede, ſa patrie.

J'apperçus en cet inſtant un Eſprit qui s'appuyoit ſur les épaules d'un autre & qui obſervoit les aſtres. Je m'arrêtai pour l'examiner, & je reconnus que le premier étoit Oliver Cromwel, & l'autre Charles-Martel.

Je dois convenir que je fus fort étonné de trouver ici Cromwel; puiſque ma grand'mère m'avoit aſſuré que le Diable l'avoit emporté dans un orage. Il me jura ſur ſon honneur, que rien n'étoit plus faux que ce conte. Il m'avoua cependant qu'il avoit eu beaucoup de peine à échapper au gouffre éternel, & que ſi la premiere moitié de ſa vie n'avoit pas été meilleure que la dernière, il y auroit été certainement précipité; mais qu'il en avoit été quitte pour retourner quelque tems dans le bas monde. J'y ſuis rentré, ajouta-t-il, le jour même du Couronnement ſolemnel de Charle II, & je fus membre d'une famille

qui avoit consumé des biens considérables au service de ce Prince, sans recevoir d'autre récompense que celle qu'on reçoit ordinairement de Messieurs les Princes.

Lorsque j'eus atteint ma seiziéme année, mon pere me procura un petit emploi militaire, que j'exerçai sans aucun avantage pendant tout le règne de ce Roi, & de son frère.

Après la révolution qui renversa mon Maître de son trône, je suivis fidèlement sa fortune, & la récompense de mes services fut une blessure dangereuse que je reçus à la bataille sur la Boyne, où je combattis comme un simple Soldat.

Après mon rétablissement, je me rendis à Paris auprès de cet infortuné Roi, & je tombai dans un état si misérable, que, pour nourrir une femme & sept enfans, je fus contraint de prendre la place de décroteur & moucheur de chandelles à l'Opéra. Après avoir passé quelques années dans ce malheureux état, je mourus une seconde fois d'inquiétude & de misere.

Je me présentai devant Minos, qui, par pitié du malheur que j'avois souffert pour l'amour d'une famille dont j'avois autrefois été le plus cruel ennemi, m'accorda l'entrée de l'Elisée.

La curiosité me porta à lui demander s'il avoit eu réellement des velléités pour

la Couronne ? Pas autrement, répondit-il en ſouriant ; mes deſirs pour le ſceptre n'étoient pas plus grands que ceux qu'un Eccléſiaſtique a pour la Mitre, lorſqu'il chante, *nolo Epiſcopari.*

Il parut, au reſte, répondre à cette queſtion avec beaucoup de mépris, & auſſi-tôt s'éloigna de moi.

Un eſprit d'un air reſpectable frappa mes regards ; c'étoit Livius, Hiſtorien Romain. Alexandre le Grand, qui venoit d'arriver du Palais de la Mort, paſſa devant nous avec une mine fâchée : l'Hiſtorien s'en apperçut, & cria au Prince Macédonien, vous avez bien ſujet d'être de mauvaiſe humeur ; car il eſt ſûr que vos Héros, qui ont vaincu tous ces Eſclaves Aſiatiques, ſe ſeroient mal tiré d'affaire avec les Romains. Nous regrettâmes enſuite entre nous la perte d'une grande partie de ſon Hiſtoire, & il prit occaſion de vanter la belle collection des œuvres de M. Hooke, qu'il préféra à toute autre.

Comme j'oppoſai les Œuvres d'Echard à ſon opinion, il rendit un ſon aigu, ſemblable au ſiflement d'une fuſée dans les airs, & voulut ſe retirer ; mais je l'arrêtai, & je le priai de vouloir bien me dire auparavant s'il avoit réellement été ſuperſtitieux, comme je l'avois toujours cru, juſqu'à ce que Leibnitz m'eût informé du contraire. Leibnitz, reprit-il d'un ton dédaigneux

ce Leibnitz avec ſes monades, me connoîtroit-il donc mieux que moi-même ? Et dans l'inſtant je me trouvai ſeul.

CHAPITRE X.

Etonnement de l'Auteur, de trouver Julien l'Apoſtat aux Eliſées. Julien l'en fait revenir par le récit de la manière dont il a acquis cette félicité. Avantures de ce Prince dans la condition d'Eſclave.

COMME Livius me quittoit, je l'entendis qui ſaluoit un autre Eſprit, qu'il appeloit Julien l'Apoſtat.

J'en tréſſaillis de frayeur, car j'avois toujours cru fermement que perſonne n'avoit plus juſtement mérité les flammes éternelles. Ma frayeur ſe diſſipa pourtant un peu, lorſque j'appris que ce Julien & l'Archevêque Latimer, étoient la même perſonne.

Il me raconta qu'on avoit débité beaucoup de fauſſetés ſur ſa premiere apparition dans le monde, où, cependant, il n'avoit pas été auſſi méchant homme qu'on l'avoit univerſellement dépeint.

Avec tout cela, me dit-il, on ne voulut pas m'admettre ici la premiere fois. J'ai été obligé de faire pluſieurs voyages ſur terre.

J'y ai ſucceſſivement repréſenté la perſonne d'un Eſclave, d'un Juif, d'un Géné-

ral, de mon propre héritier, d'un Charpentier, d'un Petit-Maître, d'un Moine, d'un mauvais Menetrier, d'un Sage, d'un Roi, d'un Bouffon, d'un Mendiant; d'un Prince, d'un Homme d'Etat, d'un Soldat, d'un Tailleur, d'un Echevin, d'un Poëte, d'un Chevalier, d'un Maître de Danſe & d'un Archevêque. Enfin tous ces longs tourmens, & ſur-tout ma conduite dans le dernier caractere, m'ont mérité la grace d'entrer dans ces heureuſes contrées.

A ce que je conjecture, lui fis-je entendre, tous ces différens caracteres ont dû vous occaſionner des avantures qui ne ſeroient pas déſagréables à entendre; ſi vous vous en ſouveniez, & que vous vouluſſiez avoir la complaiſance de me les raconter, je vous en aurois certainement une très-ſincere obligation.

Je me ſouviens très-bien de tout, répondit-il, je dois vous prévenir qu'il eſt du devoir de tous ceux qui habitent ces lieux de délices, de contribuer chacun de ſon côté aux plaiſirs des autres.

A ces mots je pris ma fille d'une main, & ma chere compagne de voyage de l'autre, & nous nous rendîmes avec Julien au bout d'un parterre émaillé de toutes ſortes de fleurs, ſous un berceau touffu d'orangers & de citronniers entrelacés de chevrefeuille & de Jaſinin.

Je ſuppoſe d'abord, commença-t-il, que

vous connoiſſez mes avantures du tems que j'étois revêtu de la pourpre Impériale : mais il faut bien vous garder d'ajouter foi à tous les bruits que la poſtérité a débités ſur mon compte; certains imbécilles les ont ſaiſis avec avidité, répandus avec empreſſement : ſurtout défiez-vous des préſages ſinguliers que le fanatiſme a inventés pour faire croire que ma mort étoit agréable au Ciel, & néceſſaire au bonheur de la terre. Tous ces contes abſurdes & populaires ne méritent pas que je m'arrête à les réfuter. Si les Hiſtoriens ont regardé l'hiſtoire de ma vie & de ma mort comme une occaſion de faire briller leur imagination, & d'amuſer des ſots par des ſottiſes, je leur laiſſe leur ignorance, & je n'envie point le plaiſir qu'ils y ont pu trouver.

Après être deſcendu du Trône dans l'Empire des Morts, je retournai donc dans le monde, & je tombai à Laodicée en Syrie, dans une famille Romaine, d'un état honnête, mais non qualifiée.

J'étois d'un caractère vif & turbulent; j'abandonnai ma famille à l'âge de dix-ſept ans, pour me rendre à Conſtantinople, où je ſéjournai juſqu'à ce que le deſir de voyager me conduiſit en Thrace, peu après que l'Empereur Valens eût reçu les Goths dans ces contrées.

Là je vis & j'aimai une beauté Gothique,

femme d'un certain Chef des Goths, nommé Roderic.

Le cas particulier que j'ai toujours fait du beau ſexe, me porte à cacher ſon nom aujourd'hui, parce que ſa conduite envers moi ne prouve pas un cœur excellent, & parce qu'elle m'a paru toujours mépriſer cette vertu ſévere qui réſiſte à la ſéduction, & très-éloignée de cet attachement qu'une honnête femme doit à un amant malheureux pour elle-même.

Je devins donc ſi paſſionné pour Madame Roderic, que je ne trouvai point d'autre moyen de me ſatisfaire, que de me vendre en qualité d'Eſclave à ſon mari.

Il étoit d'une nation qui connoiſſoit peu la jalouſie; il me préſenta donc à ſa femme, par une raiſon qui eût retenu un jaloux, c'eſt-à-dire, parceque j'étois un jeune homme bien fait.

Je ne fus pas long-tems ſans remarquer quelques petites circonſtances qui flattoient mes deſirs, & la ſuite ne fit que fortifier le germe de mon eſpérance.

Je m'apperçus très-bien que je ne déplaiſois pas à Madame Roderic, & qu'elle recevoit mes ſoins avec complaiſance; lorſque ſes yeux rencontroient les miens, elle ne les baiſſoit jamais ſans quelque trouble, & ce trouble n'a ſûrement jamais lieu lorſque le cœur eſt innocent & pur.

La conſidération de mon état m'empê-

cha long-tems de haſarder une attaque en forme ; elle me ſembloit auſſi vouloir obſerver ſi ſévèrement le *decorum*, que je ne devois pas m'attendre qu'elle bleſſeroit les loix auſtères de la bienſéance pour me prévenir.

Ma paſſion éteignit mon reſpect, & me fit réſoudre à courir les riſques d'un aſſaut en regle.

Je profitai de la premiere abſence de mon Maître, pour pouſſer l'ouvrage juſqu'au ſort, & j'eus le bonheur de l'emporter d'emblée.

Je dis d'emblée, car la réſiſtance fut réelle, & me parut avoir été meſurée ſur ce que preſcrit la bienſéance.

Elle me menaça pluſieurs fois de crier ; je lui repréſentai qu'elle s'épuiſeroit inutilement, puiſque perſonne ne pouvoit l'entendre ; apparemment que je la perſuadai, car elle ne jetta dans le fait aucun cri, cependant elle eût certainement été délivrée.

Lorſqu'elle ſe fut perſuadée que ſa chaſteté avoit été forcée, elle prit ſon parti, & me permit volontiers de moiſſonner fréquemment les fruits agréables de ma victoire. Hélas ! le ſort jaloux de mon bonheur, me fit payer bien cher mes plaiſirs.

Un jour que nous nous étions entierement abandonnés aux délices de notre félicité, nous fumes ſurpris par le retour imprévu de Roderic, qui, arrivant d'abord à l'ap-

partement de ſa femme, me laiſſa à peine le tems de me cacher ſous le lit. Le déſordre où il la trouva, en auroit certainement fait deviner la cauſe à tout autre homme moins confiant; mais il parut n'avoir aucun ſoupçon, & tout ſe ſeroit très-bien paſſé, ſi, par une malice de la fortune, il n'avoit découvert mes jambes qui n'étoient point aſſez cachées. Il les empoigne, & me tire violemment de deſſous le lit; ſe tournant enſuite vers ſa femme avec un œil furieux, il porta la main ſur un poignard qu'il avoit au côté. Je crois qu'elle alloit être immolée à ſa jalouſie, ſi je ne l'euſſe aſſuré qu'elle étoit abſolument innocente, & ſi je n'euſſe proteſté que j'étois ſeul coupable, dont toutefois le crime n'avoit conſiſté que dans la mauvaiſe intention.

Elle appuya ſi bien ce que je diſois, qu'il reconnut ſon innocence.

En revanche, ſa fureur ſe tourna ſur moi; il me menaça de toutes ſortes de tourmens.

Soit frayeur, ſoit fineſſe, la bonne femme n'oſoit employer aucune raiſon pour le diſſuader de l'exécution des menaces qu'il me faiſoit; peut-être le moindre chagrin qu'elle auroit fait paroître à mon ſujet, auroit excité la jalouſie de ſon mari, & l'auroit porté à quelque choſe de funeſte contre elle-même.

Après un moment de réflexion, Roderic me

me déclara qu'il avoit trouvé une punition proportionnée à mes deſſeins criminels, qui me garantiroit en même tems de toute tentation de pareille eſpece.

Sa cruelle réſolution fut auſſi-tôt exécutée; l'on me rendit indigne de porter le nom d'homme.

Etant donc hors d'état de l'offenſer, ni aucun autre mari, Roderic n'eut point de ſcrupule à me laiſſer davantage dans ſa maiſon. Mais ſa femme, qui avoit été la cauſe de mon malheur, ne m'accorda depuis ce tems pas un regard favorable; elle dédaigna de me conſoler par un ſeul mot gracieux. Elle fit pire encore, car, s'étant fait un grand échange d'Eſclaves contre des chiens, entre les Romains & les Goths, cette bonne Dame eut la bonté de me troquer contre le petit chien d'une Veuve Romaine, à qui elle donna encore en retour une ſomme conſidérable.

Je reſtai ſept ans au ſervice de cette Veuve, & je fus très-maltraité pendant tout ce tems. Je travaillois continuellement, ſans recevoir d'autre marque de reconnoiſſance que des coups de bâton, appliqués par une groſſe Servante, qui ne m'appeloit jamais autrement que l'animal. Tous les efforts que je faiſois pour plaire, tous les ſoins officieux que je m'empreſſois de rendre, étoient inutiles; ni la Veuve, ni ſes femmes, ne vouloient manger de

ce que j'avois touché, & diſoient que j'étois attaqué de la peſte.

Je ne vous ferai pas un plus long récit des mauvais traitemens que j'eus à eſſuyer; vous ne pouvez en imaginer, ni en trop grand nombre, ni d'aucune eſpece que je n'aie ſouffert dans cette maiſon Romaine.

Un Prêtre payen m'obtint enfin en préſent de cette Veuve, & la ſcène changea totalement. Autant j'avois eu ſujet de me plaindre de la rigueur de ma condition paſſée, autant j'eus à me féliciter de mon ſort préſent. Je parvins en peu de tems à captiver la faveur de mon maître, au point que les autres Eſclaves me rendoient preſque autant de reſpect qu'à lui-même, lorſqu'ils ſe furent apperçus que leurs bons ou mauvais traitemens dépendoient entiérement de moi.

Je devins le confident même du Prêtre: je fus le dépoſitaire de ſes plus grands ſecrets, & le complice de ſes fourberies.

C'étoit avec mon ſecours qu'il emportoit ſecrétement, pendant la nuit, les ſacrifices des autels, & le peuple imbécille imaginoit que les Dieux eux-mêmes les mangeoient; chaque jour étoit un feſtin; les mets les plus exquis, les plus flatteurs, ne nous manquoient jamais.

Une intelligence ſi particuliere, entre un Prêtre payen & un Eſclave Chrétien, aura peut-être de quoi vous ſurprendre; mais

mon maître, qui connoiſſoit toutes les intentions des Dieux, avec leſquels, à ce qu'il me diſoit, il avoit l'honneur de converſer ſouvent, m'aſſura qu'ils ne blâmoient jamais des hommes de vivre en freres avec d'autres hommes, quand bien même ils auroient des opinions différentes.

Cette heureuſe vie dura quatre ans, & fut terminée par la mort de mon maître, dont l'intempérance & la gourmandiſe abrégerent les jours.

Je paſſai enſuite au ſervice d'un homme, dont le caractere étoit bien différent, c'étoit Saint Chryſoſtôme. Au lieu d'alimens ſucculens & recherchés, il me nourriſſoit de belles paroles, qui rempliſſoient les oreilles, d'excellentes vérités, mais qui laiſſoient l'eſtomac très-vuide.

Bien loin d'être à portée d'acquérir de l'embonpoint, par la pratique des reglés d'une cuiſine délicate, je n'appris que des recettes d'hermite, & je n'entendis parler que de mortifications & de pénitences. Je vous avoue que je fus tellement édifié de tout cela, qu'en peu de mois je reſſemblois à un ſquelette. Cependant l'habitude de ce régime me fit du bien, au bout de quelque tems; ſur-tout, lorſque mes paſſions eurent plié ſous les principes auſtères de mon Saint, leſquels, à ce qu'il m'aſſuroit, devoient me procurer une prochaine récompenſe.

Ce Saint étoit, au reſte, un homme d'un

bon naturel, & je n'en reçûs jamais aucuns reproches amers, ſi ce n'eſt une ſeule fois, que j'avois oublié de mettre ſous le chevet de ſon lit, Ariſtophane, qui étoit ſon Compagnon de nuit. Il étoit fort entiché de ce poëte Grec ; ſouvent j'étois obligé de lui lire ſes Comédies.

Lorſqu'il ſe rencontroit quelques paſſages trop libres, le Saint ne pouvoit s'empêcher de ſourire, en diſant, c'eſt dommage que la matiere ne ſoit pas auſſi pure que le ſtyle : cependant il étoit ſi amoureux de ces paſſages ſi purs de mots, & ſi impurs de choſes, que je me ſuis vu contraint de les lui lire plus de dix fois. D'ailleurs, il paroiſſoit avoir beaucoup d'horreur pour toutes les impuretés.

Au reſte, le caractere de ce bon homme a été différentes fois attaqué par des Payens ſes contemporains, qui l'ont accuſé d'avoir du goût pour le ſexe. Mais la maniere dédaigneuſe & même mépriſable dont je l'en ai entendu parler pluſieurs fois, ſemble devoir le juſtifier pleinement.

Ce ſaint homme me donna la liberté; je paſſai au ſervice de Timaſius, un des Officiers principaux de l'Armée Impériale. Je réuſſis ſi bien auprès de ce nouveau maître, qu'il me procura un emploi conſidérable dans le Militaire; il me fit ſon ami & ſon confident.

Tant de proſpérité me rendit orgueilleux.

Plus il m'accordoit de faveurs, plus je me confirmois dans l'opinion que j'en méritois davantage; plus je devenois inſenſible à ſes bienfaits, que je regardois alors comme des devoirs de ſa part, plutôt que comme des graces.

La fierté de mon ame ne put ſupporter le joug de la reconnoiſſance. Du murmure je paſſai au mécontentement. L'envie ſuccéda, la haine marcha bientôt à ſa ſuite. Je devins l'ennemi ſecret d'un maître, dont j'euſſe été toute ma vie le fidèle domeſtique, s'il m'eût moins accablé de bontés.

Mon rang, ma fortune me firent lier avec un certain Lucilius, créature du premier Miniſtre Eutropius, qui l'avoit élevé à la dignité de Colonel. Ce Lucilius étoit un homme d'un caractere pervers, ſans ame comme ſans talens, ou du moins il ne poſſédoit que le plus mépriſable de tous : celui d'être habile à tromper, & verſé dans toute eſpece d'artifices.

Imaginant que je pourrois ſervir à l'exécution des vues du premier Miniſtre, il commença par ſonder mes principes ſur l'honneur & ſur la probité, qu'il qualifioit de mots vuides de ſens & de réalité.

Lorſqu'il ſe fut apperçu que j'entrois dans ſes ſentimens, il me recommanda au Miniſtre, comme un homme utile, & capable d'exécuter les deſſeins les plus criminels.

Lucilius me propoſa donc de me préſen-

ter à Eutropius, qu'il me dépeignit comme un homme prévenu en ma faveur par ſa recommandation, & comme un Miniſtre éclairé, qui ſavoit apprécier le mérite, & récompenſer les talens.

Je me rendis volontiers aux propoſitions de mon ami Lucilius, & nous convînmes de nous rendre le ſoir même chez le Miniſtre; rien de plus aimable que cet homme d'Etat. Il me reçut avec cette politeſſe extérieure des Cours, qui eſt ſi ſéduiſante; il me marqua l'eſtime la plus profonde, dans des termes ſi énergiques, que moi, qui ne connoiſſois pas les grandes ſcenes du grand monde, je me tins pour certain qu'Eutropius étoit le protecteur le plus ſincère & le plus déſintéreſſé que je pûſſe avoir. Je me ſentois plein de la plus vive reconnoiſſance pour Lucilius, qui m'avoit procuré ce bonheur: la ſuite fera voir combien j'étois neuf avec mes vieux préjugés.

Après ſouper, la converſation tomba ſur la conduite maladroite des hommes de mérite, qui prétendoient mériter des bienfaits & des récompenſes de la part des Grands, ſans ſe montrer abſolument diſpoſés à tout ſacrifier pour leur ſervice.

Quel cas puis-je faire, dit Eutropius, de la ſcience, de l'eſprit, du courage & de toutes les autres vertus d'un homme, s'il ne m'eſt pas utile? Celui qui manque de tous ces avantages, mais qui prend mes intérêts

à cœur, qui eſt dévoué à mes ordres, n'a-t-il pas réellement le plus grand mérite à mes yeux, & ne lui dois-je pas toute ma faveur ?

Mes réponſes étoient ſi conformes aux ſentimens du Miniſtre & aux vues de ſon Favori, qu'ils en devinrent plus hardis.

Après quelques détours encore, on parla de Timaſius, & l'on en parla dans les termes les plus mépriſables : la méchanceté, l'envie & la calomnie ſe mêloient du portrait ; les couleurs en furent des plus noires & des plus affreuſes. Moi, j'écoutois tout ſans dire mot, & ſans penſer ſeulement à défendre mon bienfaiteur. Lucilius, qui m'obſervoit, jura que Timaſius étoit indigne de vivre, & que dès ce moment il falloit rechercher les occaſions de s'en défaire.

Il pourroit y avoir du danger, reprit Eutropius. A la vérité, Timaſius eſt très-coupable ; ſes crimes ſont ſi bien connus à l'Empereur, que ſa mort ne manqueroit pas d'être très-agréable à Sa Majeſté, & de mériter de ſa part de grandes récompenſes : mais le point de queſtion eſt de ſavoir ſi vous êtes en état de lui rendre ce ſervice important.

Si Lucilius n'eſt pas en état, dis-je avec vivacité, je le ſuis, moi ; perſonne n'a de plus juſtes raiſons de ſe charger de cette entrepriſe ; car, outre ſes perfidies envers mon

Prince, à qui je dois toute fidélité, il m'a fort offenſé moi-même, en employant, au grand préjudice de l'Etat, des ſujets infidèles comme lui, & en me préférant des gens qui ne me valoient ſûrement pas.

Il ſeroit ſuperflu de rapporter tout ce qui ſe paſſa dans cette converſation; c'eſt aſſez que de dire quelle en fût la ſuite.

En nous ſéparant, le Miniſtre me ſerra la main amicalement, vanta beaucoup la nobleſſe de mes ſentimens, & m'aſſura de la plus tendre bienveillance.

La ſoirée ſuivante il me fit venir ſeul chez lui. Après m'avoir entretenu de mon empreſſement, de mes talens & de ſes vûes, il me propoſa enfin d'accuſer Timaſius du crime de lèze-Majeſté, en me promettant la plus haute fortune.

Je fis tout ce qu'il voulut, & la perte de Timaſius fut le fruit de mon accuſation; mais hélas! je n'y gagnai que des regrets.

La premiere fois que je revis Eutropius pour lui demander les effets de ſa parole, il me reçut très-froidement, & trouva ma mémoire fort extraordinaire.

N'êtes-vous point aſſez récompenſé par l'impunité, me dit-il? car, enfin, vous avez dénoncé un criminel dont vous étiez le complice, & qui ne fut plus coupable que vous, que parce qu'il étoit plus élevé. Il m'en a même coûté bien des ſollicita-

tions pour obtenir votre grace de l'Empereur ; mon zèle ſeul pour ſon ſervice m'a fait employer l'artifice pour acquérir des preuves contre Timaſius ; vous ferez bien d'être à l'avenir plus circonſpect & plus fidele. Après cette courte harangue, il me tourna le dos, & adreſſa la parole à une autre perſonne.

Je fus ſi indigné d'une pareille réception, que dans le moment je jurai de m'en venger. J'aurois en effet rempli mon ſerment, ſi le Miniſtre n'eût pris promtement de bonnes précautions pour m'en empêcher, en m'envoyant dans l'autre monde.

Vous voyez par mon récit que j'étois aſſez bien préparé pour mériter d'être précipité dans l'abyme des ténèbres. Minos en effet alloit prononcer cette condamnation ; mais je l'inſtruiſis de la vengeance de Roderic, du ſervice rigoureux que j'avois fait chez la veuve Romaine pendant ſept années ; il trouva tout cela ſuffiſant pour réparer les crimes d'une ſeule vie, & me renvoya enſuite pour éprouver un troiſieme ſort dans le monde.

CHAPITRE XI.

Julien raconte ſa vie ſous le caractere d'un Juif.

MON lot fut d'être un Juif, & un Juif des plus avares. Je parus ſur la ſcène à Alexandrie en Egypte, où je reçus le nom de Balthaſar.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable juſqu'au tems de la grande révolte des Juifs, qui, ſuivant les Hiſtoriens, tuerent plus de chrétiens qu'il n'y en avoit dans la Ville. Il eſt vrai pourtant qu'on en fit un grand carnage ; mais je n'y eus aucune part.

Comme tout le peuple avoit eu ordre de s'armer, je profitai de cette occaſion pour vendre deux vieilles épées, dont je n'aurois jamais probablement trouvé à me défaire, tant elles étoient rongées par l'antiquité & par la rouille. Moi-même, me trouvant alors ſans armes, je ne voulus pas haſarder de ſortir.

Quoique je fuſſe perſuadé que c'étoit une œuvre méritoire, très-propre à m'ouvrir le Ciel, que d'aſſaſſiner des Nazaréens, cependant, comme cette religieuſe tuerie ne devoit s'exécuter qu'à minuit, & que j'étois obligé de reſter, juſques-là, tran-

quille dans mon logis, pour éviter tout ſoupçon; je ne pus me réſoudre à brûler tant d'huile; je pris le parti de me coucher.

Dans le même tems j'étois amoureux d'une certaine Hypatria, fille d'un philoſophe: c'étoit une demoiſelle jeune, d'une grande beauté, remplie de vertus, qui réuniſſoit les qualités les plus précieuſes de l'ame à toutes les perfections du corps: mais deux obſtacles s'oppoſoient à notre mariage; ma religion & ſa pauvreté. Peut-être eût-il été poſſible de les ſurmonter tous les deux, ſi les chiens de chrétiens ne l'euſſent aſſaſſinée, & qui pis eſt, brûlée dans cette émeute. Je dis, qui pis eſt, parce que les flammes qui conſumerent ma maîtreſſe, me firent perdre un diamant de quelque valeur, dont je lui avois fait préſent, ſous la condition toutefois de me le rendre, ſi notre union ne pouvoit s'accomplir.

N'étant plus retenu par les liens de l'amour à Alexandrie, je me rendis à la cour de l'empereur, dont le prochain mariage avec Athénaïs, me faiſoit eſpérer d'y trouver un bon débit de mes pierreries.

Dans ce voyage je me déguiſai en mendiant, pour deux raiſons: la premiere, parce que ce déguiſement me donnoit plus de facilité & plus de ſûreté à paſſer mes pierreries; la ſeconde, dans la vue

de diminuer mes fraix. Cette eſpérance me réuſſit ſi bien, que je ramaſſai deux oboles de plus que ne me coûta mon voyage, car je ne vivois que de racines, & l'eau faiſoit ma ſeule boiſſon.

Je me fuſſe vraiſemblablement conduit avec plus de prudence, ſi j'avois été moins économe & plus diligent. A mon arrivée le mariage de l'empereur étoit terminé; j'appris que pluſieurs de mes camarades s'étoient enrichis par la vente de leurs pierreries, tandis que j'avois encore toutes les miennes.

Rien n'eſt moins digne d'une hiſtoire, que la vie d'un avare : ce ſont ſans ceſſe les mêmes actions; gagner de l'argent, le mettre en ſûreté. Je ne vous rapporterai donc que quelques avantures qui ſe préſenteront à ma mémoire.

Un certain Juif Romain, grand amateur de vin de Falerne, étant un jour venu dîner chez moi, & craignant de n'y trouver qu'une mauvaiſe boiſſon, m'envoya ſix bouteilles du meilleur crû de Falerne. Croiriez-vous qu'avec ces ſix bouteilles, j'eus aſſez d'adreſſe pour en faire douze. Nous en bûmes ſix enſemble, & quelque tems après je lui revendis les ſix autres à très-haut prix, parce que je connoiſſois ſon gout.

Un Seigneur Romain vint une fois me voir à une maiſon de campagne, que je

venois d'acheter très-bon marché, d'un homme qui étoit dans un très-grand beſoin. Tous mes pauvres voiſins s'empreſſerent de le divertir avec une muſique champêtre : le Romain me remit une piece d'or pour la partager entre tous ces Muſiciens. Croyez-vous que je fus aſſez ſot pour ſuivre ſes intentions? Point du tout ; je la mis dans ma poche, & je leur donnai à boire de mauvais vin aigre, que je fus encore très-bien leur faire payer au quadruple, en les faiſant travailler.

Dans le fond je n'étois pas abſolument ſans religion ; mais j'avois l'art de paroître un Saint aux yeux de la multitude ; mes principes religieux me porterent même à régler autant qu'il ſeroit poſſible toutes mes actions ſur ma conſcience.

Voici quelle étoit ma méthode.

Je n'invitois perſonne à dîner que je n'euſſe des vûes ſur ſa bourſe. Lorſque j'avois un convive, j'écrivois ſur un regiſtre particulier combien il me devoit pour ce repas, je le portois généreuſement au centuple de ce qu'il auroit pu coûter ailleurs. C'étoit du moins un *quid pro quo*, ſi ce n'étoit un *ad valorem*.

Si je trouvois enſuite l'occaſion de tromper ceux qui avoient mangé chez moi, je la ſaiſiſſois ſans ſcrupule, parce que je regardois la ſomme que je pouvois ſurprendre, comme l'acquit d'une dette, pour

laquelle ils étoient notés ſur mon livre. Et même je ne me contentois pas toujours de la ſomme portée ſur mon livre, lorſqu'il m'étoit facile d'en eſcroquer davantage; alors je conſiderois le ſurplus comme un intérêt qui m'étoit dû, pour le tems que j'avois attendu.

Je dois avouer pourtant que mon adreſſe à tromper ne ſe bornoit pas ſimplement à mon prochain, elle s'étendoit juſques ſur moi-même. A force de me priver de bonne nourriture, & de me refuſer du feu en hyver, je gagnai une maladie ſérieuſe, qui m'obligea d'appeler un médecin. Malgré ſes ſecours, que je payai le moins qu'il me fut poſſible, je n'échappai qu'à grande peine à la mort, parce que je fis uſage de quelques drogues gâtées, que j'avois eues à bon marché.

Par tous ces moyens & d'autres ſemblables, je devins miſérable avec beaucoup de bien, & pauvre au ſein d'une grande fortune. Mon unique plaiſir étoit d'arrêter ma penſée ſur tous mes domaines; je contemplois mon tréſor avec volupté; c'étoit une idole favorite à laquelle j'offrois cent adorations par jour, chaque fois avec des tranſports nouveaux & toujours délicieux.

Quelquefois, à la vérité, le bonheur de ma ſituation étoit empoiſonné par deux réfléxions.

L'une qu'il me faudroit un jour abandonner pour jamais mon cher tréſor; celle-ci auroit été inſupportable, mais elle ne m'occupa que rarement.

L'autre réfléxion étoit, qu'il me manquoit encore beaucoup d'argent, c'eſt ce qui me tourmentoit cruellement. Je n'avois de conſolation que dans l'eſpérance de gagner à l'avenir, & mes projets étoient à cet égard ſi extravagans, que je pouvois dire avec Virgile.

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Oui ! quand j'aurois poſſédé tous les tréſors du monde, à l'exception d'une ſeule drachme, cette privation m'auroit certainement cauſé plus de chagrin, que la plus grande jouiſſance ne m'eût procuré de plaiſir.

Les efforts continuels que je faiſois pour augmenter mes richeſſes, les inquiétudes que je me donnois pour les conſerver, m'ôtoient toute eſpece de contentement pendant le jour, & me privoient du repos toutes les nuits; au point que la mort vint en hâte me délivrer de la vie. Je peux dire avec vérité, que je n'ai jamais été ſi malheureux dans le monde, que ſous le caractere de Juif avare.

Minos me parut avoir la même opinion d'un avare, car, au moment où j'attendois, en tremblant, un arrêt terrible, il m'or-

donna de retourner au monde, & de continuer mes voyages, attendu que je n'avois pas encore mérité d'être damné, & qu'on ne pouvoit l'être qu'une ſeule fois. J'appris enſuite que le Diable ne vouloit recevoir aucun avare.

CHAPITRE XII.

Avantures de Julien ſous le caractere d'un Général, d'un riche héritier & d'un Charpentier.

MA nouvelle entrée dans le monde fut à Apollonie en Thrace, & je dus le jour à une belle Eſclave Grecque, qu'entretenoit Eutychès, favori de l'Empereur Zénon.

Dès ma quinzieme année, on m'honora d'une compagnie de cavalerie. Peu de tems après, ſans avoir vû ni évolutions, ni armée, je fus fait colonel, au préjudice de nombre d'officiers plus anciens & plus inſtruits.

Le crédit de mon pere, qui étoit un courtiſan parfait, ou, pour parler plus clairement, un flatteur de la derniere effronterie, réjaillit ſur moi, & me procura le plus libre accès chez l'Empereur. Je profitai ſi bien des occaſions que j'avois de me rendre agréable à ſa majeſté, je ſus ſi bien imiter mon pere dans l'art de flatter, que l'empereur vouloit m'avoir ſans ceſſe auprès de ſa perſonne.

Cette faveur me mit à portée de faire mes premieres armes à la cour, où j'é-

tois lorſque Marcian vint aſſiéger & inveſtir le palais impérial.

L'empereur me donna dans la ſuite le commandement d'une légion, qui eut ordre de marcher en Syrie, ſous Théodoric le Goth ; pour moi, je reſtai toujours à la cour, avec le caractere & les appointemens de général, ſans avoir rien à faire, & ſans courir aucun danger.

Comme la cour de l'empereur Zénon étoit très-galante, c'eſt-à-dire, très-voluptueuſe, les femmes gouvernoient l'empire.

Une certaine Fauſta, femme d'un homme médiocre, avoit alors la plus grande autorité ſur l'eſprit de l'empereur, non pas tant par ſa beauté que par l'agrément & la vivacité de ſon eſprit. Je vivois avec elle en très-bonne intelligence ; nous diſpoſions de tous les emplois militaires ; le mérite & l'ancienneté n'entroient pour rien dans notre choix ; ceux qui offroient le plus, étoient ſûrs de la préférence.

Mes anti-chambres étoient, l'hyver, remplies d'Officiers qui venoient ſolliciter des graces, & m'expoſer leurs ſervices, ſans que l'expérience, qu'ils faiſoient journellement de mon indifférence & de mon inſenſibilité, pût les éclairer ſur la perte de leur tems.

Tous les jours je les voyois très-aſſidus & très-empreſſés à me faire la cour,

à me rendre autant de reſpect, à me témoigner autant d'attachement, que s'ils m'euſſent dû leur état & leur fortune. Cependant leurs repréſentations, leur indigence, celle de leur famille, étoient des choſes que je regardois comme étrangeres, & que je me hâtois d'oublier en finiſſant mes audiences.

Les Poëtes m'offroient auſſi leurs hommages; ils m'accabloient d'Odes, d'Epîtres & de Poëmes, où ils célébroient mes talens dans le métier de la guerre. Ce que je trouve à préſent de fort ſingulier, c'eſt que je recevois cet encens avec plaiſir; je m'en enyvrois avec vanité, ſans faire attention qu'on me montroit plutôt ma foibleſſe, puiſque je ne méritois aucune des louanges qu'on me donnoit.

Mon pere mourut; je parvins alors au plus haut degré de faveur auprès de l'empereur. Tous ceux qui connoiſſent la cour, ſe feront aiſément une idée de la conſidération & de la ſoumiſſion que me témoignoient tous les courtiſans, ſans diſtinction de rang & d'état.

Une inclination de tête, un ſourire, un geſte, étoient une faveur particuliere; mais avec une parole gracieuſe je faiſois un heureux. Et en effet ces bagatelles étoient, à l'égard de la perſonne qui les recevoit, un véritable bienfait, qui lui faiſoit honneur aux yeux des autres, qui

lui attiroit leurs reſpects, parce qu'elles ſont à la cour comme les lettres de change dans le commerce; elles ſe tranſmettent de l'un à l'autre avec une valeur toujours réelle.

Le favori, le Miniſtre, eſt le garant de tout. Son ſourire eſt la valeur reçue, que le premier heureux paſſe à un ſecond, celui-ci à un troiſieme, &c.

Par exemple, un homme de médiocre qualité cherche un emploi; à qui s'adreſſe-t-il? Ce ne ſera pas au Miniſtre, au Favori, dont il eſt ſéparé par un trop grand intervalle.

Il va donc trouver monſieur *A*, créature de *B*, qui eſt le camarade de *C*, connu pour familier de *D*; celui-ci eſt le complaiſant d'*E*, qui ſert de bouffon à *F*, lequel vit ſecrétement avec *G*, fille entretenue par *H*, bâtard avoué d'*I*, dont le Miniſtre ou le Favori du Prince ſe ſert comme d'un oſier qui ſe plie à tout.

La faveur de l'homme élevé en place a la même ſucceſſion rétrograde, & deſcend depuis le trône juſqu'à la cabane, ou depuis le Duc juſqu'au Citadin.

Il eſt manifeſte que la Cour ne pourroit pas plus exiſter ſans cette eſpece de monnoie, qu'une Ville de commerce pourroit ſe ſoutenir ſans le crédit des papiers; avec cette différence pourtant, que la réaliſation de l'effet n'eſt pas ſi certaine à la Cour,

& que le favori peut très-bien proteſter contre ſon ſourire, ſans s'expoſer au danger de faire banqueroute.

J'étois aſſis tranquillement au degré le plus élevé de la roue de fortune, & le plus voiſin du Trône, lorſque l'Empereur étant mort, eut Anaſtaſe pour ſucceſſeur.

On ignoroit ſi je reſterois en faveur. Cette incertitude me procura les mêmes honneurs, que l'on m'avoit rendus ſous le regne précédent, juſqu'à ce que j'allai faire hommage au nouvel Empereur. Le froid de l'accueil qu'il me fit, glaça bien vîte toutes les phyſionomies, que j'avois d'abord trouvées enflammées de zèle & d'empreſſement pour mon ſervice.

Tous ceux qui rempliſſoient mon antichambre me tournerent le dos, avec autant de promtitude qu'un Régiment qui fait un quart de converſion. Mon ſourire dès-lors n'eut pas plus de valeur que la ſignature du banqueroutier, & chacun ſe défendoit de le recevoir.

Mon ſéjour ne fut pas long à la Cour. Je me rendis en Thrace, dans ma patrie, où j'avois légitimement acquis de vaſtes Domaines, des libéralités de mon maître, & du fruit des préférences que j'avois accordées. Je voulus me livrer à des occupations économiques; mais n'ayant ni goût ni connoiſſance dans ce genre, l'ennui vint m'accabler; il s'y joignit le plus vif

chagrin de la perte de mon crédit & de ma gloire ; je ſuccombai ſous les traits de ces deux ennemis.

Minos, en me voyant, parut irréſolu ſur le ſort qu'il me feroit éprouver. Vous avez trempé, me dit-t-il, dans de grands crimes : vous avez commis bien des injuſtices ; cependant, comme vous n'avez ni répandu, ni fait répandre de ſang, étant Général, je vous permets de retourner dans le monde.

Je naquis à Alexandrie, & même par une fatalité ſinguliere, je dus la vie à la femme de mon fils ; ce qui me rendit l'héritier des grands biens que j'avois amaſſés moi-même.

Je fus diſſipateur au même degré que j'avois été ci-devant avare ; & ce que j'avois amaſſé en pluſieurs années, avec beaucoup de peine, je le mangeai en très-peu de tems, & ſans plaiſir.

Obtenant tout ce que je deſirois, ſans languir un inſtant, je ne reſſentois jamais la volupté qui ſuit la paſſion d'une choſe pour laquelle on a ſoupiré. Avec cela, végétant mollement, ſans penſer, ſans refléchir, mon eſprit m'étoit entiérement inutile. Toute la ſatisfaction qu'on peut ſe procurer par l'exercice des facultés intellectuelles, m'étoit abſolument étrangere & inconnue. Auſſi n'acquis-je, par mon éducation, que des ſens matériels & des organes groſ-

ſiers ; de maniere qu'au milieu de l'abondance de tout, j'étois auſſi fatigué par la ſatiété, que ſans ceſſe excédé par le dégoût. En un mot, je me trouvois dans la même ſituation où m'avoit jetté l'avarice ; j'avois tout alors, & je n'oſois jouir ; actuellement je ne deſirois rien, & j'étois mécontent.

Mes grands biens ne me rendoient donc pas heureux. La mélancolie, l'indifférence, les maladies, vinrent m'affliger l'ame & ronger mon cœur ; le flambeau de ma triſte vie s'éteignit inſenſiblement, ſans que mon corps languiſſant reſſentît ni crainte ni douleur.

Le jugement de Minos ne me fut pas favorable ; car il m'ordonna de prendre une bonne doſe d'avarice, & de roder encore, avant de retourner au monde, trois ans ſur les bords du Cocyte, tourmenté par le ſouvenir d'avoir diſſipé, comme petit-fils, de grands biens que j'avois amaſſé comme grand-pere.

A mon retour ſur le globe terreſtre, je dûs le jour à un Charpentier, & Conſtantinople fut ma patrie.

La premiere choſe remarquable que j'y vis, fut le triomphe de Béliſaire. Il étoit en effet magnifique ; mais ce qui me plut ſur-tout, ce fut le malheureux Gélimer, Roi des Vandalés ; ſous les chaînes qui le trainoient à la ſuite du Char triomphal, il

portoit encore un caractere de nobleſſe & de majeſté, qui l'élevoit fort au-deſſus de ſon vainqueur. Ce ſouverain infortuné, ſe ſouvenant dans cette circonſtance de ſa grandeur paſſée, & conſidérant avec mépris la gloire faſtueuſe du Triomphateur, s'écria, O vanité! vanité! tout eſt vanité!

Mon pere m'apprit ſon métier, & l'on peut juger facilement, qu'il ne ſe paſſa que peu de ſcènes intéreſſantes ſur un théatre ſi bas.

J'épouſai une femme que j'aimois; ſa conduite fut celle d'une honnête femme; je paſſois les jours dans un dur travail, & ma ſanté devenoit plus robuſte. Après la fatigue de la journée, je prenois un repas frugal, qui étoit auſſi délicieux pour moi, que le repas d'un riche, parce que j'avois appetit, & parce que ma femme, que j'aimois, me tenoit compagnie. Ainſi s'écoulerent mes jours, ſans viciſſitude dans mon ſort, ſans orage de la part de la fortune.

Je parus à ma mort devant Minos, avec la plus grande confiance, & dans l'eſpérance que j'allois auſſitôt être introduit dans les champs Eliſées. Mais, pour mon malheur, je fus contraint d'avouer certaines petites tromperies de mon métier. Par exemple, je multipliois les dimenſions de mon travail, lorſque j'étois payé par meſure; & ſi je travaillois à la journée, ma pareſſe allongeoit l'ouvrage.

Après

Après cet aveu, je me disposois à passer plus loin, sans attendre mon arrêt: mais Minos me prit par l'épaule, & me repoussa très-violemment sur la terre.

CHAPITRE XIII.

Julien eſt Petit-Maître.

MA nouvelle contrée fut à Rome, où je naquis héritier d'une famille diſtinguée, & très-opulente.

Comme mes pere & mere en conclurent, que je ne manquerois ni de ſcience, ni de talens, ils eurent la tendreſſe de ne pas me tourmenter pour m'en donner. Les ſeuls Inſtituteurs de ma jeuneſſe étoient, un Maître à danſer, qui m'enſeignoit de fort jolis mouvemens des pieds, & un certain Ficus, qui m'inſtruiſoit dans l'art de baiſſer la tête avec grace & promtitude, qui m'apprenoit à tourner les yeux d'une maniere doucereuſe & agréable.

Lorſque je fus devenu maître dans ces hautes ſciences, je crus, ainſi que mes Parens, être un jeune homme parfait; & nous ne nous occupâmes plus qu'à rechercher chez les Artiſtes & chez les Marchands de la Cour tout ce qu'il y avoit de plus charmant, de plus nouveau pour mon ajuſtement. Enfin dans ma vingtieme année, j'étois un des plus jolis Monſieur de Rome. Dans les quarante-cinq années ſuivantes, je m'ajuſtois élégamment, je danſois, chantois, ſautois & pirouettois; je faiſois des

révérences & les yeux doux, enſuite les yeux doux & des révérences. C'eſt dans ces nobles travaux, que je parvins à ma ſoixante-ſixieme année, qui termina ma carriere, des ſuites d'une fluxion de poitrine, que je gagnai dans un bal.

Minos déclara que je n'étois pas digne de l'Eliſée, & que j'avois été de trop peu d'importance pour être damné. Je m'en retournai dans le monde.

CHAPITRE XIV.

Aventures de Julien dans la perſonne d'un Moine.

Le ſort me fit naître Cadet d'une bonne maiſon, & l'on eut grand ſoin de m'envoyer au College. Mais la ſcience jettoit alors une ſi foible lueur, qu'elle ne pouvoit percer les ténebres de l'ignorance qui couvroient la face de toute l'Europe. Mon Précepteur ſavoit à peine compoſer quelques phraſes latines, & ne connoiſſoit le Grec que de nom. Cet Inſtituteur ne me communiqua donc que peu de connoiſſances, encore moins de vertus. Mes Parens trouverent que j'en ſavois aſſez pour me dévouer à l'Egliſe. Dès que j'eus atteint l'âge requis, je pris l'habit religieux.

Je vécus pluſieurs années enfoncé dans ma cellule, menant une vie conforme à un naturel ſombre, qui m'inſpiroit le mépris du monde; c'eſt-à-dire en d'autres termes, que je portois envie aux grands talens, aux grands emplois, & que je haïſſois tout le genre humain. Malgré ce caractère, je ſavois me vaincre aſſez, quand les circonſtances l'exigeoient, pour m'humilier devant l'homme le plus mépriſable, s'il pouvoit m'être utile.

Je me conduiſis de cette maniere envers Etienne l'Eunuque, Mignon de l'Empereur Juſtinien II, quoique ce favori fût une des plus viles créatures que la terre ait jamais porté; je compoſai ſon panégyrique, dans mes ſermons, je le propoſai même pour modele à tous les Courtiſans.

Mes flatteries lui plurent, & m'acquirent ſa bienveillance, au point qu'après m'avoir préſenté à l'Empereur, il me tira de mon Couvent pour me procurer une place à la Cour. Je pris au mieux près de l'Empereur. il me donna toute ſa confiance, & je lui fis commettre toutes ſortes de cruautés.

Comme j'étois naturellement acariâtre, miſantrope & cinique, je ne haïſſois rien tant que de voir briller ſur les viſages, la joie & la ſatisfaction; les manieres agréables des autres hommes me déchiroient le cœur. Je déclamois ſans ceſſe contre toute eſpece de fêtes & de divertiſſemens. Je traitois la politeſſe, l'aménité, de frivolité & de légereté; je recommandois vivement la froideur & la gravité, ou même pour dire la vérité, j'enſeignois l'hypocriſie.

Le malheureux Juſtinien fut ſi docile à mes inſtructions perverſes, que le peuple, animé par des excès multipliés, le renverſa du Trône, & le chaſſa de ſa Capitale.

Pour moi, je gagnai ma cellule. C'eſt une erreur de la part des Hiſtoriens, d'avoir débité que j'avois été aſſaſſiné. Mon

couvent me mit à l'abri de la fureur d'une populace effrénée, que je maudiſſois autant qne j'en étois maudit.

Trois ans après cette cataſtrophe, Juſtinien étant venu déguiſé à Conſtantinople, eut la bonté de ſe reſſouvenir de moi, & de me faire une viſite. De mon côté je fis ſemblant de ne le pas connoître; la reconnoiſſance que je conſervois de ſes bontés paſſées étoit même ſi vive; que d'abord je réſolus de ne le pas recevoir.

Cependant il me vint une heureuſe idée dont j'eſpérois tirer un excellent parti. Je lui déclarai donc en l'examinant de plus près, que je le reconnoiſſois très-bien. Je lui demandai pardon de ma mauvaiſe mémoire; je maudis ma vue foible, & je l'embraſſai de la maniere la plus tendre.

Je le priai très-inſtamment de paſſer la ſoirée avec moi, il y conſentit. Au bout d'une demie heure, je prétextai quelques raiſons pour m'abſenter un inſtant, & je courus en hâte au Palais Impérial, pour dénoncer à Apſimar l'étranger qui étoit dans ma cellule, eſpérant d'en recevoir une récompenſe proportionnée au ſervice éclatant que j'allois lui rendre.

Apſimar ordonna en effet à un détachement de ſes gardes de me ſuivre, & de s'emparer de Juſtinien; mais ſoit que mon abſence eût inſpiré quelques ſoupçons à cet infortuné, ſoit que d'autres motifs l'euſſent

fait changer de réſolution ; nous ne le trouvâmes plus à mon retour, & tous nos ſoins à le découvrir furent inutiles.

Apſimar qui comptoit ſur cette proie, fut très-courroucé de l'avoir manquée. Il me menaça des plus affreux tourmens, ſi je ne lui livrois pas le Monarque détrôné. Mais le premier feu de ſa colere étant paſſé, je parvins à éteindre tout-à-fait ſon reſſentiment, par des flatteries & des artifices.

Juſtinien Second eut le bonheur de remonter ſur le Trône Impérial. Je fus un des plus empreſſés à l'aller féliciter & à l'aſſurer de ma ſoumiſſion.

Probablement il avoit été inſtruit de ma perfidie, car il me reçut d'abord froidement & enſuite me reprocha publiquement ma trahiſon. Moi, je niai tout avec effronterie, parce que j'étois ſûr qu'il n'y avoit pas de preuves contre moi, & je tentai de me diſculper. Je le trouvai enfin irréconciliable, je ne ſongeai plus qu'à me venger.

Tous mes ſermons retentirent du nom de Juſtinien, & je l'y dépeignois comme un ennemi de l'Egliſe, comme un Athée, un Hérétique, un Payen, un imbécille, un Arrien ; mes imputations furent à la vérité confirmées par la ſuite de ſon regne, car il donna des preuves de la plus exécrable barbarie. Mon bonheur voulut que je rendis l'eſprit le même jour qu'un grand nombre

de Soldats, qui avoient commis au Boſphore de Thrace, par ordre de Juſtinien, des cruautés atroces.

Minos les fit tous précipiter dans le gouffre infernal; & comme il étoit extrêmement las de toutes les condamnations qu'il avoit prononcées, il ordonna que les aſſiſtans qui n'avoient point eu part à ces forfaits, & qui ne pouvoient ſe promettre l'entrée de l'Eliſée, retourneroient dans le monde ſans être entendus.

Je profitai promptement de cette amniſtie & je pris le chemin du Globe terreſtre.

CHAPITRE XV.

Julien devient racleur de violon.

ROME fut le lieu de ma naiſſance; ma mere étoit Africaine; & ſans avoir une beauté particuliere, elle fut favorite du Pape Grégoire II, peut-être à cauſe de ſa dévotion.

Je ne ſaurois dire quel fut mon pere, mais je préſume que ce n'étoit pas un homme d'une grande conſidération, puiſqu'après la mort de Grégoire, qui faiſoit beaucoup de bien à ma mere, nous tombâmes dans une ſituation ſi miſérable, que nous fumes obligés de mandier du pain dans les rues de Rome.

Notre principale reſſource étoit dans mon violon, dont je jouois paſſablement, car j'avois naturellement beaucoup de goût pour la muſique, & d'ailleurs cette ſcience avoit fait partie de l'honnête éducation que j'avois reçue aux dépens du Pape.

Notre gain étoit pourtant fort modique, & quoique j'euſſe toujours un aſſez grand nombre d'Auditeurs dans les places, il y en avoit fort peu qui ſe cruſſent obligés de gratifier le pauvre diable qui divertiſſoit le Public.

Quelques-uns même pour ſe piquer d'être

des gens ſenſés & habiles, s'en alloient en ſecouant la tête, après m'avoir entendu une heure entiere, & diſoient tout haut : en vérité, c'eſt une honte que de ſouffrir dans les rues de pareils vagabonds.

A dire le vrai, mon violon n'auroit pu nous procurer de quoi vivre, ſi nous euſſions uniquement compté ſur la libéralité de mes Auditeurs. Mais ma mere en femme adroite, faiſoit valoir auſſi ſon induſtrie. Tandis que par ma Muſique j'amuſois agréablement les yeux & les oreilles du peuple, ſes poches occupoient ma mere, & ſon ſuccès étoit ſi grand, que nous y trouvions l'un & l'autre un abondant entretien. Malheureuſement notre prudence n'égaloit pas notre bonheur: ſi nous euſſions réglé notre dépenſe ſur nos beſoins plutôt que ſur nos profits, il eſt certain qu'en peu de tems nous euſſions été aſſez à notre aiſe pour abandonner la vie dangereuſe & malhonnête que nous menions.

Tel eſt l'Arrêt du ſort, qu'en général tout ce que l'on gagne à force de travail & par des voies légitimes, ſe conſerve très-bien, au lieu que ce qui s'acquiert par des moyens illicites & par l'extravagance, ſe diſſipe auſſi rapidement qu'il s'eſt amaſſé.

Nous dépenſions donc tout ce que nous gagnions; par-là nous accoutumant à une folle profuſion, nous fûmes contraints de jouer d'adreſſe encore plus que du violon;

ou, pour trancher le mot, nous devînmes de francs coquins, ſans cependant avoir une inclination naturelle au libertinage.

Nous fîmes aſſez long-tems ce petit trafic ſans être découverts : mais comme la fortune a coutume d'abandonner à eux-mêmes les gens d'un talent extraordinaire, elle nous joua auſſi ce vilain tour. Ma mere fut priſe ſur le fait, & menée devant le Juge, ainſi que moi, comme ſon complice.

Notre bonheur voulut que ce Magiſtrat étoit grand amateur de Muſique, & qu'il m'avoit pluſieurs fois envoyé chercher pour jouer devant lui. Il m'avoit toujours mal payé, & ſans doute que ſa reconnoiſſance lui parla en ma faveur, lorſqu'il me vit avec ma mere : au reſte, quel que ſoit le motif qu'il ait eu de nous traiter avec douceur, nos délateurs furent renvoyés, & nous obtînmes notre élargiſſement avec honneur. Il eſt vrai qu'il me fallut jouer quelques airs en ſa préſence, & que je n'eus point d'autre récompenſe que d'être renvoyé abſous. Ce qui facilita auſſi beaucoup notre liberté, c'eſt que la perſonne volée étoit un Poëte, ſur lequel notre Juge prit occaſion de s'égayer par des plaiſanteries.

Les Poëtes & les Muſiciens, diſoit-il, doivent vivre en bonne intelligence & en freres, puiſqu'ils ont épouſé les deux ſœurs. Lorſque l'on produiſit la piece d'or qui avoit été volée, il faut s'écria-t-il, que nous

ſoyons dans l'âge d'or, puiſque les Poëtes portent de l'or ſur eux; or dans cet âge fortuné l'on ne connoît pas les filoux.

Il eſt de regle ordinaire qu'un danger évité eſt un avis ſalutaire; moi, j'avois une autre opinion, & j'étois perſuadé qu'un accuſé qui eſt renvoyé abſous doit reprendre courage, parce que c'eſt une marque aſſurée de la prédilection de la fortune.

Dès-lors, en dépit des loix, des juges & des punitions, nous continuâmes hardiment notre agréable métier de filou.

Un jour que nous avions été appelés chez un riche prêtre, tandis que ſes domeſtiques s'amuſoient au ſon du violon, ma mere trouva l'occaſion de s'emparer d'un grand plat d'argent, ſans toutefois avoir envie de commettre un ſacrilège; cependant il fut prouvé que ce vaſe étoit deſtiné à des uſages ſacrés, & que le prêtre ne l'avoit pris chez lui, que pour traiter ſa famille avec plus de magnificence.

Ma mère fut convaincue de ce vol, & menée avec moi chez le même Juge qui nous avoit traité ſi favorablement.

Sa conduite ne fut pas la même que la première fois; dès que le Prêtre parut, il montra autant de ſérieux & de ſévérité, qu'il avoit eu ci-devant de gayeté & de douceur.

Nous fûmes condamnés tous les deux à

être fouettés dans les carrefours & dans les rues.

Ce Jugement fut exécuté avec beaucoup de ponctualité ; car le prêtre qui honora notre ſupplice de ſa préſence, exhortoit le bourreau à bien s'acquitter de ſon devoir, & lui crioit charitablement : appuyez, mon ami, c'eſt pour le ſalut de leurs ames.

Quoique dans ces circonſtances déſagréables, nos épaules fuſſent cruellement déchirées, cependant mes douleurs, celles de ma mère, me furent moins ſenſibles, que l'affront que l'on fit à mon violon. Il fut porté devant nous comme pour ſervir de triomphe au bourreau ; la populace en faiſoit des riſées & des railleries, qui marquoient ſon mépris pour l'art que j'avois l'honneur de profeſſer.

Je regardois la Muſique comme une des plus nobles, comme une des plus heureuſes inventions de l'eſprit humain, & delà je m'énorgueilliſſois beaucoup de mon ſavoir.

Le traitement qu'eſſuyoit mon pauvre violon, de la part de cette foule imbécille & ignorante, me fendoit le cœur, & m'affectoit au point que j'euſſe ſacrifié le reſte de ma peau pour lui ſauver cette avanie.

Ma mère ne ſurvécut que peu de tems à cette punition. Moi j'allois toujours enfonçant dans l'abîme de miſere, lorſque mon bonheur me rendit agréable à un

jeune Seigneur, qui me donna un logement chez lui; & me combla de bontés.

Il étoit poſſédé d'une fureur muſicale, qui avoit éteint toute autre paſſion. Il me choiſit pour lui donner la pratique même de l'art du violon, qu'il ne connoiſſoit que par théorie.

Soit défaut de diſpoſition, ſoit défaut de génie, il ne fit que peu de progrès. Cependant ſuivant l'uſage de mes confreres, j'encenſois ſon talent, je louois ſon habileté; ces flatteries me gagnoient ſa bienveillance, au point qu'il m'eût fait un ſort avantageux, ſi je les euſſe continuées. Mais je m'apperçus qu'elles lui avoient donné une ſi haute opinion de ſon ſavoir, qu'il commençoit à préférer ſon jeu au mien, dès-lors tant d'orgueil me devint inſupportable.

Un jour que nous jouions un Concerto, le petit Seigneur joua ſi faux, que je ne pus m'empêcher de l'en faire appercevoir. Il répliqua que c'étoit ma faute, que je lui avois donné le faux ton; eſſuyer un ſemblable affront de ſon propre écolier, c'étoit au-deſſus de la patience humaine. Je m'emportai, je jettai mon inſtrument de dépit en jurant, en diſant avec vivacité, que j'étois trop vieux pour recevoir des leçons de Muſique.

Il me répondit ſur le même ton, qu'un racleur de violon dans les rues, n'étoit

pas fait pour le reprendre. La diſpute ſe termina par un défi de jouer devant un maître de l'Art. Il prononça en ma faveur, mais la victoire me coûta cher. Je perdis mon Ecolier, & toutes ſes bontés. Je fus éconduit tout auſſi-tôt ; il me fit les reproches les plus amers de la punition honteuſe, dont mes épaules portoient l'empreinte, & de la miſere d'où ſa compaſſion m'avoit tiré.

Une Dame, nommée Sabine, qui ſe croyoit grande connoiſſeuſe en Muſique, & qui m'avoit entendu, n'eut pas plutôt appris que j'étois ſorti de chez ce Seigneur, qu'elle ſe chargea de mon entretien, & de ma perſonne. Cependant je n'étois rien moins que content ; car j'étois ſouvent obligé de jouer devant ſa Compagnie ; & autant de fois, hélas ! elle m'aſſommoit d'avis & de leçons d'autant plus inſupportables, qu'ils n'avoient pas le ſens commun.

Je me perſuade, non ſans raiſon, que ces contrariétés avancerent ma mort ; car l'expérience m'ayant appris à ſacrifier à mon pain, toute eſpece de reſſentiment, les dégoûts, le chagrin concentrés à l'intérieur me cauſerent une maladie dangereuſe.

Madame Sabine, malgré tous les défauts de mon jeu, ſur leſquels vraiſemblablement elle ne meſuroit pas ſa bienveillance, me fit donner tous les ſecours poſſibles. Trois

des plus fameux Médecins furent appellés, & comme la Dame étoit riche, en trois jours j'eus onze viſites.

Un d'eux vint ſeul faire la douzieme, & c'eſt lui qui me rendit l'utile ſervice de dégager mon eſprit de la matière. Peut-être, hélas! réuſſit-il ſans le vouloir. Voici la recette qu'il employa, & qui pourra n'être pas inutile à quiconque voudra aſſaſſiner avec une formule médecinale.

J'avois une fiévre continue, avec des rédoublemens furieux, accompagnés de tranſports & de délire. Ma tête étoit brûlante comme un charbon ardent. Le Docteur imagina de me guérir par les contraires. Il me fit mettre l'occiput ſur un gros glaçon, en fit poſer un autre ſur l'abdomen, & en plaça un dans chaque main, qu'il m'ordonna de laiſſer hors du lit. Cette opération ſembla me tranſporter tout à coup dans la Zône glaciale. Mon Docteur m'examinoit, & jettoit de tems en tems les yeux ſur un Thermomètre, qu'il avoit attaché au rideau de mon lit. Le mal de tête ſe diſſipa tout à coup, mon poulx devint moins fréquent, & je me ſentis entierement ſoulagé.

Mon premier ſoin fut de faire de grands remercimens au Médecin, en l'aſſurant que j'étois preſque guéri; il ordonna de me laiſſer encore trois minutes dans cette Atmoſphère glacée; de retirer enſuite tous

les glaçons; puis il ſortit. Je me ſoulevai un peu pour voir moi-même le Thérmomètre, & je reconnus qu'il étoit un degré au-deſſous du point de congélation; choſe inouie dans le mois d'Avril, ſous un climat tel que celui de Rome.

Le même Médecin revenoit triomphant au bout de quatre heures, avec ſes deux autres Confreres, pour me faire une treiziéme viſite, mais on leur dit qu'il y avoit trois heures que j'avois expiré. Ils hocherent la tête, & s'en allerent.

Lorſque je parus devant Minos, il me demanda ſi j'avois apporté mon violon, & ſur la négative que je lui fis, il me pria de m'en retourner, en ajoutant que j'étois heureux de ce que Lucifer n'aimoit pas la la Muſique.

CHAPITRE XVI.

Julien paroît dans le monde ſous le caractère d'un Sage.

ROME fut encore le Théâtre de ma vie, mais j'y reparus avec un caractère différent; je fus chargé par le deſtin d'y jouer une ſcène très-ſérieuſe. Dès ma jeuneſſe je donnai des marques de ma deſtination, car on ne me vit rire que fort rarement : d'où tous ceux qui m'approchoient, concluoient que j'étois un enfant de grand eſprit ; quelques-uns même prédirent que je ſerois un Juge, d'autres un Evêque. Dans ma ſeconde année, mon pere me donna un joujou, je le caſſai auſſi-tôt avec mépris. Le bon homme prit cela pour une preuve de ma ſageſſe, & s'écria, tout extaſié : fort bien, mon cher enfant, je te ſuis caution, que tu ſeras un jour un grand homme.

Pendant mes études, on ne me vit jamais m'adonner aux jeux, & aux divertiſſemens des Ecoliers, & cependant je n'en étudiois pas davantage, & mon ſavoir n'en étoit pas plus étendu. Mais ma conduite ſérieuſe me gagna tellement l'affection de mon précepteur, qui étoit un homme ſage, que je dévins ſon favori, qu'il propoſoit ſans ceſſe pour exemple à mes camarades. Auſſi étois-

je l'objet de leur jalouſie. Et ſi pourtant ils me témoignoient une certaine eſtime, c'étoit un tribut qu'ils payoient par force, & dont ils s'indemniſoient; en me chargeant en eux-mêmes de haine & de malédictions.

La réputation d'un jeune homme d'eſprit & bien élevé, dont je jouiſſois alors, je ne la conſervai dans la ſuite qu'avec beaucoup de peine & de contrainte; car la violence que j'étois obligé de me faire pour renoncer aux divertiſſemens de mon âge, me cauſoit maints chagrins, qui me flétriſſoient l'ame, & qui ſurpaſſoient de beaucoup le plaiſir que j'avois quelquefois à ſoutenir la dignité imaginaire de mon caractere ſérieux.

Telle fut ma conduite juſques dans ma vingt-troiſiéme année, ſans que j'éprouvaſſe aucune affection remarquable. Mais ayant fait connoiſſance avec une jeune Napolitaine, nommée Arianne, dont la perfection de la taille, & la régularité des traits, attiroient les regards, & enchaînoient les cœurs, je ne pus défendre le mien d'une bleſſure profonde. La vivacité d'Arianne, les charmes de ſon caractère, les agrémens de ſa converſation, acheverent de me rendre le plus ardent, & le plus humble de ſes eſclaves.

Cette aimable perſonne avoit dix-huit ans, lorſque je la vis la premiere fois dans

une maiſon où j'allois tréquemment. Je m'enflammai d'autant plus facilement que je remarquai, que mes ſoins étoient reçus avec diſtinction.

Après un ſéjour de trois mois à Rome, Arianne en partit emportant mon cœur, & toutes mes eſpérances.

D'un autre côté j'avois toutes les aſſurances de retour, qu'on peut deſirer d'une Demoiſelle, qui regle ſa conduite ſur la plus auſtère bienſéance.

Son départ me cauſa un chagrin d'autant plus ſenſible, qu'il n'étoit pas facile de m'en diſtraire. J'eus beau chercher un remède dans la diſſipation, & ſur-tout dans la Muſique; du caractere ſérieux dont j'étois, cette ſcience ne ſervit qu'à reveiller mes deſirs, & accroître mes peines.

Ma paſſion devint ſi violente, qu'elle me fit réſoudre à la ſatisfaire. Un de mes premiers ſoins fut de m'informer de l'état des parens d'Arianne, que je ne connoiſſois pas. J'appris que quoique leur état & leur fortune paſſaſſent mes eſpérances, cependant l'un & l'autre n'étoient pas aſſez conſidérables pour juſtifier mon mariage aux yeux des gens ſenſés & raiſonnables. C'eſt alors qu'il ſe paſſa au-dedans de moi-même, un vif combat entre la ſageſſe & le deſir de ma félicité. La premiere triompha. Il eſt impoſſible de dire ce qu'il m'en coûta pour ſacrifier mon inclination à cette ré-

putation d'homme ſage, que j'avois acquiſe avec tant de peine, & conſervée à force de privations.

Ce combat intérieur duroit encore lorſque Arianne revint à Rome. Qu'on juge quel ennemi ma ſageſſe avoit à redouter alors, puiſque l'abſence de mon amante m'avoit cauſé tant de tourmens!

Ma réputation eut ſûrement ſuccombé ſous l'ardeur de ma paſſion, ſi je n'euſſe imaginé de ſatisfaire cette derniere, ſans porter atteinte à la premiere. C'eſt-à-dire que je pris la réſolution d'entretenir ſécretement ma maîtreſſe. Selon les mœurs Romaines, il n'y avoit nulle indécence dans cette conduite, pourvû qu'extérieurement je conſervaſſe toujours les regles de la bienſéance, mon ſecret fût-il même connu de tout le monde.

Pour parvenir à mon but, j'avois employé toutes les reſſources d'un homme paſſionné, & toutes les fineſſes des complaiſans. Son Confeſſeur avoit été corrompu, une vieille matronne étoit dans mes intérêts, mais tout fut inutile. Sa vertu fit plus de réſiſtance encore que ma ſageſſe. Elle paya mes propoſitions du plus grand mépris, & refuſa de me voir dès cet inſtant.

Arianne retourne encore à Naples, & me laiſſe dans une ſituation ſemblable à celle d'un homme qui ſeroit enchaîné ſur

un braſier ardent. Une noire mélancolie m'accompagnoit tout le jour, toutes mes nuits étoient marquées par des inſomnies.

L'hiſtoire de mes amours, mes vûes de mariage étoient divulguées par-tout, mais mes amis ſoutenoient que j'étois trop ſage, pour me marier ſi ſolement. Cette bonne opinion qu'ils avoient de moi, flattoit mon amour propre, mais par combien de tourmens ne l'achetai-je pas.

Un ſoir qu'après avoir mûrement réfléchi, je m'arrêtois à la réſolution de préférer ma félicité à tout; un de mes amis vint m'apprendre qu'Arianne étoit mariée. Quoique cette nouvelle me briſât le cœur, je fus pourtant aſſez maître de moi pour ne rien laiſſer paroître de ma douleur devant mon ami. Dès que je fus ſeul, je m'abandonnai au plus cuiſant déſeſpoir; je me ſerois eſtimé trop heureux de pouvoir poſſéder ma chere Arianne, au prix de ma ſageſſe, de ma fortune, & de tout ce que j'avois de plus cher. Il falloit me conſoler, & attendre du tems, ma parfaite guériſon. Pour comble de malheur, le Romain qu'Arianne avoit épouſé, vint prendre un logement dans mon voiſinage; j'avois ſans ceſſe ſous les yeux l'image de cette aimable femme, qui menoit la conduite la plus reſpectable. Je trouvois dans le tableau de la félicité des deux époux, les plus juſtes motifs de douleur & de regret.

Si j'eus ſujet de maudire ma ſageſſe, de ce qu'elle m'avoit fait perdre Arianne, en revanche je lui dus la facilité de pouvoir épouſer une Veuve, qu'un de mes amis me propoſa comme un parti d'autant plus ſortable, que ſa fortune ſurpaſſoit la mienne, autant que la mienne ſurpaſſoit celle d'Arianne. Ma réputation d'homme ſage parla ſi favorablement à cette Veuve, qui étoit elle-même d'un caractère ſérieux, & d'une conduite très-reglée, que notre mariage fut auſſi-tôt arrêté. La concluſion s'en fit, dès que la bienſéance dont ma future vouloit ſtrictement ſuivre les regles, eût terminé ſon deuil, c'eſt-à-dire le ſecond jour de la ſeconde ſemaine de la deuxieme année qui ſuivit le décès de ſon mari.

Malgré l'honnêteté de ſa conduite, malgré la régularité de ſes mœurs, ma femme me rendit malheureux. Sa perſonne n'étoit rien moins qu'aimable, & ſon caractere étoit revêche & acariâtre. Pendant quinze ans que dura notre union, il ne ſe paſſa pas un jour, que je ne maudiſſe dans le fond de mon cœur, & ma femme, & le ſoleil qui avoit éclairé notre hymen. La ſeule douceur qui corrigeoit un peu l'amertume de ma vie, c'étoit de voir que mes amis prônoient la ſageſſe de ma femme, & n'oublioient pas la mienne.

Vous voyez que l'amour me fit payer cher la gloire de paſſer pour ſage. D'au-

tres fois je l'obtins à meilleur marché, je veux dire par l'hypocriſie. Je me privois de mille petites recréations que je paroiſſois mépriſer, tandis qu'intérieurement j'avois la plus grande inclination à m'y livrer. L'hypocriſie qui me cauſa ſur-tout le plus de déplaiſir, ce fut celle qui me portoit à dénoncer comme abominable & ſcandaleux, un livre que je me faiſois une fête de lire dans mon Cabinet.

Mais je ne veux pas trop étendre l'hiſtoire de ma conduite, qui ne contient d'ailleurs rien de bien remarquable : toute ma vie fut une diſſimulation continuelle qui m'eût rendu fort heureux, ſi j'avois pu me tromper moi-même auſſi facilement, que je trompois les autres : pour peu que je réfléchiſſe, j'étois auſſi-tôt convaincu, que dans le fait, je n'étois pas auſſi ſage que je paroiſſois l'être aux yeux des hommes, & cette réflexion empoiſonnoit beaucoup le plaiſir que je recevois de la bonne opinion, que les autres avoient de ma ſageſſe.

Ce reproche que fait la conſcience quand on la conſulte, reſſemble au *Memento mori*, que toute créature doit ſe dire. C'eſt le plus dangereux ennemi de toute flatterie ; c'eſt le contrepoiſon de toutes les fauſſes louanges. Je ne déciderai pas, ſi nos Philoſophes ou nos Sages modernes, ne veulent point prendre la peine de réfléchir, ou ſi plutôt la longue habitude où ils ſont de

de tromper les autres, les aveugle ſur la tromperie qu'ils ſe font à eux-mêmes, mais il eſt certain qu'il en eſt pluſieurs parmi eux qui ne ſe connoiſſent pas plus, que le monde les connoît.

Qu'un Philoſophe paroîtroit ridicule, ſi l'on pouvoit pénétrer dans le Cabinet de ſa ſageſſe! C'eſt alors que l'on ſeroit étonné de trouver au milieu des mets les plus délicats, l'homme frugal & tempérant, qui parle avec mépris de tous les plaiſirs du goût; de voir un Sage ſe piquant d'être ſobre, faire en public l'éloge de l'eau, & dans le ſecret, careſſer ſa bouteille, & ſe gorger de vin; d'appercevoir enfin un Sage qui dénonce un tableau un peu libre, ou un Roman gai, comme le poiſon des bonnes mœurs, oublier ſa morale dans les bras de ſa Gouvernante.

J'abandonne le pinceau, & je ne continuerai pas la peinture d'un caractère ſous lequel j'ai joué le rôle le plus ridicule, de tous ceux que j'ai repréſentés ſur le Théâtre du monde. Ma ſageſſe finit enfin.

Un de mes amis qui demeuroit dans la partie Orientale de l'Empire, ayant deshérité ſon fils, m'inſtitua ſon héritier. Je reçus cette nouvelle au milieu de l'hyver, au moment où je venois de relever d'une maladie dangereuſe, & d'atteindre ma grande année climatérique, la ſoixante-dixiéme.

Imaginant bien que la famille du défunt

s'opoſeroit de tout ſon pouvoir à l'exécution de ſon Teſtament, je conſultai un de mes amis, ſur la conduite que je devois tenir, ſavoir ſi je me rendrois ſur les lieux auſſi-tôt, ou ſi je donnerois ma procuration, & confierois mes intérêts à quelqu'un juſqu'à ce que la ſaiſon fût devenue plus commode, pour faire ce voyage.

J'opinois beaucoup pour ce dernier parti, parce que je me voyois aſſez riche ſans cet héritage, parce que j'étois dans un âge avancé, & que je ne connoiſſois perſonne que je deſiraſſe d'enrichir après ma mort.

Mon ami fut d'avis que je partiſſe promtement. Il me repréſentoit que ſi le bonheur lui eût envoyé une pareille ſucceſſion, il ſeroit déja en route; que ſage comme j'étois, je ne devois pas donner une occaſion de me tromper, ce qui arriveroit infailliblement, ſi j'envoyois ma Procuration; enfin, il appuyoit fortement ſur cette maxime: *Ne facias per alium quod per te fieri poteſt.* J'avoue, pourſuivoit-il, que la ſaiſon eſt déſagréable, que l'état de convaleſcence où vous vous trouvez, mérite quelques égards, mais toutes ces circonſtances ne ſont pas des obſtacles invincibles; d'ailleurs c'eſt à ſurmonter les obſtacles pour le vulgaire, que je reconnois principalement le Philoſophe.

Le conſeil de mon ami leva toute incertitude; en conſéquence je me mis en route

dès le lendemain. Je fus pris du mauvais tems deux jours après ; le troiſiéme, la fievre m'aſſaillit, & conſuma mes forces & ma vie.

Minos demanda cette fois mes projets. Je m'approchai avec confiance de la porte de l'Eliſée, eſpérant que la ſageſſe qui brilloit ſur mon front, étoit un paſſeport aſſuré, ſans avoir d'examen à ſubir; mais à mon grand étonnement, Minos me dit d'une voix terrible : Monſieur à l'air ſérieux, où allez-vous ſi vîte ? voulez-vous bien, avant de paſſer plus avant, me faire le récit de votre conduite dans le monde ?

J'entrai tout de ſuite en matiere, & j'avois continuellement les yeux ſur la porte, que je croyois devoir s'ouvrir à chaque phraſe de mon hiſtoire. J'étois dans l'erreur, je ne fus point admis, & Minos m'apoſtropha ainſi.

Je crois, Monſieur l'homme ſage, que votre retour dans le monde eſt le parti le plus ſage que vous ayez jamais pris, & le plus propre à faire honneur à votre ſageſſe; ce ſeroit une extravagance complette d'entrer dans l'Eliſée; car il n'y a qu'un fou qui puiſſe exporter une marchandiſe d'un lieu où elle eſt en grand crédit, pour l'importer dans un endroit où elle n'a aucune valeur. Retournez donc au monde avec votre air ſérieux, l'Eliſée n'eſt pas le lot de ceux qui ſont trop ſages pour être heureux.

Cet Arrêt m'étourdit un peu, mais ne m'accabla pas. Je repréſentai à mon Juge, que puiſque l'entrée de l'Eliſée m'étoit interdite, je me flattois de n'avoir commis dans ma vie aucun crime qui méritât que je fuſſe condamné à reparoître au monde ſous le caractere de ſage. Vous attendrez votre ſort, me dit-il, il me quitta dans le même inſtant.

CHAPITRE XVII.

Julien parvient à la dignité Royale.

JE naquis à Oviedo en Eſpagne, du Comte de Veremond; & mon Oncle Alphonſe le Chaſte, Roi de Caſtille, m'adopta pour l'héritier de ſon Trône.

De tous les voyages que j'ai fait ſur terre, il n'en eſt aucun dans lequel ma jeuneſſe ſe ſoit paſſée avec autant de diſgrace & de déſagrément.

J'étois dans une gêne continuelle; ou gouverné par des Médecins qui me déſoloient avec leurs remedes, ou ſans ceſſe entouré de Gouverneurs & de Précepteurs, qui m'accabloient de maximes & de leçons. Les heures même de mes récréations, que j'euſſe donné ſuivant mon goût, à des jeux de l'enfance, il falloit les perdre à des cérémonies ennuyeuſes, à des parades magnifiques; ce qui donnoit à mon cœur innocent & exempt d'ambition des chaînes cent fois plus peſantes, que celles du plus humble des Courtiſans, dont le devoir étoit de m'aſſommer, chaque jour, de ſoumiſſion & de flatteries.

Les choſes reſterent en cet état juſqu'à l'âge de puberté, que mes jours devinrent plus doux, je peux dire même délicieux. Les

plus belles femmes de la Cour s'empreſſoient de me plaire. J'avois le bonheur de voir les beautés les plus raviſſantes, recevoir la déclaration de mes deſirs avec docilité; mon plus grand embarras étoit de choiſir ma victime.

Enfin toutes les femmes ſe conduiſoient envers moi de la même maniere que les hommes ſe conduiſent auprès des plus aimables perſonnes dont ils veulent attirer l'attention. Celles même qui ſe piquoient de la plus auſtere bienſéance, loin d'oppoſer de la réſiſtance à mes feux, ne cherchoient qu'à les exciter, & regardoient la préférence que je leur accordois, comme une bonté particuliere qui méritoit encore leur reconnoiſſance.

J'avois auſſi beaucoup de plaiſir à faire du bien, car j'étois d'un caractère débonnaire; & je ne manquois pas d'occaſions pour le ſatisfaire. Je me ſervois de tout le crédit que j'avois auprès du Roi, pour lui recommander des perſonnes de mérite indigentes, & pour me procurer la ſatisfaction de les voir ſecourues.

Si j'avois bien connu la félicité de mon état actuel, rien n'auroit dû m'affliger davantage que la mort du Roi, qui fit retomber ſur moi tout le fardeau de la Royauté.

Mais tel eſt l'aveuglement de l'ambition, & tels ſont les charmes d'une Couronne, que quoique j'euſſe la plus ſincere recon-

noiſſance, & le plus tendre attachement pour mon oncle, qui m'avoit toujours comblé de bontés, cependant je ne reſſentis qu'une légere douleur de ſa perte; mon couronnement eut bientôt eſſuyé les larmes que j'avois données à ſes funérailles. Je montai ſur le Trône, ſous le nom de Ramire I.

Si l'éclat du Trône m'éblouit, il ne m'aveugla jamais. Ma mémoire fut toujours remplie des devoirs que j'avois contractés envers ceux qui étoient ſous mon ſceptre.

Je les voyois comme un pere voit ſes enfans, dont la proſpérité eſt confiée à ſes ſoins par la providence, ou je les conſidérois comme un ſage Propriétaire regarde les fermiers de ſes terres, qui reconnoît que leur bien être fait la baſe du ſien propre.

D'après ces réflexions, j'oſe dire que la félicité de mes ſujets fut toujours l'objet de mes vœux, & le but de toutes mes entrepriſes.

Le Roi Mauregas s'étoit indignement engagé pour lui & ſes Succeſſeurs, à livrer annuellement aux Mores le tribut de cent vierges. Je réſolus de délivrer mon Etat de ce joug honteux. Quand l'Empereur Abderame II m'envoya demander l'exécution de cet infâme traité, je renvoyai ſes Ambaſſadeurs avec indignation; je les aurois certainement fait étrangler, ſi je n'euſſe ré-

fléchi que c'étoit faire un double outrage à la nature, & au droit des gens.

Je me préparai dès-lors à la guerre; je m'empreſſai de mettre ſur pied une puiſſante armée. A cet effet j'aſſemblai mon peuple; & du haut de mon Trône je lui repréſentai, que ni l'ambition, ni la vengeance perſonnelle n'avoient part à cette guerre, mais que ſa ſûreté, ſon honneur étoient les uniques, les juſtes motifs qui la faiſoient entreprendre & la rendoient indiſpenſable.

J'eus la ſatisfaction de voir tous mes ſujets approuver ma réſolution, & jurer unanimement, qu'ils étoient prêts à expoſer tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour l'honneur de ma Couronne.

Mes troupes furent bientôt prêtes; mes Sujets de toute condition accouroient bravement ſous mes drapeaux; il ne reſta que peu de monde pour la culture des terres, les Evêques même, les Eccléſiaſtiques ſuivirent l'armée.

Nous en vinmes aux mains près d'Avelda, & ſans la nuit qui ſurvint, la Monarchie d'Eſpagne étoit anéantie.

Je me retirai ſur une montagne pour m'abandonner à ma douleur; non pas tant encore à cauſe du danger où je voyois ma Couronne, que par rapport à la perte de tant de braves gens, qui s'étoient confiés à ma conduite.

Si j'ai, me disois-je, l'ame déchirée par les regrets de voir tant d'hommes morts dans une guerre, qui n'a été entrepriſe que pour leur ſûreté; à quel dégré euſſent donc été mes remords, ſi comme tant d'autres Princes, j'avois ſacrifié ces hommes à mon ambition, à ma vanité, ou à un inutile aggrandiſſement de mes Etats.

Après m'être abandonné pendant quelques jours à la violence de mon chagrin, je me mis à rêver aux moyens de détourner un plus grand malheur; une heureuſe idée jetta tout à coup dans mon ame un rayon d'eſpérance.

Faiſant attention qu'il ſe trouvoit un grand nombre de Prêtres dans mon armée, & rien n'avoit plus de pouvoir ſur les eſprits que la ſuperſtition. Je réſolus de profiter de cette réflexion; d'aſſurer que Saint Jacques m'avoit apparu, & m'avoit promis une victoire complette.

Je méditois encore ſur cette idée, lorſque l'Evêque de Najara entra chez moi. J'avois quelque ſcrupule à lui confier le myſtere qui m'occupoit, je ſentois cependant que j'avois un extrême beſoin de ſon miniſtere. J'eus donc recours à un petit artifice pour le perſuader, & le tourner à mes vues.

Je feignis de ne l'avoir pas apperçu, & je ne répondis rien à ce qu'il me dit. Cependant je parlois à Saint Jacques, comme ſi

je l'euſſe vu, je le remerciois à haute voix de ſes faveurs, & de la victoire qu'il me promettoit. Ces complimens finis; je me retourne comme par haſard, j'apperçois l'Evêque, je cours à lui, je l'embraſſe, je l'aſſure n'avoir pas ſu qu'il étoit préſent; lui découvre, d'un air tranſporté, l'apparition du Saint, & je lui demande très-ſérieuſement s'il ne l'avoit pas vu.

L'Evêque qui étoit un homme fin & ruſé, répond auſſi-tôt que le Saint lui a pareillement apparu, & que ſi je l'avois vu moi-même, j'en avois obligation à ſes prieres, puiſqu'il avoit paſſé les deux jours précédents, à en adreſſer les plus ferventes à ce bienheureux Jacques, qui étoit ſon Patron. Il y a peu d'heures, ajouta-t-il, que j'ai vu le Saint, & je venois vous rendre compte, qu'il m'a non-ſeulement promis la défaite des infideles, mais qu'il m'a notifié en même tems la mort de l'Evêque de Tolède.

Cette derniere circonſtance me fit douter, ſi le récit de l'Evêque ne contenoit pas quelques vérités, car quoique je ne fuſſe pas ſuperſtitieux, la réalité de la mort qu'il m'avoit annoncée, & qui me fut bien-tôt confirmée, étonnoit mon eſprit, & tentoit ma crédulité. Dans la ſuite, j'appris que l'homme ſacré de Najara avoit perdu récemment trois chevaux, à l'occaſion de certaines nouvelles qu'il avoit reçues de To-

lède. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'éclairer ſur la révélation de ſon ſaint Patron.

Le lendemain de ma viſion, l'Evêque monta ſur le Roſtrum; il publia ce miracle avec tant d'énergie, il ſoufla le feu de l'enthouſiaſme avec tant de force, que toute l'armée animée du même eſprit, ne reſpiroit que le combat, & ſembloit être devenue invincible.

L'Evêque, ſuivant l'uſage de tous les Miniſtres de toutes les Religions, emprunta les foudres du Ciel pour épouvanter la terre. Il termina ſon diſcours par des imprécations fulminantes contre ceux qui auroient le moindre doute d'un heureux ſuccès; il déclara que quiconque oſeroit en former, ſe rendroit coupable de la damnation éternelle, puiſqu'il accuſeroit le Saint de menſonge; enfin il aſſura qu'il étoit lui-même caution de la promeſſe du Saint.

Je m'apperçus bientôt que ce diſcours avoit produit le plus grand effet, & l'enthouſiaſme enflammoit toutes les têtes. Pour en accroître encore la force & l'activité, je fis uſage d'un autre ſtratagême, qui ſervit beaucoup au ſuccès du premier. J'avois à mon ſervice un homme adroit & ruſé, que j'avois très-heureuſement employé dans des intrigues galantes, je pris le parti de le charger de l'intrigue ſacrée; ainſi d'un Dieu du Paganiſme j'en fis un Saint moderne.

Je lui fis endoſſer un habillement de différentes couleurs, qui étoit inconnu, je le fis déguiſer de maniere à être méconnoiſſable. Il montoit un cheval blanc, & portoit de la main gauche une large croix rouge.

Dans cet accoutrement, je lui ordonnai de paſſer devant l'armée, & de s'écrier : *courage, Saint Jacques combat pour vous* ! Toute l'armée répéta ces mots ; chaque Soldat combattit en démon forcené, plutôt qu'en homme, & malgré notre petit nombre, nous remportâmes la victoire la plus complette.

Après cette déroute, l'Evêque de Najara parut, & rapporta que le Saint lui avoit fait le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il m'a donné ordre, ajouta-t-il, de toucher une ſomme conſidérable pour ſon ſervice, & de demander, en ſon nom, l'établiſſement d'une dîme en grains & en vin, pour l'entretien de ſon Egliſe. Le Saint veut encore que pour éterniſer la victoire mémorable que nous venons de remporter, on lui paye chaque année une ſolde de Chevalier, qu'il me charge, ainſi que tous mes Succeſſeurs, de recevoir.

Toute l'armée cria unanimement qu'il falloit tout accorder ; je fus obligé d'y donner mon conſentement malgré ma répugnance, & dans la crainte d'aliéner les eſprits par ma réſiſtance.

J'avois dès-lors tout terminé avec Saint

Jacques, mais je n'étois pas quitte de l'Evêque, qui faiſoit les fonctions de ſon Légat. Huit jours après on apperçut des lumieres dans un bois près du champ de bataille. Au bout de quelques jours on y découvrit le tombeau du Saint. On vint me faire le rapport de cette belle découverte, & l'Evêque étoit préſent. Il me contraignit par ſes diſcours à bâtir une Egliſe, qu'il fallut dotter de riches revenus. Bref, ce prétendu Légat me tourmenta ſi fort avec les miracles de ſon Saint, que pour me défaire de lui, je le nommai avec la permiſſion du Pape, à l'Evêché de Tolède, qu'il ambitionnoit.

Je paſſe à d'autres faits. Un certain officier ſupérieur qui s'étoit battu vaillamment dans la bataille contre les Mores, où il avoit reçu pluſieurs bleſſures, me ſollicitoit vivement pour avoir ſon avancement.

J'étois ſur le point de lui accorder une place qui venoit de vaquer, quand un de mes miniſtres me rapporta avec une crainte affectée, qu'il avoit promis cette place au fils du comte d'Alderedo, homme puiſſant, qu'un refus ne manqueroit pas de mécontenter, puiſqu'il avoit déja rappellé ſon fils de l'Académie, pour le mettre en poſſeſſion de l'emploi.

Toutes ces raiſons m'arracherent mon conſentement pour le jeune d'Alderedo;

mais je recommandai dans les termes les plus forts à mon Miniſtre, l'Officier de mérite dont je voulois récompenſer les ſervices; il m'aſſura qu'il s'en ſouviendroit ſûrement.

Cependant je viens de rencontrer dans l'Eliſée, ce brave homme de guerre, qui m'a appris qu'il étoit mort dans la plus grande miſere.

Quiconque a été Souverain ou Prince, ne peut ſe repréſenter fidellement, combien les fauſſetés de ſes favoris, la conduite intéreſſée de ſes Miniſtres, lui font imputer de fautes dont il eſt innocent.

Le Comte de Saldagne avoit été très-long-tems détenu en priſon; ſon fils Dom Bernard del Carpio, qui s'étoit fort diſtingué dans la guerre contre les Maures, me ſupplia de lui accorder la délivrance de ſon pere, pour récompenſe de ſes ſervices. Le vieillard avoit ſuffiſamment été puni par ſa détention; le jeune homme avoit un mérite ſi bien reconnu, que je ſentois ma reconnoiſſance & la juſtice, parler en ſa faveur; mais mes Miniſtres s'oppoſerent fortement à la réſolution favorable que j'avois priſe. Ils me repréſenterent que mon honneur exigeoit que je vengeaſſe l'inſulte faite à ma famille; que la demande du jeune Del Carpio avoit plutôt l'air d'une menace que d'une priere; que le compte orgueilleux qu'il faiſoit de

ſes ſervices, la récompenſe qu'il ſollicitoit étoient de véritables reproches, que conſentir à ce qui étoit demandé ſi hautement, c'étoit ou crainte ou foibleſſe dans un monarque; enfin, qu'en accordant la rémiſſion de la peine infligée par mon prédéceſſeur, c'étoit déclarer que ſon jugement avoit été injuſte. Toute la famille de Saldagne eſt l'ennemi juré de votre maiſon, m'ajouta un de mes miniſtres en ſecret; voyez maintenant s'il eſt poſſible de relâcher ſon chef.

Avec ces différentes repréſentations mes miniſtres parvinrent à leur but, le jeune Del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui cauſa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une priſon éternelle accablerent le vieillard, & le précipiterent au tombeau, ainſi que je l'appris dans la ſuite. Cette ſeule injuſtice me coûta deux de mes plus fideles ſujets.

Je dois dire auſſi que mes miniſtres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaiſe opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps pour ôter l'eſſor à ſon eſprit; tantôt ils le peignoient prêt à ſe révolter, & rempli de ſentimens qui ne s'accordoient pas avec la ſoumiſſion qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé &

reſpecté, malheureuſement pour moi, je ne l'ai ſu qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la bouche d'un miniſtre eſt un reſſort ſecret qui empêche le ſouverain d'agir d'une maniere ouverte & confiante avec ſes ſujets; car, comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle ſeroit auſſi très-dangereuſe pour le miniſtre qui ne connoît que ſon intérêt, auquel il ſacrifie ſans ceſſe le maître & les ſujets.

Je vous ai rapporté les avantures les plus remarquables de ma vie; je peux vous aſſurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles ſe montrent du haut d'un trône. Il eſt bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'euſſe joué dans le monde, ſi Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers Del Carpio. L'hiſtoire de Saint Jacques lui donna ſeulement occaſion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le ſourcil, & me renvoya avec cette réponſe laconique: Roi, retournez au monde.

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus enſuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raiſon que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & ruſé. Je connoiſſois la foibleſſe de mon maître, de pluſieurs courtiſans, & je ſus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chériſſoit pas moins, que l'empereur Domitien chériſſoit le comédien Paris, & de même que ce dernier, je diſtribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtiſans; ils me traitoient réellement en fou, & cependant ils faiſoient l'éloge de mon eſprit, peut-être pour s'exercer dans l'art ſublime des flatteries.

Parmi ces ſeigneurs, il en étoit un ſur-tout qui ne ſe diſtinguoit que par la plus noire méchanceté. L'eſprit, le bon ſens, le courage, l'extérieur lui manquoient abſolument. Les qualités du cœur n'étoient

pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monſtre le plus malin qui fût au monde.

Ce perſonnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit ſans ceſſe des éloges à mon eſprit, deſcendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique mal-adroites & déplacées, produiſirent cependant un ſi bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, ſoit reconnoiſſance pour ſes douceurs, je fis ſi bien, qu'il obtint un Evêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la croſſe & la mître que je lui avois procurées, l'éleverent ſi fort, qu'il ne daigna plus s'abaiſſer juſqu'à moi.

Les plus grands ſeigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes inſolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majeſté ſimple me dit un jour. Tu as tant de pouvoir qu'on te prend preſque pour le roi, & moi pour ton bouffon. Je fis ſemblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi? non, ſire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremiſe. Il lui perſuada enſuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquiſition contre la ceſſion de Perronne.

Balduin vint à la cour pour redemander ſa ville d'Arras, mais il négligea, ſoit par orgueil, ſoit par ignorance de me prévenir en ſa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choiſi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit avec dédain qu'il n'avoit pas beſoin du conſeil d'un fou. Je lui repliquai que je n'étois pas ſurpris de ce qu'il réuſſiſſoit ſi mal, puiſqu'il ne ſuivoit effectivement que le conſeil d'un ſot. J'ajoutai qu'il y avoit des foux qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit bruſquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puiſqu'il voyageoit toujours ſeul! Eh, monſieur, repliquai-je, je ſuis ſouvent ſeul, & cependant on dit que j'ai toujours un ſot avec moi.

Cette réponſe excita la riſée de ceux qui étoient préſens. Balduin fut ſi piqué, qu'il me donna un ſoufflet. Je courus auſſi-tôt me plaindre au roi, qui ſur le champ renvoya le comte de la cour, ſans vouloir écouter ſa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence, & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon eſprit; car réellement mes plaiſanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans ſe haïſſent, & ſe portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoique à l'extérieur ils s'épuiſent en civili-

tés, & s'eſtropient réciproquement à force de careſſes : à la cour, dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, parce que la raillerie qui bleſſe la vanité d'un ſeul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant auſſi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ſes favoris, étant le moule où ſe modelent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je paſſaſſe pour un bouffon très-ſpirituel, puiſque ſa très-ſimple majeſté me regardoit comme le plus fin des courtiſans, & le plus ingénieux de ſes ſujets. Je ſuis ſûr que le cheval de Caligula paſſa à la cour de ſon maître, pour un conſul auſſi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je diſois excitoit le rire, & paſſoit pour une fine raillerie, ſurtout auprès des dames, qui très-ſouvent rioient avant que j'euſſe parlé, ou qui ſe faiſoient un plaiſir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'euſſe honte d'avoir dit une bétiſe.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité ſuivoit toujours mes impertinences. Cependant, un jour que j'avois raillé ſur la beauté d'une Dame nommée Adelaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit ſi mal la raillerie, qu'elle réſolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y

réuſſit fort bien, car que ne peut pas une femme animée par la vengeance, auprès d'un homme qui mérite le nom de ſimple?

Dès ce moment la familiarité du roi avec moi diminua de jour en jour. Si je prenois encore des libertés, il me donnoit des marques de mécontentement ſi viſibles, qu'elles n'échapperent pas aux courtiſans, qui ſans ceſſe ont les yeux attachés ſur leur idole & ſur ſes mouvemens. Auſſi, quand j'euſſe été aſſez aveugle pour ne pas appercevoir moi-même le changement du roi, la conduite des gens de cour envers moi, ne m'eût que trop confirmé ma diſgrace. Autant on avoit marqué d'empreſſement pour m'entretenir, autant on apportoit de ſoin à m'éviter.

Je devins bientôt l'objet des railleries des pages & des valets. Un officier de la garde, avec lequel je vivois très-librement depuis long-tems, & à qui j'avois ci devant rendu ſervice, me donna même un ſoufflet, en me diſant de me familiariſer avec mes ſemblables.

Juſques-là j'étois ſûr du changement du roi, mais je n'en pouvois deviner le ſujet. Adelaïde étoit à l'abri de mes ſoupçons, car nombre de fois j'avois plaiſanté ſur ſon honneur que j'avois mis en équivoque, ſans qu'elle ſe fût offenſée. Mais cette femme ayant déclaré publiquement que je devois m'attendre à être renvoyé de la cour,

comme un perſonnage ſtupide, j'en conclus que toutes perſonnes de ſon ſexe, ſont en général moins ſenſibles aux doutes qu'on jette ſur leur honneur, qu'aux outrages qu'on fait à leur beauté.

Mes affaires étoient donc dans le plus mauvais état à la cour. Je n'y excitois plus de ſourires; on me fuyoit de tous les côtés; cependant le roi me trouvant un jour ſans mon habillement ordinaire, il m'honora de ces mots. Bouffon, pourquoi ſans ton habit? Monſieur, répondis-je, les Bouffons ſont maintenant ſi communs à votre cour, que mon habit m'ennuye. Pourquoi, reprit ſa ſimple majeſté, ſont-ils actuellement plus communs que ci-devant? c'eſt, repartis-je, qu'il y a bien des dames qui jouent tous les jours auprès de vous le rôle de Bouffon.

Le roi ne comprit rien à ma réponſe; mais pluſieurs de ceux qui l'entendirent, s'applaudiſſoient d'avance de me voir fuſtigé pour une pareille impertinence. La reine à qui on rapporta ma replique, & qui ſavoit quelle regardoit Adelaïde, contre laquelle ſa majeſté avoit des raiſons d'être piquée, me demanda au roi, & me prit à ſon ſervice.

Mon rôle devint à ſa cour auſſi brillant qu'il l'avoit été ci-devant à celle du roi, mais l'acteur n'étoit pas plus ſpirituel, & les ſpectateurs étoient auſſi ſots. D'ailleurs

la reine jouiſſant d'un pouvoir qui ne s'étendoit pas au-delà de ſa cour, la conſidération dont je jouiſſois moi-même, avoit les mêmes bornes ; l'on n'achetoit plus comme autrefois ma protection à force de préſens.

La reine qui étoit d'un caractere ſérieux & indolent, fut bientôt ennuyée de mes folies; on ne s'occupa plus de moi; ſa cour ne me regarda plus qu'avec mépris. Ma petite vanité offenſée de voir ma perſonne par-tout rebutée & avilie, s'enfla tellement par la rage & le dépit, qu'elle m'étouffa.

Après avoir ainſi quitté le monde & la cour, il fallut paroître devant Minos; quelques-unes de mes avantures le firent rire, mais le plus grand nombre lui fit pitié: on n'a pas beſoin de bouffon dans l'Eliſée, me dit-il; en conſéquence vous n'avez qu'à retourner d'où vous venez.

CHAPITRE XIX.

Julien paroît dans la perſonne d'un mendiant.

LE ſort me redonna un corps à Rome, où je naquis dans une famille nombreuſe & pauvre, c'eſt-à-dire, pour parler vrai, qu'elle ne trouvoit ſa ſubſiſtance que dans la charité de ſon prochain.

A moins d'avoir profeſſé la gueuſerie, on ne peut avoir une idée juſte de cet art, qui eſt auſſi régulier, & auſſi méthodique que tout autre. Il a ſes loix & ſes ſecrets qui demandent pour être connus, un noviciat auſſi long que l'ordre monaſtique le plus auſtere.

La premiere ſcience néceſſaire c'eſt d'avoir une mine pitoyable. Il eſt vrai que pour réuſſir il faut des diſpoſitions naturelles; mais avec un peu d'étude, il n'eſt perſonne qui ne parvienne à ſe faire une phiſionomie digne de compaſſion, ſur-tout s'il s'exerce dans ſon adoleſcence, lorſque les muſcles de ſon viſage ſont encore tendres & fléxibles.

Il en eſt de même de la voix qu'on doit avoir aigre & plaintive. Heureux celui que la nature a comblé de ſes dons à cet égard! mais l'application & les ſoins peuvent corriger

corriger un organe trop robuſte, & trop aſſuré.

Les femmes ont également des exercices à ſuivre avant d'être admiſes au premier rang des gueux. Indépendamment des deux points, dont on vient de parler, elles doivent ſavoir pleurer. Certes, ce n'eſt pas une choſe difficile pour elles, car toute leur eſpece a ſans ceſſe les larmes à commandement.

Nulle condition n'exige des connoiſſances ſi profondes dans la nature humaine, que la profeſſion de mendiant. L'étude des caracteres, des inclinations des hommes, eſt d'une néceſſité ſi indiſpenſable, que je ſuis perſuadé qu'un homme d'état en ſeroit plus habile, s'il avoit vécu quelque tems avec des gueux.

Il y a même plus de reſſemblance qu'on ne l'imagineroit d'abord, entre ces deux caracteres, puiſque tous leurs principes, tous leurs mouvemens tendent à un même but, à tromper leurs ſemblables. Si ces deux états différent pourtant en quelques points, c'eſt que le mendiant ſe contente de peu; & que l'homme d'état n'eſt jamais content.

Un philoſophe ancien a dit, qu'il eſt de la prudence humaine, de ne jamais donner à perſonne un titre inférieur à celui qu'il mérite réellement. Je ne ſais ſi mon pere avoit fait ſa philoſophie, mais il fut de

même avis que cet antique philoſophe, dont il m'inculqua la maxime à coups de fouet.

Ce fut à l'occaſion du pape. J'avois eu le bonheur d'approcher le ſaint pere de fort près, & rien ne m'annonçoit ſa ſainteté. Je lui adreſſai donc ces paroles, monſieur, par la grace de dieu, au nom du ſeigneur, je vous ſupplie.....Petit drôle, repartit le pape d'un air très-ſérieux, tu mérites d'être châtié pour prendre le nom de dieu en vain; il avoit raiſon, car il ne me donna rien.

Mon pere, qui avoit entendu la charitable ſentence du ſaint pere, s'empreſſa de l'exécuter, & me donna cent coups de verge. Moi, qui croyois que j'étois fuſtigé pour avoir pris le nom du ſeigneur en vain, je promettois de ne plus le prendre; mais à cette promeſſe mon pere me repliqua que le nom de dieu n'entroit pour rien dans la correction paternelle qu'il me donnoit, mais qu'elle avoit pour but de m'apprendre à être plus prudent une autre fois, & à appeler le pape votre ſainteté.

Si tout le monde étoit auſſi bien aviſé que le ſont les Eccléſiaſtiques; on ne verroit bientôt plus de mendians, car tant que j'ai vécu dans cet état, je ne me ſouviens pas d'avoir reçu plus de deux aumônes, des gens de cette robe.

La premiere, je la dûs à un homme d'un

tein frais, & d'un embonpoint vermeil, qui, je crois, étoit directeur de nones; il me donna une petite piece d'argent, en m'aſſurant qu'il ne lui en reſtoit pas tant à lui-même.

Mon ſecond bienfaiteur Eccléſiaſtique fut un joli jeune homme amoureux de ſa perſonne, qu'il avoit embellie pour la premiere fois d'un rabat & d'un habit d'abbé. Je l'abordai en lui diſant, mon très-révérend, mon bon frere, voyez mon état & conſidérez votre habit. Cela eſt bon, mon fils, me répondit-il; tenez, priez Dieu qu'il me conſerve la ſanté.

Auprès des dames, je me ſervois de cette formule générale; *ma belle & gracieuſe dame, dieu béniſſe votre famille, dieu conſerve votre beauté.* Ce dernier vœu produiſoit ſur-tout un bon effet, d'autant meilleur que la perſonne étoit plus laide.

C'étoit une régle généralement reçue parmi nous, que plus un homme avoit un train magnifique, moins il y avoit d'eſpérance dans ſa charité. Au contraire un carroſſe brun ſans dorure, avec un ſeul domeſtique, nous apportoit infailliblement quelque aubaine.

Nous remarquions auſſi beaucoup de différence dans la libéralité des mêmes perſonnes ſelon le tems & les circonſtances. Un joueur par exemple eſt communément plus libéral lorſqu'il perd que lorſ-

qu'il gagne. Dans ce dernier cas, tous ſes cheveux lui coûteroient moins à donner qu'un Schelling.

Un avocat qui revient de ſa maiſon de campagne pour plaider à la ville, un médecin qui ſort pour aller voir ſes malades, méritent des ſollicitations dans ces inſtans; mais quand ils rentrent chez eux, leur ame eſt un roc inſenſible.

Une autre de nos maximes qui eſt très-ſûre, c'eſt que ce ſont ceux qui ſont le moins riches qui donnent le plus ſouvent. Le premier art d'un mendiant conſiſte donc à diſtinguer le riche & l'indigent; c'eſt une choſe qui demande de la pénétration, puiſqu'il s'agit de ne pas prendre l'apparence pour la réalité; car l'indigent eſt perpétuellement occupé à ſe donner l'apparence du riche, au lieu que ce dernier ſe contente d'être, ſans chercher à paroître ce qu'il eſt en effet.

On peut juger ſûrement d'après cette regle générale, que toutes les fois qu'une perſonne ſe donne les plus grands ſoins de paroître brillant & magnifique, il eſt conſtant qu'elle fait plus qu'elle ne peut.

Nous autres mendians nous n'avons rien de plus avantageux que de diſcerner ces gens faſtueux, de flatter leur vanité, & de louer leur pompe. C'eſt un moyen ſûr d'exciter leur généroſité.

Il eſt cependant une eſpece de gens ri-

ches qui aiment à faire parade de leurs libéralités. Ce ſont ceux que l'aveugle fortune a ſubitement fait paſſer de la miſere à l'opulence ; quelquefois l'avarice domine en eux, mais le plus ſouvent c'eſt la diſſipation ?

Je me ſouviens d'avoir une fois demandé quelque petite choſe à un homme de cette trempe, qui venoit de toucher une groſſe ſomme ; auſſi-tôt il me donne une poignée de guinées. L'ami qui l'accompagnoit lui ayant fait des repréſentations à ce ſujet. Pourquoi ne lui donnerois-je pas, reprit-il, qu'eſt-ce que vingt guinées ſur dix mille ?

A juger des choſes ſur le fond plutôt que par la forme, l'état de mendiant eſt peut-être cent fois plus heureux qu'aucun de ceux où nous porte l'ambition. Notre barque n'arrive au port qu'après bien des orages, qu'après une foule de dangers & d'écueils que l'on n'évite qu'à force de fatigues & de travaux. Un mendiant raiſonnable, au contraire, n'a qu'à ſe rappeler ſans ceſſe que les hommes ſont pétris de vanité & de foibleſſe. C'eſt ſur ce reſſouvenir que ſont fondés ſa fortune & ſes revenus. Qu'il flatte, qu'il careſſe leurs défauts ; ſes profits ſont aſſurés.

Il eſt une félicité ſi bien alliée avec l'argent qu'on acquiert facilement, que rarement il cauſe des inquiétudes à l'acquéreur ;

autant on a d'occaſion d'obtenir, autant on en cherche pour diſſiper. Il réſulte de-là que notre argent ne nous apporte que du plaiſir & jamais de ſoucis, ni la volupté, ni la ſenſualité ne nous ſont inconnues. L'eſprit dégagé de toute inquiétude ſur l'avenir; entiérement livrés au préſent, je défie le plus opulent des hommes, de goûter des raviſſemens plus délicieux que ceux que nous goûtons dans les bras de l'amour.

En mon particulier, cette charmante paſſion m'a procuré ſur la terre une félicité que je n'ai retrouvée que dans ce lieu de délices. J'épouſai la fille d'un mendiant qui mourut gueux, après avoir toujours joui d'un bon revenu. Il ne lui laiſſa pour héritage, qu'une petite maiſon, avec un jardin bien entretenu, ſituée au pied d'une coline aſſez près d'une grande route. Je n'eus jamais eu des ſujets de m'applaudir de notre union. Elle étoit douce, complaiſante, pleine d'attention; à la chûte du jour je trouvois un excellent ſouper préparé, & je la regalois de l'hiſtoire de mes aumônes, du portrait de ceux qui m'avoient donné. Nous nous applaudiſſions mutuellement de les avoir ſi bien trompés; c'étoit un divertiſſement réel pour nous que de nous arrêter à l'idée que nous étions plus ſenſés & plus heureux que tous ces ſots qui ſe laiſſoient duper ſi facilement.

Peut-être me ſuis-je trop arrêté ſur mes

rôles de mendiant, je finis en vous disant, que je mourus à l'âge de cent deux ans, sans avoir connu d'autre maladie que les foiblesses qui accompagnent un grand âge.

Minos, après avoir entendu le récit de ma vie, me demanda combien j'avois menti de fois. Il n'y avoit pas moyen de lui cacher la vérité. J'avouai sincérement que mes mensonges pouvoient aller à cinquante millions ou environ.

Un pareil menteur, dit-il d'un air sévere, oseroit-il espérer d'entrer dans l'Elisée? je m'en retournai aussi-tôt que j'eus entendu ces mots, & j'eus pour la premiere fois le plaisir de n'avoir pas été renvoyé par ses ordres.

CHAPITRE XX.

Julien naît Prince, & enſuite homme d'Etat.

JE naquis d'une Princeſſe Allemande; mais, pour conſerver ma mere, on me déchira par morceaux, de maniere que ma vie finit au même inſtant qu'elle avoit commencé.

Les ames qui ſont ſéparées des corps avant d'avoir atteint leur cinquiéme année, doivent, immédiatement après cette ſéparation, retourner animer d'autres corps.

Après avoir paſſé différentes enfances, le deſtin me prépara un nouveau rôle conſidérable ſur le théâtre du monde. Je naquis en Angleterre ſous le regne du Roi Ethelred II: mon pere étoit Ulnoth, Comte ou *Thane* de Suſſex. Je fus enſuite connu ſous le nom du Comte Goodwin, & je commençai d'attirer les regards du monde, dans le tems d'Harald Harcfoot; je m'avançois au Trône du Royaume de Weſſex, au préjudice d'Hardecanut, fils d'Emma, qui s'efforça dans la ſuite de mettre la Couronne ſur la tête d'un autre de ſes fils. Je découvris ſon deſſein; je le communiquai au Roi, en lui propoſant de ſe défaire des deux jeunes princes que leur mere avoit fait

venir nouvellement de Normandie, avec le consentement du Roi.

Emma s'étoit attiré la vénération publique, & la confiance du Roi, par une grande dévotion, & par un mépris affecté des biens de ce monde.

Je conseillai à Harald de l'inviter à venir à sa Cour avec ses enfans, afin d'avoir plus de facilité à la débarrasser d'un monde qu'elle mépriſoit. Mais cette prudente mere, qui se défioit de moi, n'envoya qu'Alfred, & garda Edward auprès d'elle. Je n'eus pas plutôt le jeune Alfred en ma puissance, que je le fis transférer à Ely, où je donnai ordre, par la bouche du Roi, de le raser, de lui crever les yeux, & de l'enfermer dans un Couvent.

Cette action, quelque cruelle qu'elle paroisse, coûte peu de scrupule à un Ministre, parce que l'intérêt du Prince est un vernis, qu'il fait appliquer aux entrepriſes les plus injuſtes, & qui sert de voile à tout ce qui est le fruit de sa propre cupidité.

Edward, second fils d'Emma, s'enfuit en Normandie pour éviter le sort de son frere. Après la mort d'Harald & d'Hardecanut, il s'empressa de rechercher mon amitié; il me proposa un accommodement si avantageux, que je travaillai volontiers à lui procurer la Couronne, dans la confiance que mon pouvoir sauroit bien enchaîner son ancienne inimitié.

je l'ai dit, dépourvu d'eſprit, & même du ſens commun ; car, après avoir reçu ma fille en mariage, il refuſa de le conſommer uniquement par haine contre moi, puiſqu'Editha étoit reconnue pour la plus belle femme de ſon tems.

Il ſe rendit également coupable envers ſa mere, de l'ingratitude la plus noire. En récompenſe des ſoins qu'elle s'étoit donnés pour lui procurer une Couronne, il la relégua dans une triſte priſon, où elle paſſa le reſte de ſes jours; je dois dire à la vérité que ce fut par mes conſeils. A l'égard de l'hiſtoire des neuf ſocs ardens, ſur leſquels on dit qu'elle fut obligée de marcher, ou des neuf terres qu'elle me donna pour en être diſpenſée, c'eſt une pure invention. Comment m'eût-elle donné des terres, elle n'en poſſédoit pas une ſeule ?

Le premier déſagrément que j'eus dans le miniſtere, me fut cauſé par mon fils Swane, qui avoit violé dans le comté de Hereford l'abbeſſe de Lon, appelé dans la ſuite Leon-Minſter. Après cette action, qui n'étoit rien pour le fils d'un Miniſtre tout-puiſſant, il ſe ſauva en Dannemarck, d'où il ſollicita ſa grace auprès du Roi. Elle lui fut refuſée d'abord, par le conſeil de quelques Eccléſiaſtiques, & principalement par celui d'un certain chapelain, à qui j'avois empêché le Roi de donner un Evêché.

Mon fils, irrité de ce refus, tomba ſur les

côtes du Royaume, avec pluſieurs Vaiſſeaux, les ravagea en commettant mille cruautés, qui réellement eurent un bon effet, puiſque Sa Majeſté, dont la timidité étoit depuis long-tems la foibleſſe capitale, prit une ſi grande terreur de cette irruption, qu'il pardonna bien vîte à mon fils, non-ſeulement ſon premier crime, mais encore celui de ſa révolte, qui étoit bien plus puniſſable. Auſſi cette conduite lui fit perdre la reconnoiſſance du coupable, & lui attira de plus le blâme de tous les gens ſenſés.

Le Roi favoriſoit beaucoup les Normands. Il avoit nommé un certain homme de cette nation à l'Archevêché de Cantorbery, & lui avoit donné la plus grande confiance. Je ne pus ſupporter la faveur d'un homme qui étoit parvenu ſans ma protection. Sa ſeule préſence excitoit mon envie, & me donnoit de l'appréhenſion.

Un premier Miniſtre ne ſe croit aſſuré de la faveur de ſon Souverain, qu'autant qu'il n'a point de rivaux. Le moindre partage le rend auſſi jaloux que le plus tendre mari l'eſt du cœur de ſa femme. S'il élève quelqu'un, il ſait toujours ſe réſerver aſſez de pouvoir ſur lui, pour le remettre en ſon premier état, quand il oſe contrarier ſa volonté; mais, quiconque devient favori du Roi, ſans la bienveillance du Miniſtre, une des premieres regles de la politique eſt de le précipiter bien loin du Trône.

En un mot, la faveur des Rois eſt auſſi mobile que la faveur des femmes; le ſeul moyen de la conſerver, c'eſt d'éloigner tous ceux qui pourroient y prétendre.

Je reconnus bientôt que l'Archevêque de Cantorbery avoit le plus grand crédit auprès du Roi; il procura une charge conſidérable à un certain Rollo, Romain de nation, homme ſans naiſſance, & dépourvu de toute eſpece de talens. Lorſque je repréſentai au Roi qu'un homme de cette trempe étoit indigne d'un pareil emploi, il me répondit que c'étoit un ami de l'Archevêque. En ce cas, repliquai-je, c'eſt l'ami d'un ennemi de Votre Majeſté. Je ne pouſſai pas la converſation plus loin pour cette fois, mais je m'apperçus bientôt que l'Archevêque avoit été informé de cet entretien. J'en conclus que le Roi ſe confioit ſurement plus à lui qu'à moi.

L'autorité que l'on a ſur l'eſprit d'un Prince, étant une fois perdue, il eſt difficile de la recouvrer, à moins qu'on ne puiſſe ſe rendre redoutable. Comme c'étoit par ce moyen que je l'avois acquiſe & que je l'avois conſervée, je cherchai donc les occaſions de la regagner par la même voie.

Le Comte de Boulogne me ſervit très-heureuſement dans cette circonſtance. En s'en retournant dans ſon Comté, il avoit envoyé ſes gens pour lui préparer ſon logement à Douvres; ils voulurent s'emparer

d'une maiſon malgré le propriétaire; il s'enſuivit une batterie dans laquelle un des gens du Comte fut tué.

Ce Seigneur ſe rendit auſſi-tôt auprès du Roi pour ſe plaindre, & demander la mort des meurtriers de ſon domeſtique. Sa Majeſté trouvant cette demande juſte, m'ordonna de punir rigoureuſement les coupables, parce que j'étois leur Juge naturel, comme Comte de Kent.

Au lieu de marquer ma déférence aux volontés du Roi; les Anglois, répondis-je avec chaleur, ne puniſſent perſonne ſans l'entendre, & ne laiſſent perdre ni leurs droits, ni leurs privileges. Je ferai citer l'accuſé; s'il eſt coupable, il ſera puni dans ſon corps & dans ſes biens; s'il eſt innocent, je l'abſoudrai. Je ſuis Comte de Kent, il eſt de mon devoir de défendre & de protéger tous ceux qui ſont ſous ma domination.

Cet incident entroit très-bien dans mes vues, puiſque ma rupture avec le Roi avoit l'air d'être occaſionnée par mon attachement aux intérêts du peuple. En effet, je me conduiſis avec tant d'adreſſe, que tout le monde accourut en foule, ſous l'étendart de ma révolte; & je leur inſinuai encore que je n'avois pris les armes, que dans la vue de les garantir d'une puiſſance étrangere.

Le mot d'étranger inſpire généralement en Angleterre une haine ſi forte, peut-être

parce qu'on y a ſouffert de grandes perſécutions des nations étrangeres, ſur-tout des Danois, que ce fut un nouveau motif pour le peuple, de prendre mon parti avec tout le fanatiſme qui embraſe des têtes ſtupides.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'après mon banniſſement de l'Angleterre, étant revenu à la tête d'une armée de Flamands, que je deſtinois à piller Londres, je publiai que je ne ſongeois qu'à défendre les Anglois, contre toute puiſſance étrangere, & l'on ajouta foi à mes déclarations. Ce qui fait voir qu'il n'eſt point d'abſurdité qu'on ne puiſſe perſuader au peuple, quand une fois l'on a gagné ſa confiance.

Le roi ſauva Londres, en ſe réconciliant avec moi, & en reprenant ma fille pour ſa femme; enſuite je congédiai ma flotte & mon armée.

Auſſi-tôt que j'eus regagné la faveur du roi, ou, ce qui m'étoit indifférent, la même autorité que j'avois eue, je me livrai à mon reſſentiment contre l'archevêque. Il avoit déjà, de lui-même, pris le parti de ſe retirer dans un couvent de Normandie, mais ma vengeance n'étoit pas ſatisfaite. Je le fis bannir du royaume en forme. Son ſiege archiépiſcopal fut déclaré vacant, & je lui nommai un ſucceſſeur.

Ma nouvelle autorité fut de courte du-

rée. Le roi, qui me craignoit fort, & qui me haïſſoit encore davantage, n'oſant uſer de violence ouverte contre moi, employa le poiſon.

Il fit débiter enſuite le conte ridicule, que j'avois deſiré de trouver la mort au premier morceau que je mangerois, ſi j'avois eu part au meurtre de ſon frere Alfred, & que la vengeance divine avoit éclaté viſiblement contre mon invocation téméraire, puiſqu'en effet le premier morceau m'avoit étranglé.

Ce rôle d'homme d'Etat eſt un des plus mauvais qu'on puiſſe jouer dans le monde; car il entraîne beaucoup de dangers, il cauſe de grandes inquiétudes, & ne rend que peu de ſatisfaction. En un mot, c'eſt une pilule qui ſeroit très-amere & très-dégoûtante pour tous les hommes, ſi elle n'étoit dorée par la vanité, & édulcorée par l'ambition. Auſſi Minos uſe-t-il de beaucoup d'indulgence & de compaſſion envers ceux qui l'ont avalée. Je ne condamne jamais, me dit ce juge équitable lorſque je parus devant lui, un premier miniſtre qui a fait une ſeule bonne action en ſa vie, quand même il auroit commis un forfait chaque jour.

J'étendis le ſens de cette explication un peu trop loin, & j'en conclus que l'entrée de l'Eliſée ne pouvoit m'être refuſée; mais Minos me déclara qu'il falloit me retirer,

parce que jusqu'à présent il n'y étoit encore entré aucun premier ministre. Vous devez être assez content de ne pas être précipité dans le gouffre infernal, car tout autre n'y auroit pas échappé s'il avoit commis seulement la moitié de vos crimes.

CHAPITRE XXI.

Avantures de Julien devenu ſoldat.

JE revis le jour à Caen en Normandie ; le nom de ma mere étoit Mathilde. Quant à celui de mon pere, il me ſeroit très-difficile de le dire, car la bonne Mathilde me révéla, peu d'heures avant ſa mort, que ſes préſomptions tomboient ſur cinq capitaines du duc Guillaume, qui fut ſurnommé depuis le *Conquérant.*

A l'âge de treize ans, étant grand & robuſte, j'entrai au ſervice de ce duc, j'abordai avec lui près de Pemſey dans le comté de Suſſex, & je fis mes premieres armes à la bataille de Haſting.

Il eſt impoſſible de vous peindre l'excès de la frayeur qui me ſaiſit lorſque l'armée donna, & ſur-tout lorſque je vis tomber les deux camarades qui étoient à mes côtés. Cette crainte ſe diſſipa pourtant ; mon ſang s'échauffa, j'oubliai le danger. Mon courage s'anima de maniere que je peux ſoutenir, que je me battis de mon mieux, juſqu'à ce que je reçus à la cuiſſe une bleſſure qui m'ôta les forces & la connoiſſance.

Je reſtai couché parmi les morts, expoſé ſans ceſſe au danger d'être écraſé par les chevaux de l'armée, & par ceux des en-

nemis juſqu'au lendemain matin, qu'un parti qui venoit charitablement dépouiller & enlever les morts, me trouvant un ſouffle de vie, me tranſporta à l'hôpital, où ma jeuneſſe, aidée de bons ſoins, me fit un peu recouvrer l'uſage de ma cuiſſe.

Auſſi-tôt que Douvres eut été conquis, j'y fus tranſporté avec les autres malades, & ma bleſſure acheva de ſe guérir en peu de tems. Mais malheureuſement en jouant avec d'autres convaleſcens, au grand air, je gagnai une fluxion qui m'affoiblit extrêmement, & je ne fus guéri qu'après beaucoup de tems.

Pendant que je me trouvois dans cet état avec une grande foibleſſe, & manquant du néceſſaire, j'avois la douleur d'entendre dire, comment mes camarades paſſoient leur tems à piller, à voler, à ſe divertir dans toutes ſortes de débauches.

Après mon rétabliſſement je reſtai en garniſon dans le fort de Douvres. Les officiers y étoient paſſablement bien, mais les ſoldats manquoient de tout, & qui pis eſt, étoient logés ſi fort à l'étroit, que faute de place nous couchions quatre ſur une botte de paille; ce qui occaſionna des maladies qui emporterent pluſieurs centaines d'hommes.

J'avois ſéjourné quatre mois dans ce fort, lorſque le comte de Boulogne vint ſecrétement de France, pour nous ſurprendre

pendant la nuit ; nous le reçûmes ſi mal, qu'il fut obligé de ſe retirer précipitamment avec une poignée de monde. J'eus le bras caſſé dans cette affaire ; trois mois ſuffirent à peine pour être parfaitement guéri de cette nouvelle bleſſure.

Dans ma convaleſcence, j'avois fait connoiſſance avec une jeune demoiſelle du voiſinage, dont les parens étoient d'un état à ne pas donner leur fille à un ſoldat. Mais comme cette jeune perſonne ne ſentoit pas moins d'inclination pour moi, que j'en avois pris pour elle, & que ſes parens l'aimoient tendrement, ils conſentirent à me l'accorder, & dès ce moment on prit jour pour la célébration de notre mariage.

Le ſoir qui précéda ce jour fortuné, je m'enivrois d'avance du plaiſir que me préparoit le jour ſuivant, lorſque je reçus ordre de marcher le lendemain matin, & de me rendre au camp près de Windſor, où Guillaume raſſembloit une armée pour ſoumettre les provinces occidentales. Il n'y a qu'un amant paſſionné qui puiſſe ſe faire une idée de tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, lorſqu'on nous annonça cet ordre cruel. Ce qui augmentoit encore ma douleur, c'eſt qu'il étoit défendu de laiſſer ſortir perſonne du fort juſqu'au départ, de maniere qu'il m'étoit impoſſible de prendre ſeulement congé de ma maîtreſſe.

Ce jour qui devoit éclairer mon hymenée

parut enfin, mais que la ſcene étoit différente de ce qu'elle devoit être ! La perſpective riante que j'avois la veille, étoit changée en un tourment réel. Nous étions au milieu de l'hiver. Nous faiſions des marches très-longues & très-pénibles ; le froid & la faim s'uniſſoient pour nous accabler. La nuit même que je devois paſſer dans les bras de ma bien-aimée, je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante, & ſans ceſſe agité par une inquiétude cruelle qui chaſſoit le ſommeil, pour accroître mes ſouffrances. Enfin, cette nuit terrible fit une ſi forte impreſſion ſur mon ame, que, pour en diſſiper entiérement le ſouvenir, il a fallu que je fuſſe plongé trois fois dans le fleuve Lethé.

A ces mots, j'interrompis Julien, pour lui dire qu'on ne m'avoit point fait ſouffrir cette triple immerſion à ma ſortie du bas-monde. Il me répondit qu'elle ne ſe pratiquoit qu'à l'égard des eſprits qui retournoient dans le monde, afin de leur ôter le ſouvenir du paſſé, de crainte, comme dit Platon, que ce ſouvenir n'apportât un grand trouble dans leurs idées futures.

Je reviens à mes aventures. Nous continuâmes notre route avec les mêmes fatigues juſqu'à la ville d'Exceter, que nous aſſiégeâmes, & qui ſe rendit bientôt.

Le roi Guillaume y fit conſtruire un fort, où il plaça une garniſon de Normands, au

nombre deſquels j'eus encore le malheur d'être compris.

Nous nous y trouvâmes plus gênés que nous n'avions été à Douvres, parce que, comme les Habitans étoient mal intentionnés, il nous fut défendu de ſortir du Fort; ou bien pour nous mettre à l'abri du danger, nous n'en ſortions que par troupeau. Quelques inſtances que je fiſſe auprès du Commandant, je ne pus obtenir un congé d'un mois, pour aller voir ma Maîtreſſe, dont juſqu'alors je n'avois point reçu de nouvelles.

Au printems ſuivant, le Peuple s'étoit adouci; un autre Officier vint prendre le commandement du Fort, j'en obtins alors la permiſſion d'aller à Douvres. Ah! ciel, pouvois-je prévoir l'affreux accident qui m'attendoit! J'y trouve le pere & la mere de ma bien aimée, plongés dans la plus profonde affliction de ſa mort, arrivée depuis huit jours, qui lui avoit été cauſée, à ce qu'on m'aſſura, par le déſeſpoir de mon départ précipité. Ce récit me toucha juſqu'aux larmes. Je devins furieux. Je maudis le Roi & ſon ſervice. Je fis des imprécations contre l'univers entier, qui, dans ce moment n'avoit plus d'attraits pour moi. Je me jettai ſur la foſſe de ma défunte Maîtreſſe, j'y reſtai couché deux jours & deux nuits entiers ſans prendre de nourriture.

Cependant les conſeils d'autrui, le propre ſentiment de ma faim, & la raiſon, me firent abandonner un poſte où l'amour m'avoit placé, mais dans lequel je ne trouvois qu'à nourrir ma douleur.

L'anéantiſſement d'un objet que l'on aime, eſt le mal le plus douloureux & le plus ſenſible qui puiſſe affliger la vie humaine; car outre qu'il manque de cet adouciſſement que donne l'eſpérance, on ne peut abſolument attendre de conſolation, que du tems & de la raiſon. Il eſt vrai que leur effet pour être tardif n'en eſt pas moins sûr; j'en fis moi-même l'expérience. Au bout d'un an, je me trouvai auſſi heureux, auſſi content que je l'avois jamais été; l'objet de cette paſſion auquel j'avois attaché ma félicité & dont la perte m'avoit rendu pour un tems le plus miſérable des humains, étoit totalement oublié.

A l'expiration de mon congé, qui étoit d'un mois, je rejoignis ma troupe à Exeter, d'où peu de tems après nous eûmes ordre de nous porter dans les Provinces du Nord, pour diſſiper les forces réunies des Comtes de Cheſter & de Northumberland. Arrivés à York, le Roi pardonna aux Chefs rebelles, mais punit ſévérement quelques autres qui étoient moins puiſſans, & moins coupables.

Moi, j'eus ordre de m'aſſurer de la perſonne d'un homme qui n'étoit jamais ſorti

de ſa maiſon, & de le conduire en priſon. Une pareille action me faiſoit horreur. Dans tout autre état, l'eſpoir de la récompenſe la plus conſidérable ne m'eût jamais rendu l'inſtrument d'une pareille injuſtice. Mais telle eſt la ſoumiſſion d'un Soldat aux volontés de ſon Roi, & de ſon général, que j'arrêtai l'homme déſigné ſans ſcrupule, ſans même que les larmes de ſa femme, ni les cris de trois petits enfans fiſſent aucune impreſſion ſur mon ame.

Quoique cette cruauté ſoit peu de choſe en comparaiſon de celles que je commis dans la ſuite, elle eſt cependant la ſeule qui répugnât à mes ſentimens. Bien-tôt après nous entrâmes, ſous les ordres du Roi même, dans le Northumberland, pour punir les Habitans de ce qu'ils s'étoient joints aux Danois, près d'Osbone. On nous abandonna le pays à diſcrétion; je ne fus pas un des derniers à profiter de cette liberté. Parmi différentes barbaries dont je fus l'auteur, je n'en rapporterai qu'une, dont le ſouvenir me fait encore frémir.

J'entre dans une maiſon où je trouve une femme très jolie, qui jouoit avec un petit enfant aſſis ſur ſes genoux. A l'inſtant le feu de la concupiſcence s'allume à l'ardeur de la rapacité qui me conduiſoit; j'égorge l'enfant, je viole la mere, & je mets

mets le feu aux quatre coins de la maiſon. Je paſſe rapidement ſur bien d'autres faits héroïques de cette nature, à l'aide deſquels les princes deviennent des Héros & des Conquérans; la barbarie fut pouſſée ſi loin euvers ces pauvres habitans du Northumberland, que, dans l'eſpace de ſoixante milles, qui ſéparent York de Durham, on n'y laiſſa pas ſubſiſter deux pierres l'une ſur l'autre. Maiſons, Egliſes, tout fut brûlé & renverſé juſqu'aux fondemens.

Après cette fameuſe expédition, nous marchâmes à Ely contre Hereward, vaillant & habile Capitaine, qui commandoit un corps de rebelles, qui combattoient encore pour leur liberté, & ne vouloient pas reconnoître Guillaume pour Roi. Ils furent bien-tôt réduits; mais la gloire, plutôt que le bonheur, m'ayant fait trouver à un endroit où Hereward combattoit lui-même avec une troupe de Braves; le terrein fut diſputé vigoureuſement, je reçus pour mon compte trois bleſſures, une à la tête, une à l'épaule, & une autre dans le bras.

Ma guériſon traîna long-tems, & m'empêcha de ſuivre le Roi en Ecoſſe; le printems ſuivant, comme j'étois Normand, je ſuivis le Roi en Normandie, ainſi que tous mes Compatriotes qui reſtoient de la bataille d'Ely; & nous marchâmes contre Philippe, Roi de France, qui avoit eu

deſſein de profiter des troubles d'Angleterre, pour dépouiller Guillaume de ſon Duché de Normandie. Il y eut une eſcarmouche près de la Ville du Mans, & j'y fus bleſſé ſi dangereuſement à la cuiſſe, qu'il en fallut faire l'amputation.

Ainſi, privé d'une partie de moi-même, je reçus alors mon congé. Je gagnai ma patrie, où, dans la miſere affreuſe qui me perſécutoit, je n'avois d'autres plaiſirs que celui de raconter mes prouëſſes guerrieres, toujours avec quelques petites circonſtances, qui, ſi elles n'étoient pas dans l'exacte vérité, ſervoient du moins à embellir mes récits. J'atteignis enfin le terme de ma miſere & de ma vie, à ſoixante-trois ans.

J'avois compté que les ſouffrances de mes dernieres années ſuffiroient pour effacer le ſouvenir des cruautés de Northumberland, & pour exciter la compaſſion de Minos. C'eſt une grace, me dit ce Juge, que de vous faire retourner dans le monde. Obéiſſez.

CHAPITRE XXII.

Avantures de Julien dans la condition de Tailleur.

LE deſtin me fit naître en Angleterre dans un état que l'ingratitude des hommes a couvert de mépris, quoiqu'ils lui ayent la double obligation de voir leurs corps garantis des injures de l'air, & de ſentir leur ame flattée dans la plus ſenſible de ſes paſſions, je veux dire la vanité. Pour parler plus clairement, je naquis Tailleur d'habits. Certes, ſi l'on veut réfléchir ſur cette profeſſion, elle mérite de la conſidération préférablement à toute autre : car enfin, qui eſt-ce qui marque plus ſûrement la différence des conditions, ſi ce n'eſt le Tailleur.

Le Souverain donne les titres, mais c'eſt le Tailleur qui fait les hommes. C'eſt à ſon habileté qu'on doit l'eſtime du Peuple, l'attention du beau ſexe, & ſouvent tout le mérite perſonnel. Si les grands Seigneurs impriment du reſpect au premier abord, c'eſt lorſqu'ils en ont reçu le ſceau de leur Tailleur. Enfin, la bonne mine, les agrémens extérieurs n'attirent l'admiration qu'autant que le Tailleur ſait les mettre dans un jour favorable.

Trois habits ſuperbes, que je fis pour la cérémonie du Couronnement du Roi Etienne, prouverent mon habileté, & commencerent ma réputation.

Il eſt plus difficile de dire ſi celui qui porte un habit magnifique, ſent plus de plaiſir en admirant ſa perſonne, que nous ne goûtons de délices nous autres Tailleurs, à conſiderer notre ouvrage.

Le jour de la cérémonie, je fis tous mes efforts pour la voir de près. Si je pouvois vous exprimer combien je reſſentis de ſatiſfaction, quelles furent les douces émotions de mon ame, en entendant dire, aſſurément le Comte de Devonshire, & le Seigneur Hugt Bigot, ſont les plus beaux & les plus magnifiques de toute la Cour; préciſément c'étoit moi qui avois fait leurs habits.

Rien ne ſeroit plus agréable en effet, que de travailler pour les Seigneurs de la Cour, parce que perſonne n'a plus de talent pour apprécier & faire valoir un habit, ſi l'on n'en étoit dégoûté par une petite circonſtance fâcheuſe, c'eſt qu'on en eſt rarement payé.

Eh bien, malgré que j'aie plus perdu à la Cour, que je n'ai gagné à la Ville, j'ai toujours eu plus de plaiſir à porter un habit chez un homme de Cour que chez toute autre perſonne, quand même j'euſſe été

payé comptant chez cette derniere, choſe qui n'eſt jamais arrivée chez le premier.

On doit faire deux claſſes des gens de la Cour; les uns n'ont jamais envie de payer; les autres n'en ont que l'envie, & n'ont jamais le pouvoir. Parmi ces derniers il faut placer les jeunes Seigneurs que nous habillons à l'entrée d'une campagne, & qui ont le malheur de périr avant d'être avancés.

En tems de guerre, on prend mal à propos les Tailleurs pour des Politiques, parce qu'ils s'informent ſoigneuſement des progrès de l'armée, du ſuccès d'une bataille. Il eſt certain qu'ils ont bien des raiſons pour prendre cette peine, car il ne ſe donne pas une bataille qui ne faſſe faire banqueroute à trois ou quatre honnêtes gens de cette profeſſion.

En mon particulier, j'ai ſur-tout eu ſujet de maudire la malheureuſe bataille de Cardigan, dans laquelle les ſcélérats de Cambriers tuerent la plupart des meilleures troupes du Roi, & quantité de mes habits tomberent entre leurs mains ſans que j'en euſſe reçu le paiement.

J'ai appris depuis que j'ai quitté le monde, d'un de mes miſérables confreres, qui a gagné l'Eliſée en mourant à l'Hôpital, qu'il s'étoit introduit un uſage qui les garantit de mauvaiſes dettes.

Lorſqu'ils s'apperçoivent qu'une pratique

eſt verreuſe, ils l'enrégiſtrent ſur leur livre pour le double du prix de leurs fournitures, puis ils lui envoyent un honnête homme muni d'un petit parchemin pour exiger leur paiement. Si le débiteur ne ſatisfait point, l'honnête homme emmene le beau Seigneur chez lui, & l'y retient ſous ſa garde juſqu'à ce que le Tailleur ſoit payé. De mon tems, au contraire, quand l'homme de qualité ne vouloit pas payer, ce qui arrivoit très-ſouvent, il n'y avoit aucun moyen de l'y contraindre.

Vous aurez peut-être remarqué, dit Julien, en interrompant ſon récit, que, ſans réflexion ſur mon état actuel, je parle des différens rôles que j'ai joués dans le monde, comme ſi j'en étois encore chargé. Je vous en demande pardon. Je viens de me prendre moi-même ſur le fait, en racontant mes avantures de Tailleur. Je ſens que ces affections mondaines ne peuvent plus convenir à mon état actuel. Quoi qu'il en ſoit, je pourſuis. Je ne dois pas vous cacher que j'avois dans ma profeſſion, une certaine méthode qui me rendoit les pertes moins ſenſibles.

J'avois diviſé mes pratiques en trois claſſes; la premiere comprenoit celles qui payoient comptant; la ſeconde celles qui faiſoient long-tems attendre leur paiement. Les pratiques qui ne payoient jamais, compoſoient la troiſieme claſſe.

Je me contentois d'un profit médiocre avec les premieres, parce qu'il étoit aſſuré. A l'égard des deux autres eſpeces, je les uniſſois de maniere que les débiteurs qui payoient à longs termes, réparoient la perte que m'occaſionnoient ceux qui ne payoient point du tout. De cette maniere j'avois peu de pertes réelles, & j'euſſe laiſſé des biens conſidérables à ma mort, ſi je n'avois pas conſumé tous mes bénéfices à entretenir une Maîtreſſe, tandis que ma femme avec deux enfans reſtoient dans l'indigence.

J'avois donné à cette Maîtreſſe une jolie maiſon, ſituée ſur le bord de la Tamiſe, & pourvue abondamment de tout ce qu'elle pouvoit deſirer. Quoique ſon bien-être ne dépendît que de ma volonté, elle me gouvernoit cependant d'une maniere auſſi abſolue, que ſi j'euſſe dépendu d'elle. Je ne lui obéiſſois pas moins qu'un cheval dreſſé, obéit à la main d'un Ecuyer habile; cependant je n'étois point épris de ſa beauté, j'en connoiſſois même toute la médiocrité. Mais elle poſſédoit un certain art de volupté; elle ſavoit ſi bien choiſir les inſtans de l'employer, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de réſiſter à ſes volontés.

Cette femme dépenſoit ſi rapidement, qu'elle ſembloit avoir deſſein de me réduire à la mendicité. Moi-même, je concourois de toutes mes forces à l'exécution de ſon deſ-

ſein, car, outre mon extravagance d'avoir une Maîtreſſe & une petite maiſon, je pris encore des Chaſſeurs à mon ſervice, non que leurs jeux me procuraſſent du plaiſir, mais parce qu'il étoit de la mode d'en avoir.

Le loiſir de les exercer ne me manquoit pourtant pas; j'avois autant de bon tems que perſonne, puiſque tout mon ouvrage alors conſiſtoit à prendre la meſure de quelques pratiques diſtinguées. Je ne coupois pas un ſeul habit; certes, c'étoit encore moins par pareſſe que dans la crainte de le gâter, puiſque j'étois auſſi ignorant qu'un Tailleur de Roi.

Ces raiſons m'obligeoient d'avoir un garçon habile, qui ſavoit ſi bien profiter des circonſtances où il me voyoit, qu'il étoit réellement le maître chez moi; il gouvernoit ma maiſon auſſi deſpotiquement qu'un Miniſtre gouverne un Prince indolent ou voluptueux. Tous mes autres garçons lui témoignoient plus d'eſtime qu'à moi-même, parce qu'ils regardoient ma bienveillance comme la ſuite néceſſaire de la ſienne.

Je mourus enfin noyé de dettes, & conſumé par les plaiſirs. Minos réfléchit un inſtant après avoir entendu l'hiſtoire de ma vie, & m'ordonna de retourner dans le monde, ſans m'en dire la raiſon.

CHAPITRE XXIII.

Julien raconte ſa conduite étant Alderman ; c'eſt-à-dire Echevin.

L'ANGLETERRE fut encore ma patrie ; je reçus le jour à Londres d'un pere qui eut onze enfans, dont j'étois l'aîné, & qui étoit Magiſtrat dans cette Ville.

Quoiqu'il eut amaſſé de grands biens dans le commerce, il ne m'en revenoit pas une aſſez groſſe part pour eſpérer de vivre ſans occupations. Je me livrai donc au commerce de poiſſon, qui me procura une grande fortune.

Ce feu dévorant qu'on appelle ambition dans les Princes, & qui porte le nom d'eſprit de parti chez les Particuliers, j'en avois été enflammé dès ma jeuneſſe ; à l'âge de vingt-un ans, je m'étois déclaré zélé partiſan du Prince Jean, & ennemi de ſon frere Richard, pendant ſon voyage & ſa captivité en Terre Sainte.

Je faiſois dès-lors des harangues publiques ſur les affaires d'Etat. Je m'efforçois de ſemer le trouble, & de répandre le mécontentement dans la Ville de Londres. J'étois pourvû d'une belle voix ; mes diſcours promettoient de grandes choſes ; je les prononçois avec autant d'aſſurance que de franchiſe. Tous

Quoique l'ingrat parut faire peu de cas des éloges que je lui avois donnés, je continuai toujours de ſoutenir ſon parti, dans la vue de le ſupplanter, & devenir moi-même le chef de la faction.

L'Archevêque de Cantorbery dérangea beaucoup mes projets, & me défit de mon rival. Guillaume fut arrêté dans une Egliſe, & pendu avec neuf de ſes partiſans.

J'avois été moi-même conduit en priſon, comme adhérent de Guillaume: & j'euſſe ſubi le même ſort, ſi je n'avois été délivré par le crédit de mon pere, qui jouiſſoit d'une grande conſidération, à cauſe de ſes talens, & pour avoir prêté récemment à la Reine une ſomme conſidérable pour la rançon du Roi.

Le ſouvenir de ce danger me fit tenir tranquille quelque tems. Je redoublai de ſoins pour faire proſpérer mon commerce. J'inventai différentes méthodes de faire hauſſer le prix des poiſſons, & pour m'en reſerver le débit; ce qui m'apporta des bénéfices très conſidérables. Mon opulence me donna quelque crédit dans Londres, mais ma vanité, qui ſavoit bien le diſtinguer de celui que j'avois ambitionné ci-devant, n'en étoit que peu flattée, parce qu'enfin, dans toute affaire de commerce, l'argent eſt le mobile de l'autorité, & fait tout le mérite.

Mais comme on a remarqué que la même ambition qui conduiſit Alexandre en Aſie,

gueil du Pape Innocent, qui, ligué avec le Roi de France, obligea Jean de remettre ſa Couronne entre ſes mains, de la recevoir enſuite comme ſon Vaſſal, & de ſe reconnoître pour Tributaire du Saint Siege; droits inouis, que l'arrogance ſeule avoit pu former, que la foibleſſe accorda, & qui cauſerent dans la ſuite des maux infinis à la nation.

Le Roi eut beſoin d'argent, & ne pouvoit en trouver. Il eut recours à la ville de Londres, où j'avois alors une ſi grande influence, qu'il n'avoit rien à eſpérer, s'il n'achetoit mon ſuffrage. Je connoiſſois auſſi moi-même toute mon importance, ce fut un motif pour me vendre au plus haut prix.

Je demandois une charge, une penſion & la dignité de Chevalier. On me fit d'abord Chevalier, & l'on me promit tout le reſte.

En conſéquence, je me rends à l'Hôtel de Ville, & j'y parle pour l'intérêt du Roi, avec le même zele que j'avois ci-devant employé contre lui. Je m'efforçai de prouver que les vues de la Cour étoient légitimes, & je finis par exhorter vivement mes Concitoyens à ouvrir leurs bourſes pour les ſeconder. Mon éloquence n'eut point l'effet que je m'en étois promis.

Le peuple ſe regarda d'abord avec étonnement. Un perſonnage plaiſant s'écria; ce ſont *des poiſſons gâtés par la Cour.* C'étoit

une alluſion à mon commerce. Auſſi-tôt ces paroles paſſent de bouche en bouche, & retentiſſent comme un coup de tonnerre qui ſe trouve prolongé par l'écho des nues & forêts.

Le mécontentement de l'aſſemblée étoit général. Je pris le parti de m'évader, mais la populace me reconduiſit juſqu'à mon logis en me criant : *poiſſons gâtés par la Cour.*

Je fus enſuite rendre compte au Roi de ce que j'avois ſouffert pour ſes intérêts. Au lieu de me remercier, il me dit que la Ville porteroit la peine de ſa réſiſtance, & me tourna le dos; ſans s'embarraſſer de ce que je réclamois l'accompliſſement de ſa parole royale.

Je fus ſolliciter quelques courtiſans, qui m'avoient témoigné beaucoup d'amitié, & chez leſquels j'avois mangé, après les avoir traité chez moi ; perſonne ne daigna me faire une réponſe ; tout le monde me fuyoit comme l'on fuit un homme attaqué d'une maladie contagieuſe.

L'expérience m'apprit dans ces conjonctures, que ſi rien n'eſt plus poli & plus agréable qu'un homme de Cour en certains tems, rien auſſi n'eſt plus groſſier & plus impertinent en d'autres tems.

Sûr comme je l'étois, d'être auſſi mal accueilli à la Ville qu'à la Cour, il fallut pourtant bien y revenir, puiſque je n'avois pas d'autre réſidence. La réception qu'on

me fit ſurpaſſa mon attente. Dès que je parus, la populace s'aſſembla & vômit toutes ſortes d'injures contre moi, c'étoit à qui pourroit en dire des plus aviliſſantes. Des paroles on en vint aux actions. Je ne reçus aucune bleſſure, j'arrivai chez moi avec tous mes membres entiers, mais j'avois le corps tellement couvert d'ordure & de boue, que je ne pouvois plus diſtinguer la couleur de mes habits.

Pour être débarraſſé des inſultes du Peuple, en me trouvant dans mon logis, je n'en fus pas plus tranquille. Ma femme, dont j'attendois quelque conſolation, m'accabla de reproches, elle fit de grandes complaintes ſur mon malheur, & ſur celui de ſes enfans.

» Comment avez-vous pu, crioit-elle, » faire une ſemblable démarche ſans m'en » parler & ſans prendre mes conſeils. Quand » même vous n'euſſiez pas été dans l'inten- » tion de les ſuivre, il étoit au moins du » devoir, de la politeſſe, & de l'amitié de » les demander. Vous n'avez apparemment » pas grande idée de mon eſprit; mais je » me conſole de cette inſulte par la juſtice » que les autres me ſavent rendre.

» Vous n'avez jamais fait que des extra- » vagances, toutes les fois que vous avez » voulu ſuivre votre tête. Je ne vous au- » rois jamais ſoupçonné de manquer de bon

» ſens au point d'abandonner le parti du » Peuple pour celui de la Cour.

Ce dernier reproche me fut d'autant plus ſenſible de la part de ma femme, qu'elle m'avoit ſans ceſſe perſécuté pour m'engager à embraſſer les principes de la Cour, par leſquels je pourrois être aſſuré, diſoit-elle, de m'avancer & de faire la fortune de ma famille.

Pendant toutes mes menées avec le miniſtere, mon commerce avoit dépéri. J'étois ſans crédit à la Ville. Je n'avois rien gagné à la Cour, je pris le parti de réaliſer mes effets, & de me retirer à la campagne où je paſſai le reſte de mes jours, mépriſé généralement, ſans ceſſe querellé par ma femme, & fort peu chéri de mes enfans.

Minos trouva que j'avois été aſſez puni de mon vivant, il me renvoya de nouveau habiter le monde.

CHAPITRE XXIII.

Aventures de Julien devenu Poëte.

ROME me vit renaître dans une famille plus conſidérée qu'opulente. En conſéquence de ce qu'on m'avoit voué à l'état Eccléſiaſtique, je reçus une fort bonne éducation ; & c'eſt à quoi ſe réduiſit toute ma fortune. Mon Pere qui mourut bientôt laiſſa plus de dettes que de biens ; je fus contraint par-là de me jetter dans les bras de S. François.

Je fréquentois encore les ſavantes Ecoles de cet ordre ſublime, que je ſentis naître en moi une démangeaiſon de verſifier, que je pris pour un rayon du génie d'Apollon. C'étoit une choſe fort curieuſe que de voir un Capucin faire la Cour aux neuf Muſes, au lieu de prêcher ſur les bienheureux Stigmates ; mais mon penchant m'entraînoit vers le Pinde : je m'y livrai de ſi bon cœur, que j'en devins ridicule aux yeux de mes freres, qui par mocquerie ne m'appeloient jamais autrement que le *Frere Poëte*.

Mon premier ouvrage fut l'éloge du Pape Alexandre IV, qui charitablement méditoit alors de détrôner le Roi de Sicile, afin de lui ôter les embarras d'une Couronne. Un ſi beau ſujet ne me fournit pas moins de

deux mille ſtrophes de ſix vers chacune.

Après bien des peines & des mouvemens, j'eus le bonheur de préſenter moi-même mon Poëme à Sa Sainteté, dont j'eſpérois mon avancement pour récompenſe. Après avoir attendu pendant une année, ſans qu'on parlât de l'ouvrage, & ſans qu'on fît l'éloge de l'Auteur; l'impatience me prit. Je fus trouver un Jéſuite de ma connoiſſance, qui étoit le favori du Pape, pour ſavoir au moins comment Sa Sainteté avoit trouvé mon Poëme. Le Saint Pere, me répondit-il froidement, » eſt actuellement oc» cupé d'affaires trop importantes, pour s'a» muſer à lire un Poëme de Capucin.

Je fus auſſi piqué de cette réponſe que mécontent du procédé du Pape; cependant je ne perdis pas courage. Je remis auſſi-tôt la main à la forge, & je fabriquai un nouvel ouvrage, qui portoit pour titre LE CHEVAL DE TROYE.

C'étoit un Poëme entierement allégorique. J'y repréſentois l'Egliſe introduite dans le monde, de la même maniere que la fameuſe machine de Troye l'avoit été dans cette Ville. Les Prêtres étoient les Soldats qui y étoient cachés. Les ténebres du Paganiſme étoient la Ville qu'ils avoient détruite.

Je me ſouviens encore de quelques ſtrophes qui vous feront sûrement plaiſir, nous dit Julien:

Mundanos ſcandit fatalis machina muros
Farta Sacerdotùm turmis : exinde per alvum
Viſi exire omnes, magno cum murmure olentes.
Non aliter, quam cum humanis furibundus ab antris
It ſonus, & nares ſimul aura invadit hiantes.
Mille ſcatent, & mille alii ; trepidare timore
Ethnica gens cœpit : falſi per inane volantes
Effugere Dei, deſertaque templa relinquunt.
Jam magnum crepitavit equus, mox orbis & alti.
Ingemuere Poli : tunc tu pater, ultimus omnium
Maxime Alexander ventrem maturus equinum
Deſeris ; heu ! proles meliori dignè parente.

c'eſt-à-dire :

» Déjà la fatale machine eſt parvenue au » centre du monde. Soudain une légion de » Prêtres, dont ſon ventre eſt farci, en ſort » avec un grand murmure, & ſe fait ſentir » au loin. Tel un vent furieux échappé bruſ- » quement des cavernes humaines, va frap- » per tout-à-coup les nez de ſon odeur em- » peſtée. Mille & mille ſont ſaiſis de frayeur. » La tourbe payenne ne reſpire qu'en trem- » blant. Les faux Dieux s'enfuient, leurs » temples reſtent déſerts.

» Cependant le Cheval de bois continue » de vômir avec fracas la troupe bénite

» qu'il renferme. La terre en eſt ébranlée, » les Pôles du monde en gémiſſent. C'eſt » alors qu'on te vit paroître, Grand Alexan- » dre. Tu fus le dernier de tous à quitter la » priſon. O digne fils d'une mère moins in- » digne .....

Je crois que Julien auroit répété tout ſon Poëme, ſi je ne l'euſſe interrompu. Je remarquois qu'il reſſentoit dans preſque tous ſes récits, les mêmes émotions, que s'il eût encore effectivement repréſenté les perſonnes dont il contoit les aventures.

Je le priai de pourſuivre ſon hiſtoire. Il ſourit & continua dans les termes ſuivans.

Nous autres Poëtes, nous trouvons un plaiſir ſi ſenſible à lire nos ouvrages, que je doute qu'il en ſoit un plus ſatisfaiſant & plus doux. Quelle ſeroit notre félicité, ſi nos Auditeurs goutoient un plaiſir ſemblable? mais hélas! c'eſt ici *l'ingens ſolitudo*, dont ſe plaint Horace. Car il faut obſerver que la vanité des hommes eſt encore plus vaſte & plus inſatiable que leur avarice; qu'un mendiant ſe préſente, il en ſera mieux reçu que celui qui va quêtant des louanges.

Je fis ſouvent l'épreuve de cette vérité. Tous les Religieux de ma Communauté m'évitoient pour ne pas entendre mes poëſies, & pour ſe diſpenſer d'en faire l'éloge.

Le ſeul qui me marquoit de la déférence, étoit un frere qui faiſoit auſſi des vers; mais

ſi mauvais, que j'achetois bien cher la complaiſance qu'il avoit de m'écouter, & les louanges qu'il me prodiguoit ; puiſqu'il me falloit enſuite ſupporter la lecture de ſes vers, & le payer en même monnoie.

Mon dernier ouvrage me cauſa plus de déplaiſir encore que le premier ; au lieu de gloire, il ne me vallut que des plaiſanteries. De plus, mon Supérieur m'impoſa une punition rigoureuſe pour avoir mis trop d'exactitude dans mes tropes ; j'avois comparé le Pape à un pet. Ainſi, loin de me procurer de la conſidération & de l'avancement dans mon ordre, je perdis toute eſpérance d'être jamais plus que Poëte, & ſimple Profès.

Ces eſſais malheureux me découragerent pour quelque tems ; mais malgré ma réſolution de laiſſer repoſer ma Muſe, je ne pus tenir contre le deſir de lui faire de nouvelles careſſes. Un Poëte reſſemble parfaitement à un homme qui aime une femme laide. Le premier trouve dans ſa Muſe, comme l'autre dans ſa Maîtreſſe, un plaiſir qui perd de ſon prix aux jugemens du monde ; cependant il s'en conſole en ſe perſuadant que ce jugement n'eſt qu'une affaire de goût.

Il ſeroit inutile de vous citer d'autres fragmens de mes Poëſies ; toutes eurent le même ſort que les prémieres. Quoique quelques-unes des dernieres fuſſent dignes d'un bon accueil, je puis le dire aujourd'hui ſans va-

nité, ma réputation de mauvais Ecrivain étoit ſi bien établie, que le mérite d'Homere même, quand j'aurois pu l'acquérir, ne m'auroit pas procuré des ſuffrages, puiſque perſonne ne vouloit plus me lire.

Les Poëtes de mon tems, ainſi que vous pouvez le ſavoir, ne ſe ſont pas rendûs bien fameux. Un ſeul d'entr'eux jouiſſoit de quelque célébrité, & j'ai eu la conſolation d'apprendre depuis quelque tems que ſes Œuvres étoient totalement tombées dans l'oubli. Il n'y a qu'un Poëte plein de fiel & de jalouſie, qui puiſſe ſe faire une idée de l'envie & de la haine que je portois à ce Poëte contemporain. Par exemple, votre *** dont j'ai entendu parler depuis quelques années, & que vous avez connu, concevra ſans peine toute l'intenſité de ces ſentimens odieux.

Je ne pouvois pas ſouffrir qu'on dît du bien de mon rival, qui pourtant me rendit quelque ſervice; mais au lieu de témoigner de la reconnoiſſance à ce bienfaiteur, je m'enveloppai du manteau d'anonyme, & j'écrivis contre lui une vigoureuſe ſatyre, où je n'épargnai ni la calomnie, ni les injures.

On a remarqué dans des tems aſſez récens, qu'il n'y avoit point de créatures plus méchantes & plus dangereuſes, que les mauvais Ecrivains & les femmes laides. La raiſon de cette vérité eſt que les uns & les

autres portent envie aux avantages qui leur manquent, & qu'ils voyent dans autrui, cette funeſte paſſion diſtile ſon poiſon ſur tous leurs penchans, & les diſpoſe à entreprendre les choſes les plus horribles.

Ma vie n'eut qu'une courte durée, parce que le ver rongeur de l'envie me dévora le cœur. Minos ne me jugea pas digne de l'Eliſée. J'euſſe été précipité dans le goufre éternel, ſi Pluton n'eut juré qu'il ne recevroit plus de Poëte depuis l'aventure d'Orphée. [*] Je fus obligé de m'en retourner.

(*) Tout le monde ſait qu'Orphée deſcendit aux enfers pour en ramener ſa chere Eurydice. Mais à moins d'avoir voyagé dans ce ténébreux ſéjour, on ne ſait pas que la lyre enchantereſſe de ce prince des muſiciens, y cauſa le plus grand déſordre, car les damnés donnoient tant d'attention à ſa muſique, qu'ils ne reſſentoient plus leurs tourmens.

CHAPITRE XXV.

Julien devient Templier, & enſuite Maître de Danſe.

LA Sicile fut le lieu de la ſcène, où je revins jouer un nouveau rôle, & je fus admis dans l'ordre des Templiers. Je ne vous amuſerai pas long-tems du récit de mes avantures dans cet état. Elles ſont à peu-près les mêmes que celles qui me ſont arrivées étant Soldat. Dans le fait, il y a peu de différence entre ce dernier & un Capitaine. Que l'on ôte à celui-ci ſon habit qui eſt plus fin, ſon ordinaire qui n'eſt pas auſſi frugal que celui du Soldat, dans tout le reſte on trouve deux hommes ſemblables.

Ma rentrée dans le monde fut enſuite en France, où le ſort me fit Maître de Danſe. Mon habileté dans cet art ſublime me fit appeler à la Cour, pour me confier le ſoin des pieds de Philippe de Valois, qui dans la ſuite parvint à la Couronne.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été dans aucun de mes rôles précédens, auſſi arrogant, & d'avoir jamais eu une ſi bonne opinion de moi que j'en eus dans celui-ci.

Je conſidérois la danſe comme le premier des talens. Après David, que je regardois comme

comme le premier Maître à danſer du monde, je m'eſtimois le plus grand qui eût jamais exiſté. Cette opinion dominoit même à la Cour, car toute la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe n'étoit cenſée bien élevée, qu'après avoir reçu de mes leçons.

De mon côté, tous ceux qui ne ſavoient pas danſer, étoient des ignorans à mes yeux. Je ne croyois pouvoir mieux louer un homme qu'en diſant qu'il ſavoit très-bien faire la révérence. D'après cette façon de penſer, les ſavans les plus profonds, les plus braves Militaires, les Courtiſans même ne me paroiſſoient d'aucune utilité dans un Royaume, s'ils ne ſavoient ni ſauter légérement, ni marcher avec grace.

Quoique je ſuſſe à peine lire, & encore moins écrire, j'entrepris cependant de faire un Traité ſur l'éducation de la Jeuneſſe.

Dès ce tems-là comme à préſent, un homme à grands talens ſans celui d'écrire, trouvoit avec de l'argent des *Ecrituriers*, qui ſe chargeoient de ſes idées, & de les habiller pour le Public. Quoi qu'il en ſoit, j'éclairai mes Confrères ſur de vieux préjugés, ſur des erreurs de routine; je leur prouvai qu'il ne falloit jamais exercer un enfant à faire des ſauts, avant de l'avoir inſtruit dans les honneurs de l'appartement, c'eſt-à-dire à entrer, à ſaluer, à baiſer la main d'une Dame, &c.

Au reſte, c'eſt vous en avoir aſſez dit,

ſur une vie qui ne conſiſta qu'en coupés, en coulés & en cabrioles.

J'atteignis un âge fort avancé, & j'enſeignois encore à ſauter dans un tems où je ne ſavois plus marcher.

Minos me témoigna peu d'eſtime, & me pria de retourner en danſant dans l'autre monde.

J'obéis, & je naquis de nouveau en Angleterre. On me deſtina à l'Egliſe, je parvins avec bien de la patience, avec bien de l'intrigue & de l'hypocriſie, à la dignité Epiſcopale.

Rien n'eſt ſi remarquable dans ce caractère que le ſouhait continuel que je faiſois (*).

(*) Il paroît que depuis cet endroit il s'eſt perdu une partie conſidérable du manuſcrit, puiſque ce qui ſuit commence par le ſeptiéme chapitre de la dix-neuvieme partie. A quel propos vient l'hiſtoire d'Anne de Boulen ? à qui eſt-elle adreſſée ? voilà deux grandes queſtions à décider. Je dirai ſeulement que l'écriture de ce chapitre paroiſſoit être de la main d'une femme. Quoique ce morceau ne porte pas moins d'inſtruction, & contienne autant de morale, que tout ce qu'on a vu, on trouvera pourtant quelque différence dans le ſtyle. D'ailleurs, comme il renferme le portrait d'une femme, je jugerois, plutôt que je ne gagerois, qu'il eſt en effet l'ouvrage d'une perſonne du ſexe.

DIX-NEUVIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

Anne de Boulen raconte ſa vie.

JE vais raconter avec la plus grande fidélité, une vie qui a cauſé plus d'une diſpute parmi les Ecrivains de l'autre monde.

Les uns m'ont dépeinte avec des couleurs auſſi noires que celles dont on ſe ſert pour peindre l'enfer & ſes ſatellites. Les autres m'ont citée comme une Sainte, auſſi pure qu'un heureux habitant de l'Eliſée. Le brouillard des préjugés a offuſqué la vue des uns; le zèle des autres leur a montré tous les objets dans le jour qui leur plaiſoit davantage.

Mon enfance ſe paſſa dans la maiſon de mon père, au milieu de tous les jeux & de tous les plaiſirs enfantins, qui convenoient à mon âge. Certainement c'eſt la plus heureuſe époque de ma vie; mes parens, loin de me conſidérer comme un objet que le ſort eut deſtiné à leur tyrannie, me regardoient comme un gage chéri de leur union, & me conſervoient comme un fruit précieux de leur tendreſſe mutuelle.

J'avois à peine atteint ma ſeptiéme année,

que je paſſai en France, à la ſuite de la ſœur du Roi; une amie de mon père ſe chargea de mon éducation, qui fut convenable à une jeune perſonne de qualité.

Je n'éprouvai ni variétés ni viciſſitudes dans mes plaiſirs & dans mes amuſemens, juſqu'à ma quatorzieme année, que le germe de ma vanité commença de poindre.

Chaque jour le vit croître dès cet inſtant, qui fut auſſi le commencement de mes peines. La Dame qui me ſervoit de mère, aimoit beaucoup le monde, & voyoit grande compagnie. Ma jeuneſſe, mes charmes attiroient l'attention, & ſe faiſoient admirer; mon cœur treſſailloit de joie à chaque louange qu'on donnoit à ma beauté. Eſt-il de ſatisfaction plus raviſſante pour une jeune perſonne qui eſt contente d'elle-même? Hélas! je n'en jouïs pas long-tems avec autant de tranquillité.

J'atteignois à peine mon troiſiéme luſtre, que je fus choiſie pour être Demoiſelle d'honneur de la Reine.

Un jeune Seigneur, dont la bonne mine & l'élégance faiſoient le ſujet perpétuel de la converſation des Dames, venoit aſſidûment à la Cour. Il mettoit tant d'agrément dans ſes manieres, il aſſaiſonnoit tout ce qu'il diſoit d'une tendreſſe ſi naturelle, que toute femme à qui il parloit, ſe regardoit comme l'objet de ſon amour.

Outre une bonne doſe de vanité, j'avois

assez de confiance en mes charmes, pour espérer de m'attacher un homme sur lequel toute la Cour avoit des prétentions. Toutes mes idées se tournerent donc alors vers les moyens d'enchaîner ce cœur, dont la conquête eût enorgueilli les plus belles Dames de la Cour.

J'étois trop jeune pour employer l'artifice dans mes desseins ; la nature seule fit tous les fraix ; le beau Monsieur, qui n'étoit pas novice, s'apperçut bien-tôt de mes vues, & me donna la préférence la plus marquée.

Soit que mon inclination pour lui fût naturelle, soit qu'elle eût sa source dans l'amour-propre, néanmoins je trouvois dans ses empressemens à me plaire, une félicité incomparable, qui influoit sur toute ma conduite.

Je devins si vive & si enjouée, que ma personne & ma conversation en acquirent chaque jour de nouveaux agrémens. Toutes les personnes de ma société sembloient y trouver plus de plaisir que jamais.

Quoique fort jeune, je m'apperçus pourtant qu'il entroit beaucoup de fausseté dans leurs complimens, beaucoup de dissimulation dans leurs soins à me persuader que j'étois plus aimable ; à quelques propos malins, à quelques plaisanteries piquantes, je reconnus distinctement le langage de l'envie. Cette connoissance fut un nouveau

triomphe pour moi, puiſqu'elle me faiſoit ſentir l'humiliation de mes rivales. Auſſi ne manquai-je pas d'en tirer vanité le plus ſouvent qu'il me fut poſſible; mon cœur féminin jouiſſoit doublement, & de l'envie de mes compagnes, & de la poſſeſſion d'un bien que tout le monde ambitionnoit.

Je vivois dans ces heureuſes circonſtances, lorſque la Reine ſe trouva forcée par une maladie de conſomption, d'aller habiter la campagne. Ma place m'obligeoit à la ſuivre. Mon jeune Héros parvint, je ne ſais par quel moyen, à ſe faire comprendre dans la petite ſuite qui étoit du voyage.

Juſques-là je n'avois eu d'entretien avec lui qu'au milieu d'un grand cercle, & je n'avois conſidéré cet adorateur que comme un inſtrument fait pour flatter ma vanité; ici la ſcène changea bien-tôt. Mes rivales étoient éloignées. L'art & la nature s'étoient concertés pour embellir l'endroit que nous habitions. Les ſolitudes charmantes, les boſquets délicieux qu'il renfermoit, les accens mélodieux des oiſeaux, qui ſans ceſſe chantoient leurs amours; enfin le coupd'œil raviſſant qu'offroit par-tout la nature, miſe en mouvement chaque jour par les rayons du bienfaiteur du monde, tout cet aſſemblage de beautés produiſit en moi le changement le plus ſubit. La vanité s'évanouit; mon ame entiere fondoit de tendreſſe.

Mon vainqueur avoit trop d'éxpérience pour ne pas s'appercevoir de ma ſituation. Il en témoigna tant de joie, que j'en pris occaſion de me perſuader que ſon cœur étoit entiérement à moi; cette aſſurance répandit dans mon ame une émotion délicieuſe qui ne peut être ſentie que par l'amante la plus tendre & la plus ſûre d'être aimée. Hélas! mon bonheur ne fit que paſſer. Je reconnus bien-tôt que mon amant étoit de l'eſpece de ceux qui ne recherchent l'affection de notre ſexe, que pour en faire le ſacrifice à leur vanité, & pour immoler leur triomphe au deſir inſatiable qu'ils ont de ſe faire admirer. Auſſi ſon indifférence commença dès l'inſtant qu'il ſe fût apperçu de ma défaite; cependant, ma paſſion n'en devint que plus forte, ainſi qu'il arrive toujours lorſqu'elle eſt contrariée. Malgré le déſeſpoir de me voir trompée; malgré les ſoins & les réſolutions que je prenois de vaincre cet amour, qui, ſans ceſſe, tyranniſoit mon cœur, ma fierté humiliée dégénera en une conduite extravagante, qui eſt la ſuite ordinaire des paſſions violentes.

Tantôt je maudiſſois mon amant & ſa conduite. L'inſtant d'après, ma tendreſſe parloit en ſa faveur; elle le juſtifioit pleinement, elle me blâmoit même de voir en lui des choſes qui n'y exiſtoient pas.

L'état perplexe de mon ame n'échappa pas à ſes regards; il s'en réjouit maligne-

ment. Mais comme le peu de témoins qu'il avoit de ſa victoire, ne ſuffiſoient pas pour procurer une jouiſſance complette à ſa vanité, il prétexta des affaires à Paris, & quitta notre ſéjour champêtre, me laiſſant dans une ſituation plus aiſée à imaginer qu'à décrire.

Mon ame reſſembloit à une ville ſéditieuſe & remplie de trouble, où chaque nouvelle penſée multiplioit les embarras, & augmentoit la confuſion. Le ſommeil me privant auſſi de ſes faveurs, l'ardeur de mes inquiétudes paſſa dans mon ſang, & me cauſa une fiévre violente qui m'auroit coûté la vie, ſans la bonté de ma conſtitution, & ſans les ſoins qu'on prit de moi. Mon corps reſta tellement affoibli, que les ſentimens de mon cœur en furent altérés. Je me conſolois par la réfléxion, que la vaine légéreté de mon amant m'avoit heureuſement garanti d'une foibleſſe que lui ſeul auroit pu me faire craindre.

Peu de tems après mon rétabliſſement, nous retournâmes à Paris, où j'avoue que je déſirois & redoutois à la fois de revoir la cauſe de mon tourment.

J'eſpérois à la vérité que le dépit ſoutiendroit mon indifférence; & ces idées m'occuperent juſqu'au lendemain de notre arrivée.

La cour étoit fort nombreuſe, tout le monde s'empreſſoit de féliciter la reine ſur

ſa convaleſcence. Mon amant parut auſſi, paré comme s'il eût eu deſſein de faire une nouvelle conquête. Loin qu'il cherchât à m'éviter comme une perſonne qu'il dédaignoit, il m'approcha avec cet air libre & content qui marche avec la victoire. Je remarquai en même tems que toutes les femmes, qui nous entouroient avec une attention maligne, ne deſiroient autre choſe pour ſatisfaire leur petite vengeance, que de me voir embarraſſée, & faire une figure ridicule.

Toutes ces obſervations me troublerent ſi fort, que, dès que mon amant m'eut parlé, je tombai évanouie dans ſes bras. Quand j'aurois eu le plus vif deſir de lui faire plaiſir, je n'aurois pas mieux réuſſi. Des eaux de ſenteurs m'eurent bientôt rendu la vie. Mais j'eus à eſſuyer tous les mauvais propos, toutes les railleries que la malice peut inſpirer à l'envie.

L'une diſoit, il me ſemble cependant que Monſieur n'a rien d'aſſez effroyable pour tuer une jeune Demoiſelle.

Non, non, répondoit une autre, on en eſt bien ſûr. Mais les ſens de certaines femmes ſont quelquefois dans une telle diſpoſition, que les objets gracieux les irritent & les bleſſent plus que des objets déſagréables. Il y eut encore bien d'autres traits qui étoient plus méchans que ſpirituels. Avec auſſi peu de force que j'en

avois, je ne pouvois ſupporter tant de plaiſanteries. Je m'empreſſai donc de me rendre chez moi, où d'abord le ſouvenir de ce qui venoit de m'arriver m'auroit jetté dans le déſeſpoir, ſi je n'euſſe réfléchi que cet accident, au contraire, étoit le remede le plus efficace pour guérir ma paſſion. Je réſolus en même tems, pour me venger doublement de l'envie de mes rivales, & de la cruauté de mon vainqueur, de m'appliquer à rétablir ma beauté qui avoit été beaucoup altérée, & à lui donner un nouvel éclat, qui m'attirât une nouvelle foule d'adorateurs.

Cette agréable réſolution ranima mes eſprits, & me procura cent fois plus de tranquillité que la philoſophie avec ſes meilleurs conſeils n'auroit pu m'en procurer.

Je donnois donc tous mes ſoins à ma parure, bien décidée de demeurer dans l'indifférence, & de chaſſer toute impreſſion tendre d'un ſeul objet, par le deſir de plaire à tous. Chaque matinée je l'employois à conſulter mon miroir, je cherchois des mines gracieuſes; j'étudiois mes geſtes & ma contenance. Quoique j'euſſe à peine dix-huit ans, j'avois eu tant d'occaſions de voir des hommes, que l'envie d'attirer leur attention m'inſpira celle de rechercher dans leurs diſcours & dans leurs actions des regles pour me conduire

avec eux d'une maniere convenable à mes vues.

En effet, je remarquai que les hommes aimoient à trouver dans notre ſexe tout ce qui étoit le plus oppoſé à leur propre caractere. En conſéquence, je paroiſſois vive & enjouée avec les hommes ſérieux & raiſonnables; j'affichois un cœur tendre, je me parois d'une ame délicate & ſenſible aux yeux de ceux qui pétilloient de vivacité & d'enjouement : froide & retenue pour les gens paſſionnés, je devenois folle, mes yeux étincelloient avec des adorateurs timides ou embarraſſés.

A l'égard des agréables, de cette eſpece de Damerets, dont la vanité eſt l'unique idole, l'expérience m'avoit appris que la meilleure façon de les traiter étoit de rire d'eux, comme on rit de jolis bouffons, & de ne leur laiſſer d'autre eſpérance que celle qu'ils fondent ſur leur petite préſomption.

Après toute cette proviſion de coquetterie, je parus dans le monde comme ſi j'y fuſſe entrée pour la premiere fois.

On me trouva plus belle & plus aimable que jamais par-tout où je me montrai, & l'étonnement fut général. Mon joli Monſieur ſur-tout porta la ſurpriſe juſqu'au trouble, car il s'étoit perſuadé que je n'échapperois jamais aux chaînes dont il m'avoit enlacé. Il ſe donna beaucoup

de mouvement pour tenter de recueillir encore les fruits de ſa victoire, mais j'évitai ſoigneuſement de me trouver près de lui; je refuſai conſtamment de l'entendre; choſe qui m'étoit d'autant plus facile, que j'étois ſans ceſſe au milieu d'un cercle nombreux de courtiſans.

Dès cette époque, je fus pendant plus de trois ans l'idole à laquelle toute la la cour, jeunes & vieux, adreſſoit ſes vœux. On me propoſa différens bons partis, mais j'eſpérois toujours d'en trouver de meilleurs; & c'étoit une très-grande ſatisfaction pour moi, que de voir de jeunes perſonnes, qui avoient autant demérite que moi, accepter les maris que je refuſois.

J'avois aſſez bien rempli mon but, cependant je n'étois pas parfaitement heureuſe; car l'attention que l'on donnoit aux charmes d'une autre, l'inſenſibilité d'un ſeul homme, me cauſoient plus de chagrins que je n'éprouvois de plaiſirs à voir la foule de mes adorateurs.

L'ambaſſade de mon pere à la cour de France, étant finie, il me reconduiſit en Angleterre avec lui, & nous allâmes habiter une maiſon de campagne agréable, où d'abord l'ennui faillit à me donner des vapeurs. Mais bientôt l'agrément de l'endroit ayant ramené le calme dans mon ame, je repris une nouvelle exiſtence. Je m'amuſai de toutes ſortes d'occupations

champêtres, telles que d'élever des oiſeaux, de cultiver un petit parterre ; ſi je ne trouvois pas à ces amuſemens des plaiſirs bien touchans ; au moins je remarquois qu'ils entretenoient ma gaieté, choſe la plus néceſſaire à la félicité humaine.

Je goûtois les douceurs de cette vie champêtre, ſans craindre les orages des paſſions violentes, lorſque le haſard fit que Milord Peirey, fils aîné du Comte de Northumberland, qui s'étoit égaré à la chaſſe, rencontra mon pere, qui l'invita à venir ſe repoſer au logis. Il me trouva tellement à ſon goût, qu'il paſſa trois jours dans notre campagne.

J'avois trop d'expérience pour ne pas m'appercevoir de l'impreſſion que mes attraits avoient faite. Mais j'étois alors ſi dégagée d'ambition, que je ne craignois rien tant que d'abandonner la vie que je menois. L'idée même d'être une riche comteſſe, ne fut pas capable de m'en dégoûter.

La paſſion de ce jeune Lord, qui étoit à la fleur de ſon âge, devint ſi forte, que la ſemaine ſuivante, il nous rendit une ſeconde viſite, & ſe conduiſit envers moi avec toute l'eſtime & la tendreſſe qu'il crut propres à me plaire. Il me déclara que quoique ſa naiſſance & ſes biens puſſent lui faire eſpérer de voir des propoſitions de mariage bien reçues de mon pere, cependant il ſeroit au déſeſpoir de

devoir ſa félicité à d'autres moyens qu'à mon inclination.

Une conduite auſſi noble m'inſpira des ſentimens qui ne tenoient rien de ma premiere paſſion, puiſqu'ils ne me cauſoient ni inſomnies, ni inquiétudes; cependant je me faiſois un devoir de lui procurer toute la ſatisfaction qui dépendoit de moi, ſans bleſſer la décence.

La connoiſſance que mon pere m'avoit donnée de ſon caractere, en me faiſant le portrait de toute la nobleſſe qui nous avoiſinoit, m'aſſuroit qu'en l'épouſant je ſerois heureuſe. Il étoit de bonne conduite, & généralement eſtimé.

Il ne me reſta de crainte qu'à l'égard du ſacrifice que j'allois faire de ma vie champêtre, à une vie tumultueuſe. Les manieres honnêtes, la complaiſance de mon amant diſſiperent cette crainte; il fit ſes propoſitions à mon pere, qui les accepta très-volontiers.

Il n'étoit plus queſtion que d'obtenir le conſentement du Comte de Northumberland. A cet effet, comme il falloit ſe rendre à Londres, il nous pria, mon pere & moi, de vouloir bien y venir auſſi la ſemaine ſuivante, & nous cédâmes à ſa priere, malgré les rigueurs de l'hyver qui venoit de commencer. Nous étions à peine arrivés, que Milord m'apporta la nouvelle agréable que ſon pere conſentoit à notre

union, dont le terme fut fixé dans le mois de mars.

Dès-lors mon amant eut un accès libre chez mon pere, & notre commerce de tendreſſe étoit auſſi doux qu'innocent. Hélas! un bonheur parfait n'eſt pas le partage de l'humanité. Notre vie délicieuſe fut bientôt troublée par une tempête d'autant plus terrible, qu'il fut impoſſible de nous en garantir.

Un jour que le Lord revenoit de la cour, où ſon pere lui avoit ordonné de paroître, je remarquai une triſteſſe ſi profonde ſur ſon viſage, un chagrin ſi ſombre dans toute ſa perſonne, que la frayeur me ſaiſit, & m'arracha des larmes. Je profitai de ce moment touchant, qui donne tant d'empire à une femme, pour preſſer mon amant de me dire le ſujet de la douleur extraordinaire qu'il vouloit me cacher. J'inſiſtai ſi fort & ſi tendrement, qu'il me découvrit que le cardinal Wolſey l'avoit fait venir chez lui, & lui avoit ſérieuſement ordonné de ne plus penſer à moi.

Il lui avoit repréſenté que nos parens avoient donné leur conſentement à cette union, dont même le jour étoit fixé; mais le miniſtre avoit répondu d'une maniere impérieuſe. » N'importe, j'ai des raiſons pour empêcher ce mariage, dont » je prévois des ſuites très-fâcheuſes; j'en

» informerai votre pere, certainement il » changera de réſolution; le cardinal l'a- » voit quitté ſans attendre ſa réponſe.

C'étoit un myſtere impénétrable pour moi, que de concevoir par quelles raiſons le cardinal ſe mêloit de mon mariage; mais ce fut un coup de poignard pour mon cœur que de voir que mon pere n'accueilloit plus Milord Peirey, qu'avec cette froideur repouſſante qu'un prince témoigne à un miniſtre qu'il va diſgracier.

Le myſtere s'éclaircit quelques jours après. Mon pere me fit appeler dans ſa chambre, & débuta par un beau diſcours ſur l'admirable pouvoir de la jeuneſſe & de la beauté; ſur les avantages que l'une & l'autre procuroient, quand on étoit aſſez ſenſé pour en profiter, avant que l'âge, le plus cruel ennemi de ces biens périſſables, en eût flétri la fraîcheur, & avant que le tems eût amené les regrets de n'avoir pas cueilli les fruits qu'ils apportoient naturellement.

Ce préambule m'étourdit, & me cauſa quelque trouble; aſſeyez-vous, me dit mon pere qui s'en apperçut. J'ai des choſes de la plus grande importance à vous communiquer, & je vous connois aſſez de raiſon pour eſpérer que vous voudrez bien ſuivre mes conſeils. Certainement vous pouvez être aſſurée qu'ils n'auront d'autre but que votre bonheur.

Ne trouveriez-vous pas quelque ſatisfaction à devenir reine, ajouta-t-il d'un air moins compoſé; la place eſt aſſez belle du moins. Je répondis, d'un ton ſérieux, que j'étois ſi fort dégoûtée de la cour, que je ne pourrois jamais me réſoudre à y vivre, duſſai-je devenir la plus grande reine du monde; que d'ailleurs j'avois un amant qui m'aimoit aſſez tendrement, & qui avoit aſſez de fortune & d'élévation pour me donner une puiſſance au gré de mes ſouhaits.

Cette réponſe déplut à mon pere; il ſe fâcha, m'appela extravagante, me traita d'héroïne de Roman, & finit par m'aſſurer que ſi je voulois être docile à ſes avis, je pourrois réellement devenir reine d'Angleterre. Il me déclara que le cardinal l'avoit inſtruit, que le roi m'avoit trouvée fort à ſon goût la derniere fois que j'avois paru à la cour, qu'il avoit réſolu de ſe ſéparer de ſa femme pour m'épouſer, & que juſqu'à ce tems, il deſiroit que je reſtaſſe fille d'honneur de la reine, afin qu'il continuât d'avoir le plaiſir de me voir à la cour.

Il n'eſt pas poſſible de rendre la ſurpriſe que me cauſa cette déclaration. Quoique peu d'inſtans auparavant j'euſſe ſincèrement marqué peu d'eſtime pour une couronne que je voyois dans un lointain inacceſſible, j'avoue que ſa proximité fit chanceler mon cœur; ſon éclat éblouit mes yeux.

D'abord mon imagination ſe repréſenta toute la pompe & la puiſſance qui accompagnent le trône ; & les idées de grandeur & d'élévation me troublerent ſi fort, que je ne pus répondre. Mon pere s'attachoit encore à accroître mon embarras, en ajoutant les couleurs les plus brillantes au tableau que me faiſoit la vanité.

Enfin je revins à moi comme d'un rêve. Je priai mon pere, je le conjurai par tout ce qu'il avoit de plus cher, de ne me point forcer d'abandonner un homme dont je connoiſſois l'attachement, & qui étoit aſſez opulent pour ne pas me laiſſer de deſirs.

Toutes mes repréſentations furent ſans effet. Il m'ordonna de me diſpoſer à retourner à la cour, la ſemaine ſuivante, pour y reprendre mes fonctions de fille d'honneur.

Je vous prie auſſi, dit-il encore en me quittant, de faire vos réfléxions ſur tout ce que je viens de vous confier ſous le ſceau du ſecret ; prenez garde ſur-tout de ſacrifier à des ſentimens romaneſques, l'honneur & la félicité de toute votre famille.

Etant reſtée ſeule en proye à mes réfléxions, elles tomberent ſur le peu de tendreſſe que mon pere me témoignoit en ce moment, où ſans doute il cherchoit moins ma félicité particuliere, qu'une échelle pour

atteindre au comble de ſes vues ambitieuſes. Si je me rappelois encore la tendreſſe qu'il avoit eue pour moi dans mon enfance & dans ma jeuneſſe, je n'y voyois autre choſe que l'attachement que l'on a pour un joujou amuſant, ou j'y découvrois la vanité d'un auteur qui a fait un ouvrage d'une grande beauté.

Après ces réfléxions qui ne m'arrêterent pas long-tems, mes penſées ſe tournerent ſur Milord Peirey qui m'aimoit, ſur la couronne qui s'offroit à moi, & je reſtois indéciſe dans mon choix.

Quoique mon pere m'eût expreſſément défendu de parler à perſonne de tout ce qui s'étoit paſſé, je ne pus m'empêcher d'en faire confidence à mon amant, ſans toutefois lui faire l'aveu du goût que j'avois d'abord ſenti pour la royauté & pour tous ſes brillans acceſſoires.

Je m'attendois à le voir dans la plus grande émotion, à le voir tout-à-fait hors de ſes ſens; mais point du tout, il pâlit ſeulement un peu; il me prit la main, me regarda d'un œil tendre, & me dit avec un air naïf: ſi la pourpre royale s'offre à vous & peut vous rendre heureuſe, rien au monde ne me portera jamais à contrarier vos projets: ma perte fut-elle cent fois plus conſidérable que celle que je fais en vous perdant.

Cette généroſité qui méritoit l'admira-

tion, produiſit en moi bien d'autres ſentimens. Elle éteignit l'amour que j'avois pour lui, parce que je me perſuadai que puiſque ſon attachement n'étoit ni plus ſolide, ni plus délicat, le mien ne devoit pas l'être davantage.

Je ſuis ſure que quels que ſoient les ſentimens généreux qui portent un homme à ſe déſiſter de la poſſeſſion d'une amante qui s'eſt déclarée en ſa faveur, elle ne manquera jamais de s'offenſer de ſa légéreté, fut-elle fondée ſur la grandeur d'ame & ſur la généroſité.

Je ne pus m'empêcher de marquer mon mécontentement au Lord, & je lui déclarai franchement que j'étois charmée qu'il prît ſon parti ſi gaiement.

Il fut ſi frappé de cette replique inattendue, & vraiment peu naturelle, que ſans me répondre, il me fit la révérence, & ſe retira.

Il ſeroit impoſſible de dire quel choc d'idées m'agitoit & bouleverſoit ma tête, quand je fus reſtée ſeule. Je deſirois d'être reine, & je voulois auſſi ne l'être pas, & rendre mon amant heureux. Cependant je voyois avec chagrin que mes charmes euſſent ſi peu de pouvoir, que mon amant ſupportoit l'idée de me perdre ſans tomber dans le déſeſpoir, ſans mourir de douleur. Bref, le réſultat de toutes ces diffé-

rentes idées fut que je devois obéir à mon pere.

Peut-être ne regardera-t-on ce devoir que comme une ombre refléchie par la vanité, & transformée en réalité par l'ambition. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que je reçus mon amant très-froidement à la premiere viſite qu'il me fit. Etant une fois réſolue de l'abandonner, chacun de ſes regards étoit un reproche de mon inconſtance.

Mon pere me conduiſit bientôt à la cour, où je n'eus pas de peine à bien jouer mon rôle avec l'expérience que j'y avois acquiſe dès mes premieres années. Rien ne me fut plus facile que de montrer de la retenue envers un homme qui m'étoit non-ſeulement indifférent, mais que je déteſtois de tout mon cœur. Et cette retenue, qu'il prenoit pour de la vertu, ne ſervoit qu'à attiſer le feu de ſon amour. Je me contraignois pourtant, quelquefois, au point de lui dire des choſes agréables. J'exaltois la félicité d'une femme qui pourroit voir agréer ſon cœur par un prince tel que lui, ſans craindre que ſon amour fût regardé comme une affaire de vanité, ou attribué à des vues intéreſſées.

Le roi, qui étoit amoureux, recevoit ces pilules dorées avec empreſſement, & pouſſoit l'affaire de ſon divorce avec beaucoup de vivacité, tandis que je reſtois toujours derriere le rideau, pour attendre le dé-

nouement. Lorſqu'il me parloit de ſes vues, je tâchois de l'en détourner par les moyens que j'eſtimois intérieurement les plus propres à l'encourager.

Si votre conſcience ne vous porte pas au divorce, lui diſois-je, ne vous laiſſez pas conduire par l'amour que vous avez pour moi. Je ſerois déſolée d'occaſionner ce chagrin à la reine. C'eſt aſſez d'honneur pour moi d'être ſa fille de cour. Elle eſt ſi bonne! J'aimerois mieux perdre pour jamais le plaiſir de vous voir, que d'être le ſujet de votre déſunion avec cette princeſſe; & je ſacrifierois mille couronnes au plaiſir de la voir heureuſe.

Ce diſcours, & pluſieurs autres dans le même goût donnoient au roi la plus haute opinion de la nobleſſe de mes ſentimens, & l'échauffoient au point, qu'il regarda comme une œuvre méritoire, de répudier ſon épouſe dont il n'avoit point ſi bonne opinion, pour me donner ſa place.

Après un an de ſéjour à la cour, comme on commençoit à parler de l'amour du roi, l'on jugea convenable de m'éloigner, pour ôter tout ſoupçon au parti de la reine.

Je m'en retournai donc vivre à la campagne avec mon pere. Je n'y trouvai plus les mêmes agrémens. J'étois ſi fort agitée par la crainte de l'inconſtance du roi, ſi fort dévorée de la ſoif de l'ambition, que

mon ame abſorbée par ces deux paſſions, étoit inacceſſible à toute idée étrangere.

Mon royal amant me faiſoit ſouvent remettre par ſes favoris des lettres, auxquelles je répondois toujours d'une maniere convenable au deſir que j'avois d'être bientôt rappelée à la cour.

La violence de mon ambition ne m'empêchoit pourtant pas de remarquer dans notre commerce de lettres, beaucoup de ſoumiſſion & de contrainte de mon côté, & de voir du ſien, un roi qui ordonne, plus qu'un amant qui ſupplie. Je faiſois enſuite le paralelle de cet amour avec celui de mylord Peirey : l'avantage reſtoit à ce dernier ; mais je gliſſois rapidement ſur toutes ces réflexions ; mes yeux étoient fixés ſur la couronne ; tous mes ſens frémiſſoient d'impatience de ne la conſidérer toujours que de loin.

Je ménageois ſi bien ma conduite avec le roi, je lui montrois tant de zèle pour ſa gloire, j'affectois tant de goût pour la retraite, dont cependant je me plaignois comme d'une choſe contraire à ma ſanté, qu'il m'envoya un ordre exprès de revenir. Comme je tardois à deſſein de l'exécuter, il engagea mon pere à m'obliger à une choſe que je deſirois de tout mon cœur, & à laquelle je ne réſiſtois que pour exciter ſon impatience royale.

Pour mieux réuſſir encore à détacher le

roi de la reine, avec laquelle il continuoit toujours de vivre, j'eus ſoin de faire ſéduire la princeſſe Marie leur fille, qui avoit alors ſeize ans, & qui étoit d'un caractere vif. De jeunes perſonnes de ſon âge, qui m'étoient dévouées, & qui ſe diſoient ſes amies, déclamoient ſans-ceſſe contre le peu de conſcience du roi, & contre ſes projets de divorce. Ces propos aigriſſoient l'eſprit de la jeune princeſſe, qui parloit de ſon pere dans des termes très-libres, & avec beaucoup de mépris.

Tout ſe rediſoit au roi qui recevoit ces rapports tels que je le deſirois. Il me diſoit ſouvent que de pareils diſcours venoient moins de la jeune princeſſe, que de ſa mere, à qui elle les avoit entendus tenir. Je le confirmois dans cette opinion, mais, pour marquer toujours la bonté de mon cœur, j'ajoutois que rien n'étoit plus naturel que le mécontentement d'une perſonne que l'on veut dépouiller de la dignité royale, à laquelle elle eſt habituée, & qui peut ſe flatter de la mériter. Tous les propos qu'elle tient, diſois-je bénignement, échappent au dépit, plutôt qu'ils ne ſont dictés par la haine.

Ces artifices firent ſi bien leur effet, que le roi vivement piqué contre la reine, ſe ſépara tout-à-fait d'elle.

Mon chemin au trône étant donc ſolidement tracé, je n'avois autre choſe à faire que

que d'abandonner le roi à ſes deſirs, ſûre qu'ils me meneroient naturellement au but où je tendois.

Je fus faite marquiſe de Pembrok; mais l'attente d'un titre plus illuſtre m'ôta le ſentiment de cette dignité, que je regardois comme une bagatelle, en comparaiſon de celle dont j'eſpérois de me voir bientôt revêtue. En effet, la paſſion du Roi devint tellement impatiente, que, dès que je fus marquiſe, je devins ſa femme en ſecret.

Mon ame ſembloit avoir pris des affections toutes royales. Ma dignité l'enveloppoit entiérement. Mes yeux éblouis & troublés par l'éclat du trône, ne voyoient plus mes intimes amis, que comme des étrangers que j'avois pu rencontrer anciennement.

Enfin je reſſemblois à un homme qui, placé ſur une piramide très-élevée, ne voit dans les créatures qui ſont au-deſſous de lui, que des nains qui rampent ſur la terre. Cet aſpect avoit tant de charmes, que je ne faiſois pas attention qu'en deſcendant quelques marches, qui étoient l'ouvrage des hommes, je devenois ſemblable à ces nains qui paroiſſoient ſi mépriſables.

Le divorce du roi ſe trouvant conſommé, & ma groſſeſſe paroiſſant, notre mariage, qui avoit été juſques-là tenu ſecret, fut rendu public, & mon couronnement ſe

fit auſſi-tôt que je fus accouchée de la princeſſe Eliſabeth.

Cette faſtueuſe cérémonie m'aſſuroit une place après laquelle mon ambition ſoupiroit depuis long-tems; mais elle ne fixoit pas le bonheur. Depuis que j'étois reine, je ne pouvois plus cacher mon peu d'inclination pour le roi, & même mon indifférence ſe changea en un dégoût décidé pour ſa perſonne. Mon imagination échauffée ci-devant par l'eſpérance, & à préſent refroidie par la poſſeſſion, voyoit les objets tranquillement & les réduiſoit à leur juſte valeur. Plus je refléchiſſois; plus je me diſois à moi-même; « quelles grandes choſes ai-je donc acquiſes » avec les grandes peines que je me ſuis » données ? »

Je me comparois fréquemment à un chaſſeur de renard, lequel, après s'être épuiſé de ſueur & de fatigues, toute une journée, attrape enfin l'objet de ſes peines, & n'y trouve qu'un animal infect & dégoûtant, qui n'a rien de bon que l'extérieur. Mon état me ſembloit pire encore, car le chaſſeur abandonne ſa proie à ſes chiens, moi j'étois obligée de flatter la mienne, & de lui témoigner qu'il étoit l'unique objet de mon amour.

Tout le tems que j'ai paſſé dans cet état élevé, ſi expoſé à l'envie, mes jours n'ont été qu'un tiſſu d'hypocriſie & de fauſſetés. Suivant ce que je reconnois à préſent, c'eſt

la condition la plus miſérable dans laquelle puiſſe tomber une créature raiſonnable.

Un mari que je haïſſois faiſoit toute ma ſociété ; je n'oſois découvrir ma façon de penſer à perſonne, & perſonne n'oſoit avoir de la familiarité à mon égard. Tous ceux qui me parloient, s'adreſſoient à la reine, & non à moi ; car ils auroient dit la même choſe à une poupée, ſi le roi avoit eu la fantaiſie d'en prendre une pour ſa femme. Il n'y avoit aucune perſonne de mon ſexe qui ne me déteſtât cordialement, parce que chacune ſe croyoit plus digne que moi, du rang que j'occupois.

Je me figurois être au milieu d'une forêt déſerte, éloignée de tout commerce humain, dans laquelle j'avois continuellement à prendre garde de ne laiſſer aucune trace de mes pas, crainte d'être pourſuivie par les bêtes féroces, ou déchirée par les ſerpens & les viperes.

Dans cette douloureuſe ſituation, j'étois encore obligée de jeter ſur la triſteſſe profonde qui me rongeoit, le voile d'une gaieté qui étoit bien loin de moi. Auſſi, pour me diſtraire un peu de l'humeur ſombre qui me ſuivoit par-tout, je donnois quelquefois dans la frivolité la plus françoiſe, c'étoit préparer un cannevas à l'envie ; elle traita de goût criminel, un goût qui n'étoit que futile.

Il arriva, je ne ſais par quel accident,

que j'accouchai d'un garçon mort ; je m'apperçus que cet événement refroidit beaucoup l'amour du roi, dont le caractere ne pouvoit abſolument rien ſupporter de contraire à ſes vues. Loin de me chagriner de ce changement, j'en fus d'autant plus contente, que je n'étois plus ſurchargée de ſon ennuyeuſe compagnie. Je découvris bientôt qu'il étoit amoureux d'une femme de ma cour. Soit effet de ſon amour violent, ſoit effet des ruſes de ma rivale, je fus traitée comme j'avois traité la reine répudiée.

Les courtiſans, qui ſont des automates que leur maître meut à ſon gré, ne furent pas plutôt inſtruits de ſon refroidiſſement pour moi, que chacun d'eux ſe fit un mérite de dénoncer mes actions les plus innocentes, mes paroles, mes regards les plus indifférens, comme autant de preuves de mes crimes.

Le roi, qui brûloit d'impatience de ſatisfaire ſes nouveaux deſirs, & qui étoit bienaiſe d'avoir des raiſons de faire ce qu'il avoit déjà réſolu de faire ſans raiſons, écouta favorablement la calomnie, qui m'accuſoit d'avoir violé la foi conjugale ; je fus miſe à la tour.

Pour me ſervir de garde & de compagnie perpétuelle, on me donna ma plus cruelle ennemie, qui prit ſi bien à tâche de me déſoler par ſes railleries, de me tour-

menter par des reproches, que la mort m'eût été mille fois plus agréable qu'une pareille punition.

Cependant on inſtruiſit méthodiquement mon Procès. Pour me rendre plus criminelle, on m'accuſa d'avoir eu des liaiſons avec mon propre frere. Il eſt vrai que je l'aimois tendrement, mais je ne l'avois jamais regardé que comme mon frere & mon ami.

Bien que tous les crimes que l'on m'imputoit fuſſent dénués de preuves, mes Juges-Commiſſaires, ſuivant l'uſage, me condamnerent à être brûlée ou décapitée, ainſi qu'il plairoit au bon maître qui achetoit leur jugement. Le Roi, peut-être par un reſſouvenir de ſon amour, eut la bonté de choiſir le ſupplice le plus doux.

Je dois avouer que lorſqu'on m'annonça mon arrêt, j'en fus moins effrayée que je ne l'aurois été dans tout autre état. Mais depuis que j'étois Reine, j'avois eu tant de chagrins, j'avois eſſuyé tant de peines, que j'enviſageois la mort comme le terme de mes malheurs.

Les ſeules inquiétudes qui allarmoient ma conſcience, c'étoit d'avoir uſé d'artifice pour engager le Roi à répudier la Reine; d'avoir perdu la jeune Princeſſe Marie, & d'avoir abandonné Milord Peirey. Toutefois j'eſpérois le pardon de ces fautes, en faveur de la vie innocente à tout autre

égard, que j'avois toujours menée; d'ailleurs, je n'avois négligé aucune occaſion de faire du bien. J'avois diſtribué des ſommes conſidérables aux pauvres, je m'étois toujours très-dévotement acquittée de mes devoirs de Chrétienne.

Toutes ces idées m'occuperent juſqu'à l'inſtant de la mort, que je reçus avec aſſez d'aſſurance.

Quoique ma carriere n'ait pas été au-delà de vingt-neuf ans, ce court eſpace m'a ſuffi pour jouer dans le monde plus de ſcènes importantes, que bien des perſonnes qui parviennent à un âge fort avancé.

J'avois paſſé ma jeuneſſe à la Cour, au ſein des plaiſirs, au milieu d'une foule de courtiſans qui m'encenſoient continuellement. L'Expérience m'avoit appris combien les paſſions violentes qui ſubjuguent l'ame, cauſent de tourmens & d'inquiétudes. J'avois eu un amant que j'eſtimois, & dont la tendreſſe me promettoit le ſort le plus heureux. Dans mes dernieres années j'étois montée au plus haut dégré de grandeur où puiſſe aſpirer la vanité d'une femme. Eh bien, je dois confeſſer, que dans toutes ces conditions différentes, je n'avois jamais goûté de plaiſirs plus purs, que pendant mon ſéjour à la campagne, où la ſatisfaction de me voir l'objet de l'amour & de l'eſtime d'un homme d'honneur, répandoit dans tous mes ſens un calme délicieux, &

pénétroit mon ame des plus agréables ſentimens.

Minos réfléchit un moment, après avoir entendu cette hiſtoire; enſuite il ordonna d'ouvrir l'Eliſée à Anne de Boulen, en diſant: que celle qui avoit été Reine pendant quatre ans, & qui avoit ſouffert toutes les diſgraces qui accompagnent ce haut rang, méritoit de droit le pardon de tout ce qu'elle avoit pu faire pour y parvenir. [*]

(*) Ici finit le manuſcrit incomparable; le reſte avoit été vraiſemblablement employé à enveloper des plumes & du tabac. Il eſt à croire que cette perte rendra le public, toujours ſtupide, plus prudent à l'avenir, & le portera à examiner plus ſcrupuleuſement, quels ſont les écrits qu'il brûle ou qu'il ſacrifie à des uſages ignobles. Car enfin un pareil ſort pouvoit arriver au divin Milton. Et qui ſait, ſi les œuvres d'Homere n'ont pas été découvertes dans la boutique d'un chandelier de la Grece.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *L'Auteur meurt, & rencontre Mercure, qui le conduit à la voiture qui part pour l'autre monde.* Page 13

CHAP. II. *L'Auteur réfute premierement quelques fauſſes opinions des eſprits; enſuite les voyageurs racontent leurs différens genres de mort.* 20

CHAP. III. *Aventures arrivées aux voyageurs dans la ville des maladies.* 28

CHAP. IV. *Contenant quelques converſations qui ſe ſont tenues en route, avec la deſcription du palais de la Mort.* 41

CHAP. V. *La compagnie continue ſon voyage, & rencontre différens eſprits qui retournent dans le monde pour reprendre de nouveaux corps.* 48

CHAP. VI. *Deſcription de la roue de fortune; avec la maniere de préparer les eſprits au ſéjour du globe Terraquée.* 57

CHAP. VII. *Conduite du juge Minos à la porte des Champs Eliſées.* 63

CHAP. VIII. *Premieres aventures de l'Auteur après ſon arrivée aux Eliſées.* 80

CHAP. IX. *Autres aventures aux champs Eliſées.* Pag. 86

CHAP. X. *Etonnement de l'Auteur de trouver Julien l'apoſtat aux champs Eliſées. Julien l'en fait revenir par le récit de la maniere dont il a acquis cette félicité. Aventures de ce prince dans la condition d'eſclave.* 91

CHAP. XI. *Julien raconte ſa vie ſous le caractere d'un juif avare.* 106

CHAP. XII. *Aventures de Julien ſous le caractere d'un général, d'un riche héritier & d'un charpentier.* 113

CHAP. XIII. *Julien devient Petit-Maître.* 122

CHAP. XIV. *Aventures de Julien dans la perſonne d'un moine.* 124

CHAP. XV. *Julien devient racleur de violon.* 129

CHAP. XVI. *Julien paroît dans le monde ſous le caractere d'un ſage.* 138

CHAP. XVII. *Julien parvient à la dignité royale.* 149

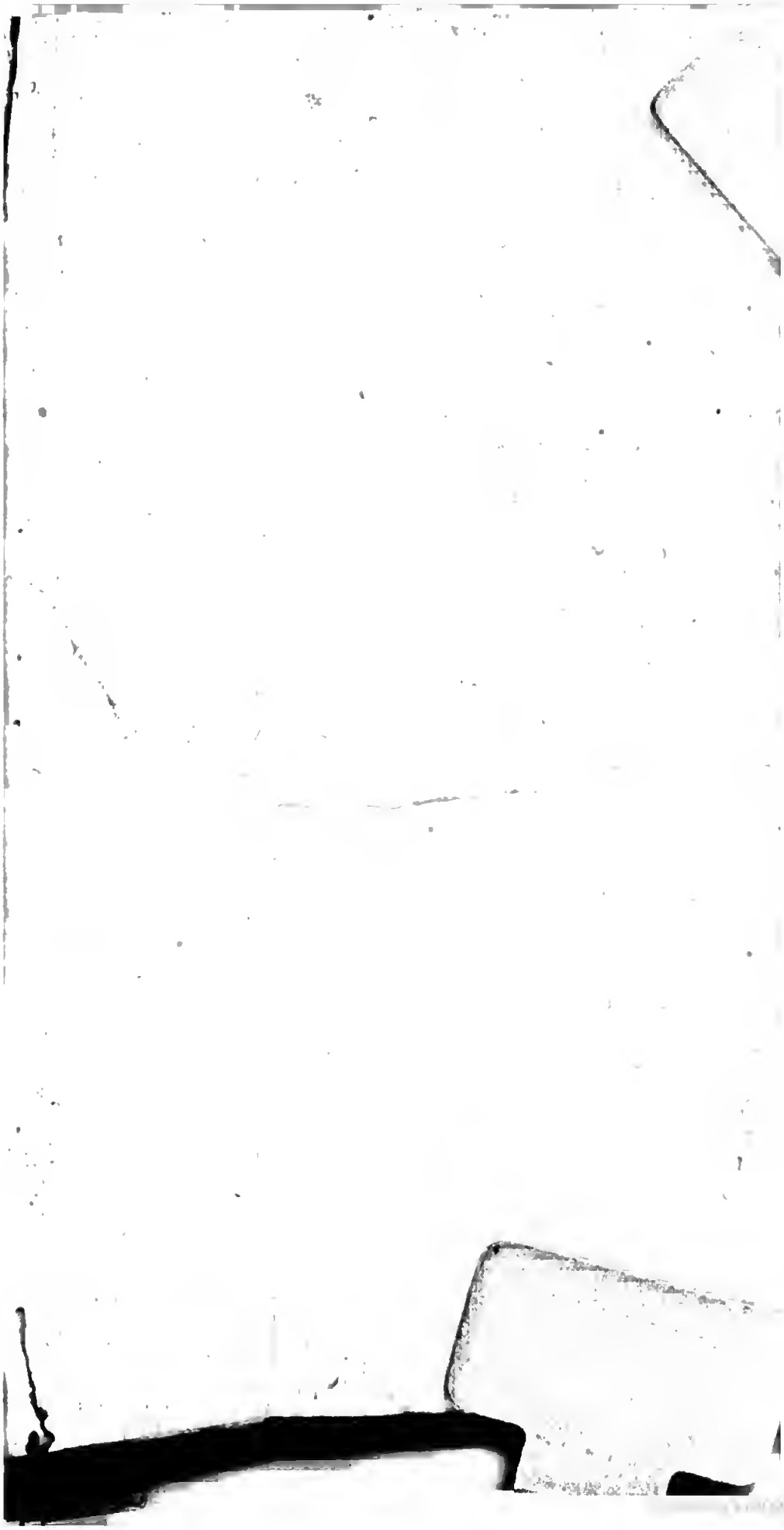
CHAP. XVIII. *Julien devient bouffon de cour.* 161

CHAP. XIX. *Julien paroît ſous la perſonne d'un mendiant.* 168

CHAP. XX. *Julien naît prince, & enſuite homme d'Etat.* 176

CHAP. XXI. *Aventures de Julien devenu ſoldat.* 186

CHAP. XXII. *Aventures de Julien dans la condition de tailleur.* Pag. 195
CHAP. XXIII. *Julien raconte ſa conduite étant Aldermann, c'eſt-à-dire Echevin.* 201
CHAP. XXIV. *Aventures de Julien devenu poëte.* 209
CHAP. XXV. *Julien devient templier, & enſuite maître de danſe.* 216
Dix-neuvieme partie, CHAP. VII. *Anne de Boulen raconte ſa vie.* 219

Fin de la Table.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI
627153